175

N° 448 — Tome CXIX 16 Février 1917

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-huitième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, GUILLAUME APOLLINAIRE, THOMAS BARCLAY,
GEORGES BOHN, R. DE BURY, HENRI CLOUZOT, FRANCISCO CONTRERAS,
HENRY-D. DAVRAY, DOSTOIEVSKI (J.-W. BIENSTOCK *trad.*), JEAN DE GOURMONT,
FERNAND GREGH, P.-G. LA CHESNAIS, PAUL LOUIS,
ALEXANDRE MAVROUDIS, PAUL MORISSE, LOUIS NARQUET, JEAN NOREL,
HORACE VAN OFFEL, DOCTEUR PAUL VOIVENEL.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 50 *net.* | Étranger : 1 fr. 75

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXVII

SOMMAIRE

—

N° 448. — 16 FÉVRIER 1917

REVUE DE LA QUINZAINE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbre-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

LES COURANTS

DE LA

SOCIAL-DÉMOCRATIE

—

Nul n'ignore que la Social-Démocratie allemande traverse, depuis le début de la guerre et surtout depuis un an environ, une crise très grave. Plusieurs courants opposés, trois au moins, s'y sont affirmés, qui ont mis en péril à diverses reprises l'unité avant que la rupture ne fût proclamée le 18 janvier 1917. Entre les militants qui, après avoir approuvé à l'origine le vote des crédits de l'armée et de la marine, se sont ressaisis et ont préconisé le refus ou l'abstention, et ceux qui ont persisté à attribuer à la campagne un caractère purement défensif et ont associé leurs bulletins à ceux des partis bourgeois, l'antagonisme a été de chaque jour. Les conceptions différentes ont dicté des attitudes contraires. Les fractions se sont parfois émiettées en sous-fractions. Scheidemann ne pense plus comme Sudekum ou Quessel ; la masse des majoritaires a peu à peu répudié les impérialistes et les colonialistes, qui avaient versé dans une doctrine proche du pangermanisme intégral ; les minoritaires eux-mêmes étaient loin de s'accorder sur tous les points : de Haase à Ruhle et de Kautsky à Rosa Luxembourg, il y avait parfois plus que des nuances.

Dans un précédent article, et qui a paru ici l'an dernier, j'ai montré les premières manifestations de cette crise. Elle était déjà au plus haut point digne de retenir l'attention de tous ceux qui apprécient, à leur valeur légitime, les incidents du

conflit européen ; il est évident que si le socialisme allemand, dans la semaine historique de juillet 1914, s'était dressé d'un élan unanime contre les menées de l'Etat-Major et contre les intrigues de la Wilhelmstrasse berlinoise, inspiratrice de la Ballplatz viennoise, il eût pu jouer un rôle essentiel. Si, fidèle à sa tactique passée et aux décisions de ses congrès, il avait, sans qu'une défaillance se produisît dans ses rangs, repoussé les crédits de guerre le 4 août, l'embarras de l'empereur eût été formidable. Sa docilité en cette conjoncture sans précédent facilita étrangement la tâche de Bethmann-Hollweg. Mais en sens inverse, si, une fois la crise ouverte, la minorité eût gagné en nombre, en audace, en crédit moral, cette besogne fût devenue ingrate et rude. En aucun pays, dans les heures que le monde a vécues depuis trente mois et surtout dans celles qu'il a connues depuis octobre dernier, les gouvernements n'ont pu se targuer de passer outre aux volontés de la classe ouvrière. Quelle que soit la puissance des cercles dirigeants du capitalisme, — qui forme l'armature de l'Etat moderne, — le prolétariat détient l'influence suprême. Si la minorité social-démocrate avait converti, l'été ou l'automne écoulés, la majorité à ses vues, si la résistance à la politique impériale avait conquis les milieux où la parole de Scheidemann, d'Ebert, de Landsberg est devenue prédominante, des changements importants eussent pu survenir, même dans l'ordre diplomatique et dans l'ordre militaire. Mais quelque cheminement qu'ait accompli l'idée minoritaire qui est à peu près celle-ci : — l'Allemagne a une lourde part de responsabilité dans le conflit ; elle n'a plus à assurer la défense de sa frontière ; la paix vaut mieux que la continuation de la lutte, et il faut la signer le plus tôt possible ; la Social-Démocratie n'a aucune raison de voter les crédits militaires et toutes les raisons de les refuser, — quelques progrès qu'aient pu réaliser les thèses de Ledebour, de Bernstein et de leurs amis, l'apparence de l'avantage demeure encore au socialisme gouvernemental : j'écris l'apparence, car rien n'est plus difficile que de percevoir la réalité à cet égard, en temps d'application de la loi martiale.

Je voudrais ici poursuivre à grands traits l'étude descriptive et purement historique que j'ai abordée il y a une année, en m'attachant à un certain nombre d'événements ou d'incidents

qui ont jalonné la vie de la Social-Démocratie dans le dernier semestre jusqu'à la veille de la scission de janvier. Les conclusions de cette analyse cursive se dégageront pour ainsi dire automatiquement, et je me garderai de formuler moi-même une déduction quelconque, car les faits se précipitent avec tant de rapidité et tant d'imprévu, que l'on risque toujours d'être devancés par eux.

Il me faut ici apporter encore une déclaration préliminaire. Quelle est la force exacte du parti socialiste allemand en ce début de 1917? Toutes indications nous manquent à ce sujet. Le parti socialiste français a perdu à peu près les deux tiers de ses cotisants par rapport à 1914 (1); le secrétariat berlinois n'a établi ou communiqué aucune statistique. Mais il est vraisemblable que la Social-Démocratie a souffert au moins autant que les syndicats de sa tendance et ceux-ci, possédant 2.482.046 membres au 1er juillet 1914, tombaient à 982.863 au 1er janvier 1916; il n'y a point vraisemblance qu'ils aient grossi de nouveau leur contingent depuis lors. Au lieu d'un peu moins de 1.100.000 inscrits avant la guerre, la Social-Démocratie, si l'on admet cette base d'évaluation, serait descendue à 430.000.

§

L'un des épisodes les plus significatifs que j'aie à relever dans mon exposé, est la conférence impériale tenue à Berlin à la fin du mois de septembre. Elle était apparue d'abord comme un piège tendu par la majorité ministérielle aux minorités opposantes. Il était évident que celles-ci ne pouvaient préparer le succès de leurs idées avec les mêmes chances que celle-là : les pouvoirs renforcés dont disposait la police à l'égard des réunions et de la presse devaient naturellement s'exercer au profit de Scheidemann et de David contre les rédacteurs de la *Neue Zeit* et contre les militants qui, si l'on peut adopter cette terminologie, étaient encore plus à gauche. C'est pour cette raison que l'on se demanda, dans certaines circonscriptions, s'il ne conviendrait pas de boycotter la conférence; mais finalement cette idée fut à peu près partout écartée, et 307 délégués et en outre les députés au Reichstag assistèrent à ce congrès réduit. Le but proclamé par le comité directeur, au moment de la convocation, était une délibération com-

(1) Je dois faire observer toutefois qu'une portion du territoire demeure envahie.

mune, sur des sujets litigieux, afin si possible d'aboutir à une véritable unité d'action. En réalité, le « Vorstand » ou bureau exécutif cherchait à opérer un coup de force contre les minoritaires et à leur imposer soit une subordination effective, soit l'obligation de sortir du parti. Il eût pu alors sans difficulté faire prévaloir sa politique, que Karl Kautsky définissait ainsi dans le dernier numéro de septembre de la *Neue Zeit* : « La majorité a profondément modifié notre orientation. A la place de la lutte des classes, elle a instauré l'union sacrée (*Burgfrieden*); à la place de l'internationalisme du prolétariat, elle a établi la solidarité nationale de toutes les classes; elle a facilité ces pratiques gouvernementales, qu'elle avait combattues jusqu'à l'adoption des crédits. »

Un certain nombre de votes ont été émis au cours de la conférence; ils sont intéressants parce qu'ils précisent les points de vue de la majorité, et aussi parce qu'ils mesurent la force de la minorité.

Tout au début, Haase, l'un des leaders de l'opposition, avait déposé cette motion :

« Attendu que la conférence n'a pas le droit, en vertu des statuts, de prendre des résolutions de principe, nous demandons que soient repoussées toutes les résolutions de ce genre. »

La motion fut rejetée par 275 voix contre 168 ; — nous verrons plus loin comment il faut compléter ces chiffres. Les opposants déclarèrent alors qu'ils s'abstiendraient dans les scrutins ultérieurs qui, par suite, perdirent une grande part de leur valeur. Même le premier, pratiquement, est resté dénué de toute portée jusqu'à janvier 1917, car quatre mois durant le Vorstand a reculé devant les conséquences d'une condamnation proférée contre ses adversaires.

La conférence a adopté un texte d'ordre général et qui définit l'attitude de la majorité dans la guerre. Il est trop long pour que je le reproduise *in extenso;* en voici les grandes lignes. La Social-Démocratie reconnaît le devoir de défense nationale; elle estime que cette guerre est toujours une guerre défensive pour l'Allemagne, et elle la soutiendra jusqu'à ce que l'adversaire soit disposé à conclure une paix qui garantisse l'indépendance politique, l'intégrité territoriale et la liberté du développement économique du pays... Mais elle s'oppose résolument aux menées et aux exigences de ceux qui veulent don-

ner à cette guerre le caractère d'une guerre allemande de conquête. Elle demande qu'on respecte les intérêts vitaux d'autres peuples, dans la conviction que seule une telle paix comporte la garantie de la durée. » Ainsi la majorité socialiste se prononce, sinon contre toute modification dans la structure économique de l'Europe, — car ce texte n'exclut pas certains arrangements qui en définitive léseraient la liberté des nations, — du moins contre les annexions territoriales, et c'est un point ; à cet égard l'influence de la minorité s'est exercée avec une indéniable vigueur. La motion se termine par l'expression d'un vœu en faveur de la restauration de l'Internationale socialiste et de la prompte conclusion de la paix.

Une autre résolution, dont l'intérêt se révèle sans qu'on le souligne, approuvait le vote des crédits de guerre par le groupe socialiste du Reichstag et désavouait l'action séparée d'une partie du groupe, qui « avait amené la dislocation de ce groupe et menaçait très gravement l'unité du parti » ; une autre encore s'élevait contre le régime de la censure et les arrestations pour raisons politiques et déplorait la condamnation de Liebknecht, tout en répudiant la moindre solidarité avec ses conceptions. Un dernier texte précisait les vues de la Social-Démocratie sur ce qu'on a appelé outre-Rhin le « nouveau cours », c'est-à-dire sur les transformations que devrait subir le régime intérieur.

Il réclamait la démocratisation progressive de la constitution, de l'administration, de la fiscalité et de la scolarité, l'introduction du suffrage universel égal, direct et secret pour tous les États confédérés et les communes (cela visait surtout la Prusse) et d'importantes modifications dans le statut du prolétariat, en tenant compte des revendications formulées de longue date par les groupements corporatifs.

En somme, les motions adoptées par la conférence, et auxquelles ont souscrit seulement les majoritaires, s'attachaient à la plupart des problèmes posés par la guerre devant le peuple allemand. Si l'on néglige quelques phrases, qui y reviennent comme des clauses de style, elles étaient empreintes d'une surprenante timidité et ne pouvaient créer le moindre embarras au gouvernement. Elles se résumaient ainsi : nous voulons une prompte paix et un régime plus libéral ; elles al-

laient, par certaines de leurs stipulations, à l'encontre des idées des pangermanistes qui sont en même temps des défenseurs de l'autocratie et de l'oligarchie, mais elles pouvaient servir le chancelier en lui fournissant les moyens d'établir un équilibre. C'est justement cet ensemble de caractères qui interdisait à la minorité de les approuver, cette minorité continuant à estimer qu'il ne saurait y avoir accord entre l'État moderne et le prolétariat et que celui-ci affaiblit et ruine son action, chaque fois qu'il accepte un accommodement avec la société capitaliste. Au surplus, majorité et minorité n'étaient pas seulement séparées par des points de vue doctrinaux, mais des divergences essentielles surgissaient dans les appréciations qu'elles émettaient sur la nature de la guerre elle-même.

Les conceptions de la fraction gouvernementale étant suffisamment élucidées par les textes mêmes des motions adoptées, les discours des orateurs de l'opposition (discours dont la censure allemande a souvent mutilé les développements). nous donnerons des indications non moins suggestives.

Kaate Duncker est à l'extrême-gauche de la conférence, où elle est déléguée par les groupes « Spartacus » et « Internationale »; elle va plus loin que Haase et Ledebour, et critique le groupe de l'Union du travail dont ces derniers sont les leaders : « Chaque guerre, dit-elle, commence par une déclaration sur la patrie en danger. Entre les grands États impérialistes, il n'y a plus de guerres défensives. Leurs guerres sont toujours des guerres de conquête... Dans la question des impôts, nous refusons tout argent destiné à la guerre, et cela où qu'on le prélève », et, prenant à partie le comité directeur, elle lui reproche « de se servir de l'état de siège pour étouffer les éléments qui lui sont incommodes ».

Bernstein accuse nettement les dirigeants de l'Empire d'avoir provoqué la guerre : « Elle est la guerre du militarisme allemand qui l'a suscitée par force, et c'est en envisageant ce fait qu'il faut juger l'attitude des différentes fractions socialistes. »

Kautsky, directeur de la *Neue Zeit*, attaque David, auteur de la motion sur la « guerre défensive », qui a été votée par la conférence. « Cette motion, dit-il, est le pire obstacle posé sur le chemin de la paix et le discours de David constitue une approbation ouverte de la voie militariste ; lui, il peut répandre ses opinions sur les causes du conflit, tandis que

moi, je suis empêché actuellement de publier mes opinions contraires. »

Haase établit les responsabilités de l'Allemagne en évoquant des faits concrets. Le 12 juillet 1914, il fut invité, comme président de la fraction parlementaire, à se rendre au ministère de l'Intérieur prussien. Là on lui déclara que si la Russie marchait contre l'Autriche, l'Allemagne se placerait aux côtés de l'Autriche. Comme il objectait que le traité austro-allemand était purement *défensif*, et que les conditions préalables n'en seraient pas remplies, si l'Autriche partait la première en guerre contre la Serbie, on lui répondit que les partis bourgeois et le gouvernement n'interprétaient pas le traité de la même façon. Haase prouvait ainsi la culpabilité de l'Empire et l'opposition l'approuvait. Dans le domaine de la politique intérieure, il dénonçait l'impuissance de la Social-Démocratie qui n'osait pas montrer de la force, et qui, sous la tutelle des majoritaires, était asservie au pouvoir. Traitant de la Belgique, il s'exprimait en ces termes : « Vouloir imposer à un pays une domination étrangère représente une conquête de la pire espèce, beaucoup plus grave que si l'on enlève à la frontière tel petit canton. Malheureusement nous avons oublié, le 4 août 1914, de parler de la Belgique », et il terminait par ces phrases au milieu des applaudissements de l'opposition : « Nous voulons l'unité du parti, mais d'un parti qui ne favorise ni une politique d'impérialisme, de colonialisme ou de protectionisme, ni qui affaiblisse la lutte des classes ; nous voulons l'unité du parti, mais avec le solide granit du programme social-démocrate à la base. »

La conférence n'a pas coupé la Social-Démocratie en deux ; chacune des fractions jusqu'en janvier 1917 a gardé le terrain qu'elle occupait ; les rapports n'étaient pas devenus plus difficiles, et ni d'un côté ni de l'autre ne s'était affirmée la volonté de scission. Il était apparent que cette juxtaposition des tendances dans une même organisation était temporaire, provisoire, précaire : elle subsistait pourtant ; elle semblait devoir subsister jusqu'au moment où les mobilisés revenus chez eux pourraient se prononcer entre la majorité et les minorités. Ni celles-ci, ni celle-là n'estimaient, en septembre 1916, qu'il y eût intérêt politique à précipiter la fracture, à rompre le lien si lâche qui avait résisté à la tourmente. Mais la majo-

rité n'avait pas réussi à imposer aux minorités les disciplines de fer qu'elle méditait d'établir pour son propre profit et pour le profit du gouvernement impérial. Sa tentative de violence avait échoué, et par là les menaces s'accumulaient sur elle pour l'avenir.

La presse socialiste allemande se divisa, comme il était naturel, dans ses appréciations sur le résultat de cette controverse oratoire. L'*Hamburger Echo*, qui était, à ce moment, avec la *Chemnitzer Volkstimme*, l'un des principaux organes de la majorité, essayait d'accabler la minorité, en lui rappelant que le scrutin avait donné gain de cause à Scheidemann et à David. Le *Vorwaerts*, qui était alors minoritaire, contestait d'abord l'argument du journal de Hambourg. « Si l'on supprime par la pensée, disait-il, les bulletins du bureau du parti et des députés qui figurent la droite de la fraction parlementaire, les chiffres de voix sont presque égaux », et passant à un autre développement, plus important peut-être, le *Vorwaerts* ajoutait : « La minorité du Reichstag n'a jamais prétendu qu'elle eût actuellement la majorité des militants avec elle, mais qu'elle l'aurait conquise si la liberté de mouvements lui avait été accordée. »

Au surplus, nous avons une statistique qui mesure les forces en présence avec une approximation de sincérité.

Au 1er avril 1914, la Social-Démocratie comptait 1.085.905 cotisants. Bien qu'un très grand nombre de ces cotisants aient été mobilisés ou aient disparu, on peut admettre que les deux tendances ont subi la même réduction d'effectifs. Or, dans le principal vote de la conférence, les délégués majoritaires représentaient 524.797 cotisants d'avant la guerre et les délégués de la minorité 516.079. L'écart serait donc insignifiant. En outre la majorité n'a même pas réussi, car il y avait des abstentions, à s'assurer la moitié plus un des inscrits, soit 542,953. Donc le Vorstand n'avait aucun motif de triompher et son succès dans les conjonctures où il survenait, sous le couvert de l'état de siège, ressemblait beaucoup à un échec.

Au demeurant, la majorité tirait surtout ses voix des circonscriptions rurales ou de celles qui sont privées de très grands centres, le pouvoir y exerçant plus aisément qu'ailleurs son influence. Les 121.689 cotisants de Berlin (si l'on

accepte l'hypothèse indiquée) étaient minoritaires, comme les 41.099 du pays Bas-Rhénan, comme les 51.124 de Dresde et les 50.352 de Leipzig. La majorité groupait les voix de la Prusse occidentale, de la Prusse orientale, de la Poméranie, du Slesvig-Holstein, du Hanovre, du Mecklenbourg, etc. Hambourg, parmi les cités maîtresses, lui apportait un fort contingent : 52.362, sur les 67.852 dont disposaient les sections du grand port.

§

Avant sa déclaration sensationnelle du 12 décembre sur l'offre de paix (Friedensangebot), M. de Bethmann-Hollweg fit deux discours importants sur la situation internationale, à la fin de septembre et au début de novembre. Comment les fractions socialistes réagirent-elles ?

Le discours du 28 septembre affecta tous les caractères d'un plaidoyer personnel ; il évoqua l'entrée en guerre de l'Italie contre l'Allemagne, l'intervention roumaine, l'offensive française sur la Somme et insista comme toujours sur le caractère défensif de la campagne pour l'Empire. Il concluait par une affirmation de haine violente à l'adresse de l'Angleterre et par ces deux phrases qui soulevèrent de multiples commentaires : « Il ne nous est pas encore donné de penser au travail de la paix. Notre devise doit être la voie libre à tous ceux qui sont capables. »

Aucun des partis ne fut admis à répondre immédiatement et l'assemblée s'ajourna au 5 octobre. L'impression qu'avait produite le chancelier était désastreuse : sa chute parut imminente.

Les socialistes minoritaires accueillirent fort mal cette harangue. Le *Volksblatt* de Halle reprocha au chancelier de proférer des mots dépourvus de sens; la *Leipziger Volkszeitung* l'accusa de ne pas savoir ce qu'il voulait et d'hésiter entre une forte politique orientale et l'antagonisme inévitable avec la Russie, — et une forte politique navale comportant l'inévitable antagonisme avec l'Angleterre. — « A moitié chamade, à moitié fanfare », disait le *Vorwaerts*, et il faisait grief à Bethmann-Hollweg d'avoir trop souvent favorisé les visées pangermanistes. Par contre, les socialistes majoritaires, dans leur presse, ne cachaient pas leur volonté de faire crédit une fois de plus au pouvoir, et cette attitude était d'autant plus signi-

ficative que la droite, le centre et même les progressistes critiquaient amèrement l'exposé gouvernemental. L'*Internationale Korrespondenz*, organe des Syndicats, et inspirée par Legien, écrivait : « Nous devons reconnaître que M. de Bethmann-Hollweg a énergiquement constaté la nature de pure défense de la guerre de notre côté et rejeté au loin les prétendues envies de domination mondiale de l'Allemagne. »

Ce ne fut pas le 5 octobre qu'eut lieu la nouvelle réunion du Reichstag, mais une semaine plus tard, et dans l'intervalle le chancelier avait négocié avec les partis pour dissiper leur opposition. On ne sait du reste pas exactement à quels moyens il recourut pour aboutir à ses fins. Le 12 octobre, tous les honneurs de la séance furent pour Scheidemann qui prononça ces phrases mémorables et qui parurent inspirées par le premier dignitaire de l'Empire : « J'affirme hautement que nous voulons la paix ; les Français ne savent pas qu'ils peuvent obtenir la libération de leur pays et de la Belgique sans perdre un pied carré de leur territoire. Ce qui est français doit rester français, ce qui est belge doit rester belge ; ce qui est allemand restera allemand.... Des temps bien graves nous attendent ; la misère règne ; partout il y a manque de vivres.» Etait-ce une invitation aux alliés ? On l'affirma. David parla dans le même sens que Scheidemann, quoique en termes moins frappants : « Nous désirons le rétablissement de l'indépendance de la Belgique... Nous ne sommes pas entrés dans la lutte avec des intentions de conquête. » Toujours le thème de la guerre défensive.

Haase tint un autre langage : « Une entente doit être cherchée sans retard. Elle est nécessaire pour préserver les peuples, qui sont déjà au bord de l'abîme, d'une catastrophe. Les plans de domination du monde ne se sont pas réalisés et ne se réaliseront pas. Le chancelier n'a pas encore dit ne pas vouloir annexer des territoires ennemis... La Serbie aussi doit être reconstituée ; un peuple pareil ne doit pas mourir.... Il faut faire l'entente aussi avec l'Angleterre, elle est possible. » Rien ne caractérise mieux l'opposition des tendances que le rapprochement de ces textes : Haase avait marqué un indéniable courage en disant devant une assemblée en grande partie pangermaniste que la domination du monde était un objectif d'une atteinte chimérique.

Je ne prétends pas résumer le discours prononcé au début de novembre, devant la grande commission du Reichstag, par Bethmann-Hollweg. Une fois de plus, le premier commis du Kaiser rejette sur l'ennemi, et spécialement sur l'Angleterre, la responsabilité du conflit ; ce qui est nouveau dans ses propos, c'est qu'il s'affirme prêt « à se mettre à la tête » d'une ligue de la paix.

C'est naturellement sur ce dernier couplet que bondit l'orateur de la fraction socialiste majoritaire, soucieux de trouver dans l'exposé quelque motif d'éloge. Il se félicite de cette concession à l'esprit pacifiste. Mais les minoritaires ne se laissent pas duper, et Haase, qui parle en leur nom, rectifie les assertions de Bethmann-Hollweg en ce qui concerne l'Angleterre. Et il ajoute : « Si la Chambre ne se prononce pas contre les annexions, elle avoue approuver les courants annexionnistes. En parlant des responsabilités de la guerre, on n'a réussi à convaincre personne. » C'est bien le langage d'une opposition, alors que la majorité recule devant toute critique un peu acérée.

§

Cette opposition a d'ailleurs accompli (et ce n'est pas la première fois depuis qu'elle s'est détachée de Scheidemann) un acte précis, celui par lequel avant la guerre se traduisait l'hostilité foncière de la Social-Démocratie au régime.

Le 28 octobre, le comte de Rœdern, secrétaire d'Etat du trésor, demandait au Reichstag le vote d'un crédit de 12 milliards de marks. Il recueillit naturellement les voix des partis bourgeois et des socialistes majoritaires. Ebert, en apportant l'acquiescement de ces derniers, remarqua que les déclarations des hommes d'Etat ennemis ne laissaient encore rien apercevoir d'une disposition à conclure la paix. « Ils veulent, disait-il, obliger l'Allemagne à signer un traité incompatible avec ses intérêts économiques et civilisateurs. C'est pourquoi nous accordons les crédits, mais seulement pour protéger les pays contre la supériorité des forces adverses. » Cette brève allocution ne contenait rien de nouveau, et Ebert restait dans la ligne d'orientation générale de la majorité ; il ne s'écartait pas beaucoup des propos que Bassermann tenait au même moment.

Mais Bernstein, au nom du groupe dissident de la commu-

nauté du travail, fait valoir le point de vue doctrinal de la minorité. Il pose d'abord ces questions : « Combien de temps cela doit-il encore continuer ? Combien de temps la guerre doit-elle encore durer ? » Puis il proteste contre le renchérissement de toutes choses et contre l'endettement illimité de la nation. Il met en contraste la prospérité des classes dirigeantes et la misère des autres : « Les agriculteurs et les grands industriels sortent de cette guerre renforcés dans leurs finances et aussi renforcés dans leurs organisations. Par contre, il sera difficile à notre classe ouvrière à l'avenir de retrouver seulement les conditions antérieures d'existence. »

Plus loin il montre, — et ce langage est plus que courageux, audacieux (car il s'exprime devant un auditoire profondément imbu de pangermanisme autoritaire), — que l'Allemagne a suscité les méfiances du monde entier. Il s'élève contre les moyens brutaux et inhumains introduits dans la conduite de la campagne, et il demande la fin de la tuerie, cette fin que des déclarations équivoques ne sauraient préparer.

Bernstein a parlé selon son propre sentiment, mais au nom de la minorité, et en aucune circonstance peut-être depuis un an, les idées de celle-ci n'ont été formulées avec autant de netteté. Il termine son discours par la lecture de la déclaration de l'Union de travail à propos du rejet des crédits. La classe ouvrière, dit ce document, a été partout hostile à la conflagration. « Si la guerre a néanmoins éclaté, c'est la prédominance d'intérêts, d'institutions, de conceptions que nous combattons comme néfastes, de la façon la plus énergique, qui en est responsable. » L'impérialisme est mis en cause et aussi les appétits des catégories sociales qui pratiquent l'usure aux dépens de la population. La minorité proclame le droit démocratique des peuples à disposer d'eux-mêmes, ce droit dont toute la politique du chancelier est la négation. « Les gouvernements ont été capables de déchaîner la guerre, mais ils ne trouvent pas le chemin pour y mettre fin ; nous ne sommes pas en état de prendre la responsabilité d'une politique que nous croyons funeste et nous refusons, par suite, les crédits demandés. » Une fois de plus, dans ce scrutin qui revient périodiquement, mais qui est le plus expressif auquel la Social-Démocratie puisse être conviée, puisque le Reichstag ne défait pas les ministères, la coupure s'est produite.

§

La minorité garde toutes ses voix, — comme elle les avait gardées dans ce vote, — et ce n'est pas le coup de force accompli au *Vorwaerts* qui l'a affaiblie.

Ce journal central de la Social-Démocratie, qui atteignait à un tirage considérable, et qui jadis fournissait au parti un appoint sérieux de ressources, était d'abord resté neutre entre les deux fractions, puis, sous la poussée des événements et l'opinion minoritaire ayant prévalu dans l'agglomération berlinoise qui le contrôlait plus spécialement, il avait marqué des préférences très claires pour l'opposition. Ce changement d'attitude, qui s'était dessiné peu à peu, avait inquiété le chancelier et irrité la majorité. Celle-ci cherchait une occasion de reconquérir un organe dont l'importance était capitale à raison de son autorité morale et de sa diffusion.

Le 8 octobre, le pouvoir avait frappé le *Vorwaerts* d'interdiction, puis il avait subordonné la réapparition au renvoi de certains rédacteurs. Le 18 octobre, le journal était de nouveau mis en vente, mais avec un avis suffisamment explicite, d'où il ressortait que désormais un membre du comité directeur entrerait à la rédaction avec pleins pouvoirs pour décider du contenu des colonnes. Cette innovation, adoptée contre la volonté des organisations social-démocrates berlinoises, fortes avant la guerre de plus de 120 000 membres, donnait toutes satisfactions au général commandant la région. En somme le Vorstand prenait possession du *Vorwaerts*, à son profit et aussi au profit de l'autorité militaire, dont il se constituait l'associé.

La commission de presse, élue par les militants berlinois, protesta tout de suite en invoquant les statuts du parti ; le comité central de la Fédération berlinoise dénonça aussi avec véhémence cette violation sans exemple. Mais les majoritaires expulsaient en fait les minoritaires des bureaux et leurs articles ne tardaient pas à donner une allure très différente de l'ancienne au moniteur traditionnel de l'orthodoxie socialiste. Les amis de Scheidemann, et entre autres Gradnauer, louaient hautement l'acte accompli, que l'opposition en province qualifiait avec dureté. « On ne peut porter qu'un seul jugement sur les menées du comité directeur, disait la *Leipziger Volkszeitung*, et il est si net que nous n'avons même pas besoin de le formuler. » Cette confiscation policière du *Vorwaerts*

provoqua au surplus, entre le Vorstand et les groupes berlinoix, une série ininterrompue de conflits dont le boycottage du journal par la minorité fut le point de départ, et sur lesquels il n'y a pas lieu de s'arrêter plus longuement ici.

§

Nul ne doutera que les complaisances de la majorité pour le pouvoir ne l'aient souvent mise en mauvaise posture devant les masses ouvrières. Celles-ci risquaient d'autant plus d'être entraînées vers les minorités, — et les progrès de ces minorités ont été indéniables, comme d'ailleurs en France, — qu'elles reprenaient des thèmes traditionnels et bien connus du socialisme. C'étaient Haase et Bernstein qui parlaient le langage auquel les prolétaires s'étaient accoutumés avant 1914 ; c'étaient David et Ebert, pour laisser de côté l'extrême-droite impérialiste, d'ailleurs de plus en plus reléguée dans la pénombre, qui apportaient une terminologie nouvelle. Il fallait bien reconnaître que l'association du comité directeur avec le chancelier contribuait plutôt à prolonger la guerre et qu'elle ne valait aux salariés aucun avantage, aucune garantie. La rémunération de la main-d'œuvre ne montait que dans une mesure infinitésimale, de 11 à 21 o/o en trois ans, dans les mines de houille, de 14 à 20 o/o dans les mines de lignites, de 7 à 11 o/o dans les mines de sel, tandis que le coût des aliments subissait des hausses de 80, 100, 300 o/o. Comme la minorité attaquait le gouvernement, on lui savait gré de la liberté de ses attitudes; comme la majorité soutenait ce gouvernement, on lui imputait une part des maux qui étreignaient le peuple. Pour se disculper, il était nécessaire que cette majorité formulât de temps à autre quelques exigences et eût l'air d'obtenir des concessions du pouvoir, en échange de ses services.

Toutes les fractions social-démocrates revendiquaient une démocratisation, du régime politique ; elles faisaient également le procès de la censure et dénonçaient, avec une même vigueur apparente, les arrestations préventives et les abus de l'état de siège. C'est ainsi que Scheidemann, lors de la grande séance du début d'octobre, avait voulu devancer Haase en insistant pour que le suffrage universel direct fût introduit dans toutes les élections, et pour que le régime parlementaire prévalût dans l'Empire. Il ne pouvait, en toute décence,

passer sur ces vœux anciens du prolétariat, sans s'exposer à des reproches encore plus vifs de la gauche du parti.

Il n'est pas contestable, au surplus, qu'il ait mis une grande sincérité dans l'exposé de ce programme de l'*ère nouvelle.* Quelques confidences que lui eût faites parfois le chancelier, quelque autorité officieuse que lui eussent conférée, devant une portion du peuple allemand, ses tractations avec les hommes d'Etat de l'empire, il comprenait parfaitement que si un changement profond n'intervenait pas dans les institutions, tout rôle de premier plan lui resterait interdit. Les circonstances de cette guerre ont éveillé partout des appétits, des ambitions qui, en d'autres temps, se fussent dissimulées par prudence et faute d'occasion. Scheidemann pensa-t-il à devenir ministre comme tant d'autres? Peut-être et ainsi s'explique son attitude dans les débats de politique intérieure ; par là on comprend certaines sorties comminatoires qu'il fit en de rares conjonctures, et qui provoquèrent de toutes parts d'abondants commentaires.

Au début de novembre, alors que le Reichstag, mécontent du manque d'égards qu'on lui marquait, multipliait les critiques acerbes aux secrétaires d'Etat et se plaignait de l'inefficacité de ses observations, le leader majoritaire publie, dans le *Vorwaerts* et dans plusieurs autres organes de sa nuance, des articles quasi-sensationnels. Il demande un gouvernement qui s'appuie sur la représentation du peuple et qui protège les faibles, et il ajoute : « Si l'énergie du Parlement et la clairvoyance des dirigeants ne nous apportent pas un changement répondant aux vœux de la foule, alors ce que nous avons vu samedi dernier (une séance tumultueuse) au Reichstag n'aura été qu'un début. Car le sentiment est général : il est impossible que cela continue. »

Voilà l'un des rares terrains, sur lesquels majorité et minorités se soient mises d'accord : il faut démocratiser l'Allemagne ; mais la majorité s'arrêterait volontiers à mi-chemin et fait confiance à M. de Bethmann-Hollweg, en dépit d'accès momentanés de mauvaise humeur, — tandis que les social-démocrates opposants n'atténuent jamais leur combativité et s'interdisent toute complaisance temporaire.

§

Quatre graves questions se sont posées à la fin de 1916 de-

vant la Social-Démocratie, comme devant tous les partis d'outre-Rhin : celle du service civil obligatoire, celle de la déportation des Belges, celle de la Pologne et enfin celle de l'offre de paix.

Le 28 novembre, le chancelier, le vice-chancelier et le ministre de la guerre sont venus justifier devant le Reichstag la mobilisation civile. Ce n'est pas le lieu d'insister longuement sur cette mesure, dont on connaît au surplus les tendances générales et les raisons officiellement déclarées. De toute évidence, il y avait aussi des raisons cachées, ou que le gouvernement par prudence et par hypocrisie préférait taire : la volonté d'imposer au peuple une discipline quasi-militaire qui pesât même sur les hommes hors d'âge et qui prévînt tout mouvement tumultueux, le désir de pouvoir déplacer éventuellement tous ceux dont la présence en telle ou telle ville pourrait apparaître dangereuse pour la sécurité de l'Etat. Ces motifs secrets n'ont pas été dénoncés par la majorité, qui s'était hâtée de souscrire au principe même de ce que l'on a appelé, d'ailleurs à tort, une levée en masse.

Le premier orateur de cette majorité au Reichstag, David, donna au projet une approbation sans réserve : « Nous approuvons complètement, dit-il, les principes de la loi », et il affirma que les travailleurs feraient tout leur devoir, ajoutant seulement, comme de coutume, qu'en échange ils attendaient l'égalité politique.

Un autre socialiste, Legien, dont on sait l'influence dans les syndicats, s'exprima ainsi au nom des majoritaires : « Nous voulons fortifier l'Allemagne par le service auxiliaire, afin que nos femmes et nos frères ne soient pas sacrifiés aux obus ennemis. » Au surplus, la commission des syndicats elle-même, qui n'avait cessé de combattre la minorité, publiait un manifeste le 8 décembre, pour insister sur l'importance de la nouvelle organisation et sur les garanties qu'elle comportait pour la classe ouvrière ; cet appel, comme le discours de David, promettait aux travailleurs des améliorations politiques et sociales pour l'avenir.

Tout autre avait été l'attitude de l'opposition social-démocrate. Dès le 14 novembre, la *Leipziger Volkszeitung* réclamait, en face de la levée en masse du travail, celle des forces productives, en d'autres termes la *mobilisation obligatoire de*

la fortune. « Pourquoi chaque homme, chaque femme seraient-ils appelés au service ? Pour procurer aux actionnaires et aux boursiers des gains énormes ? »

Au Reichstag, Vogtherr déclara au nom de l'Union du travail : « Nous repoussons la loi dont la tendance principale n'est pas la liberté, mais l'esclavage et la conscription personnelle... Elle en dit plus à l'étranger que tout discours. Les classes ouvrières sont dépouillées de leurs droits. Si l'ennemi était dans notre pays, il ne pourrait traiter plus durement notre population civile. »

Ce fut à cette même séance que la minorité éleva sa protestation contre les déportations belges. Haase, qui venait de soutenir les paroles de Vogtherr, demanda au gouvernement de rendre la liberté aux ouvriers des territoires occupés soumis au labeur forcé et notamment aux ouvriers belges ; il évoqua, à l'appui de son intervention, les démarches accomplies par les pays neutres à Berlin. Le vice-chancelier Helferich répondit à Haase que cette levée des travailleurs belges n'était pas contraire au droit des gens, — affirmation qu'il eût été bien en peine de justifier par des citations de textes. Dittmann seconda Haase en ces termes : « Quand les ouvriers belges sont allés en Hollande, ils furent rappelés en Belgique. Von Bissing leur promit qu'aucun de ceux qui répondraient ne serait déporté en Allemagne. Cette promesse n'a pas été tenue... Les déportations belges causent une très grande agitation aux Etats-Unis. C'est là un exemple des difficultés que se prépare le gouvernement allemand en prenant de pareilles mesures ; cela prouve également combien ces mesures pourraient retarder le retour de la paix. »

Les majoritaires ne participèrent pas à cette discussion. On sait seulement par un télégramme de Camille Huysmans, secrétaire du bureau socialiste international, que les délégués de la Social-Démocratie — c'est-à-dire du Vorstand majoritaire — ont protesté à la Haye contre le supplice infligé aux Belges.

Sur la question polonaise, l'attitude de la minorité fut beaucoup plus claire que celle de la fraction gouvernementale, qui ne semble pas avoir réalisé à ce sujet une unité de vues. Interviewé par le *Berliner Tagblatt*, Bernstein revendiquait pour le peuple de Pologne la libre disposition de son avenir et un régime de démocratie, et, faisant évidemment allusion

au statut de pseudo-autonomie promis par les deux Empereurs, il disait que toute constitution en désaccord avec les principes formulés par lui serait un malheur pour l'Europe et pour les Polonais. A l'autre pôle, David exaltait la générosité du manifeste impérial : « La proclamation de l'autonomie est le premier fruit de la guerre. » Mais des journaux majoritaires, tels que ceux de Francfort et de Munich, faisaient de sévères réserves et réclamaient qu'avant tout la population intéressée fût consultée. Sans doute trouvaient-ils trop dur de suivre le gouvernement jusqu'au bout dans ses initiatives.

L'offre de paix provoqua dans toute la Social-Démocratie, comme d'ailleurs dans tous les milieux politiques et dans toutes les catégories sociales d'Allemagne, — une énorme fermentation. Rien de moins surprenant, si l'on se rend compte de la lassitude et des appréhensions qui pesaient sur l'Empire. Cette démarche répondait aux vœux que les différentes fractions socialistes, celle de droite comme celles de gauche, avaient exprimés à maintes reprises au Reichstag et dans leur presse. Le 4 décembre, soit une semaine avant le discours sensationnel du chancelier, le *Vorwaerts* se posait cette interrogation : L'Allemagne pourra-t-elle dicter ses conditions ? Et il répondait, — sans que la censure l'arrêtât : — Non !

Je n'ai point l'intention d'étudier par le menu les impressions qui se sont révélées dans les divers groupements social-démocrates en présence de la note de M. Wilson soutenue par la Suisse et par les Etats scandinaves, et à la nouvelle de la réponse de l'Entente. Ce serait là un sujet très vaste et qui pourra se lier plus tard à un autre thème. Pour conclure, je voudrais seulement noter les appréciations qu'ont émises les deux tendances principales sur le « message de paix » de Bethmann-Hollweg.

La minorité de l'Union du travail a publié une déclaration collective, qui peut se résumer ainsi : nous avons demandé, de longue date, l'ouverture de pourparlers. Pour que la note du gouvernement produise des résultats, il faut que tous les belligérants rejettent les idées annexionnistes. Mais ce qui est décisif pour le succès reste dans l'obscurité. *Nous voulons connaître les conditions de paix.* Nous protestons contre l'ajournement du Reichstag, qui s'est borné à entendre la communication du chancelier, ajournement que les socialis-

listes majoritaires ont approuvé comme le centre et les progressistes : la voix du peuple ouvrier aurait dû pouvoir se faire écouter.

Le *Vorwaerts*, au contraire, se félicite de cet ajournement, « car la non-publication des clauses de paix préconisées par l'Allemagne rendait plus difficile le refus de l'Entente », et il était évident que l'opposition eût réclamé des explications du gouvernement, explications dangereuses en l'occurrence. Le *Hamburger Echo* exprimait sa joie du renvoi du Parlement : tout débat eût obscurci la situation. La *Münchner Post* saluait, dans l'acte du chancelier, le premier pas vers la paix. Non moindre était la satisfaction du *Volksbote* de Stettin, du *Saechsiches Volksblatt* de Zwickau, de la *Volkswacht* de Breslau, etc.

Les organes minoritaires, en formulant les mêmes sentiments, demandaient des précisions sur le contenu de l'offre allemande : telle était la position prise par le *Volksblat* de Halle, la *Leipziger Volkszeitung*, le *Braunschweiger Volksfreund*, etc.

Nous retrouvons donc ici la même opposition de vues que nous avons constatée partout : la majorité est heureuse, chaque fois qu'elle peut applaudir aux initiatives gouvernementales ; la minorité conserve, dans toutes les circonstances, ses facultés critiques et fonde ses jugements sur une conception doctrinale, à laquelle elle reste irréductiblement fidèle. Tandis que le groupe de Scheidemann et d'Ebert en est venu à admettre, sur presque tous les points, la possibilité d'une coopération de la Social-Démocratie avec le pouvoir, c'est-à-dire l'incorporation de cette Social-Démocratie à l'armature du régime, les groupes minoritaires demeurent face à l'Empire dans une attitude invariable de froideur ou d'hostilité. Ils se conforment aux décisions des congrès antérieurs à la guerre en même temps qu'aux idées fondamentales du parti, que les majoritaires par crainte, par ambition, par déviation intellectuelle et morale, ont brusquement désertées. J'ai voulu fixer quelques points d'histoire avant d'en venir à la phase du schisme effectif qui s'ouvre en janvier 1917, avec la conférence minoritaire et la réunion du Conseil national dans l'enceinte du Reichstag. Ce sera l'objet d'un article ultérieur, et qui rassemblera les événements survenus depuis le début de cette année.

PAUL LOUIS.

POÉSIES

—

G. Q. G.

Pas d'endroit plus tranquille au monde :
Le calme y doit être éternel.
Dans le silence plein de ciel
On entend voler la seconde.

Fenêtres à petits carreaux,
Auvent bas, lierre aux noirs feuillages,
Elle est la sœur des béguinages,
La cure entre les vieux canaux.

Au cimetière, où chaque tombe
Porte un long Ci-gît *en flamand,*
Sèche, étendu, le linge blanc,
Grands carrés plats que le vent bombe.

On dirait que d'avance, là,
Les habitants dans l'herbe mûre
Font prendre à leur linge mesure
De l'espace qu'il leur faudra...

Mais là-bas, dominant la plaine
Aux arbres à peine plus hauts
Que l'herbe où paissent les chevaux,
Dans un ciel tendre à la Verlaine,

Deux objets étranges, oblongs,
Qui surveillent d'en haut la terre,
Deux drachen *disent que la guerre*
Est tout près, sur ces confins blonds...

★

« Vieille maison rose et fleurie,
Briques, tuiles, pignon pointu,
elles douces gens loges-tu ?
— Un piquet de cavalerie.

« Et toi, l'église au pur profil,
Dardée au ciel comme une torche,
uels vieux saints abrite ton porche ?
— Les voitures de la « sans-fil ».

« — Mais toi qui, dans cette Belgique,
as rêvant au bruit du canon,
mple soldat, quel est ton nom ?
— Je suis un poète lyrique... »

O Rodenbach, qui dans ce lieu
Eusses rêvé tant, vers ou proses,
C'est votre ami qui voit ces choses,
Botté de cuir, vêtu de bleu !

Il récite : Briques et tuiles
Ou bien : Le gris des ciels du nord...
Près d'un bombardement discord,
Humble chauffeur d'automobiles !

Ah ! rêve, art, fiertés de l'esprit,
Vœux d'universelle tendresse,
C'est donc encor, quelle tristesse !
A cela que tout aboutit !

★

Il le faut. La race étrangère
Eût broyé notre âme légère

Comme un insecte sous son doigt.
Poète, aussi bien que ta terre,
C'est ton œuvre, si peu qu'il soit,
Que tu défends dans cette guerre,
Sous ce dur habit militaire
Qui t'engonce, mais te tient droit!

CHANSON

Une lune blonde
Monte dans le ciel,
Large, jaune et ronde
Comme un grand gâteau de miel.

Le vent qui caresse
Les pêchers en fleur
M'apporte l'ivresse
De leur faible et fine odeur.

Les morts, par cent mille,
Sentent leurs os blancs,
Dans le sol mobile,
Frôlés de germes tremblants...

L'herbe pousse, tendre,
Sur les tertres mous.
Qui peut te comprendre,
Monde, ô monde atroce et doux !

TÉNÈBRES, PLUIE...

Ténèbres, pluie, où roule éperdument l'auto,
Sans phares... L'ombre est dense à couper au couteau.
Le conducteur courbé que la pluie âpre aveugle
Fait râler sans arrêt un vieux claxon qui meugle :
Défense d'allumer si près de l'ennemi.
De l'eau, du vent, de l'ombre, et nous fonçons parmi.

Debout, par instants même assis dans la capote,
Nous fouillons, par-dessus la glace où l'eau clapote,
La route en écumoire aux trous giclants d'obus
Où monte, inverse, avec un vieux bruit d'autobus,
Parmi d'âcres senteurs de pétroles et d'huiles,
Le tremblement des camions automobiles.
Parfois, noirs dans le noir, moins vus que devinés,
Surgis soudain de l'ombre à nous heurter du nez,
De grands manteaux bombant leurs silhouettes penchées,
Des soldats vont à la relève des tranchées,
Graves, muets, sans chants, sans rires, sérieux.
Et brusque, une fusée illumine les cieux.

Ces chars fous cahotant d'ornières en ornières,
Ces enfants dont certains vont mourir, ces lumières
Si vives avec leur vert éblouissement
Qu'elles éclairent tout l'horizon par moment,
Est-ce l'antique Terre ? est-ce la vieille Vie ?
Ou bien, nous endormant sur la route suivie,
Nous sommes-nous trompés de planète, et, d'un bond
Ayant franchi, sans le savoir, le ciel profond,
Roulons-nous maintenant, par bizarre fortune,
Dans quelque paysage absurde de la Lune ?

Non, nous ne rêvons pas : les Martiens sont là,
Débarqués de leur astre ardent au rouge éclat
Avec leur force horrible et leur chimie immonde,
Ayant démuselé leur enfer sur le monde...

Il nous faut massacrer ces migrateurs affreux
Si nous ne voulons pas être égorgés par eux.

TORPEUR

Je suis dans un jardin
Que parfume le foin,
Ce jour de la grand'guerre.
Il pleut comme naguère
J'aimais qu'il plût en juin.

Pluie éparse, muette,
Tiède, lisse, quiète,
Comme je les aimais
Au vieux temps de la paix,
Lorsque j'étais poète.

Qu'est-ce que tout cela ?
Où répondent ces choses ?
Quels sont leurs buts ? leurs causes ?
— Les roses que voilà
N'en sont pas moins des roses !

Que me veux-tu, torpeur ?
Non ! La beauté ne vibre
Qu'en un peuple au grand cœur :
La plus exquise fleur
D'un sol qui n'est pas libre

A perdu son odeur !

FERNAND GREGH.

A PROPOS
DE LA VIE CHÈRE

—

Faut-il croire, comme d'aucuns le prétendent, que l'Etat est seul responsable du renchérissement actuel du coût de la vie, ou bien qu'il y a la plus grande part de responsabilité? A la vérité, un examen attentif du problème le révèle infiniment complexe et conduit à des constatations fort imprévues. Il n'est pas indifférent d'essayer, en toute sincérité et impartialité, d'en fixer les aspects les plus caractéristiques.

En réalité, l'Etat n'a jamais été le maître absolu des phénomènes économiques. Ce qui est indéniable, c'est que l'importance des charges budgétaires a une répercussion certaine, quoique limitée, sur le bon marché ou la cherté de la vie. Or, si l'on considère que, depuis deux ans, nous avons approximativement passé, d'un budget de 5 milliards 250 millions environ, à plus de 25 milliards de dépenses annuelles, on est obligé de reconnaître que le renchérissement actuel du coût de la vie est proportionnellement beaucoup moins sensible. D'autre part, il n'est pas douteux que les conditions de la guerre moderne, qui accapare au profit exclusif de la Défense Nationale le meilleur des forces du pays, se traduisent inévitablement par une élévation du prix de toutes choses. Seulement, comme il est précisément chargé d'assurer la Défense Nationale, l'Etat a évidemment sur la situation économique une influence en corrélation étroite avec la mission qui lui incombe et la manière dont il use des pouvoirs considérables qui lui sont dévolus. Quels sont donc ces pouvoirs, et comment en a-t-il usé?

Dès la mobilisation, l'Etat devient instantanément le plus gros consommateur, et, partant, le plus fort acheteur de denrées alimentaires et d'une foule d'autres produits. Son droit de réquisition peut s'exercer sur une grande partie de la production industrielle et agricole, de même que sur les stocks existant dans les fabriques, les entrepôts ou les magasins, et jusque chez les particuliers. La sensibilité du marché, très aiguë à l'ordinaire, est d'autant plus exaspérée par l'importance de ses opérations que la marchandise est forcément raréfiée. A moins qu'il ne se décide à la taxation de toutes les denrées et de tous les produits, il doit prendre garde à ce que ses achats ou ses réquisitions ne favorisent ni n'éveillent la spéculation. Il ne saurait oublier enfin que ses acquisitions à l'étranger influencent le taux du change, déprécié déjà par la diminution de nos exportations, ce qui se répercute par une augmentation du prix des produits qui sont importés. Voilà, on l'avouera, qui impose à l'Etat un rôle singulièrement délicat, difficile et redoutable ! Il demande autant de sagacité que de prudence, d'habileté et d'économie.

Mais ce total bouleversement des données économiques, qui est désormais la conséquence de l'état de guerre, suppose une préparation d'avant-guerre qui laisse le moins possible à l'imprévu. Or, il est indiscutable que cette préparation n'a pas été suffisante. Nous n'avons pas eu la claire vision de la durée et des conditions de la guerre moderne. Dès lors, il a fallu improviser sous la pression des événements et dans la hâte des nécessités de jour en jour plus inéluctables.

On savait, par exemple, depuis quelques années, que l'accroissement de notre cheptel bovin, ovin et porcin n'était plus proportionnel à l'augmentation de la consommation de la viande. L'Etat aurait donc dû, préalablement, fixer les conditions et les moyens susceptibles, en raison de l'importance inévitable de ses réquisitions de guerre, d'assurer, par des importations de nos colonies ou de l'étranger, le complément de la consommation civile soit en viande fraîche soit en viande frigorifiée, et nous dûmes vivre à peu près sur nos seules ressources. Quand l'Etat s'est décidé à faire appel à la viande frigorifiée, il s'est d'abord heurté à l'absence presque totale d'installations frigorifiques et à l'élévation des prix par suite de l'abondance de la demande et de l'augmentation du cours

du fret. A telles enseignes que Paris seulement et quelques grandes villes ont pu bénéficier de rares arrivages de viandes frigorifiées.

Par exemple, encore, on savait que notre production annuelle de charbon était inférieure, avec ses 40 millions de tonnes, aux besoins de notre consommation industrielle et domestique. Il aurait fallu se précautionner, pour le temps de guerre, de marchés capables d'y parer. Puis, quand l'invasion allemande nous eut privés de quelques-unes de nos plus belles houillères du Nord et du Pas-de-Calais, n'eût-il pas convenu que l'Etat décrétât que seraient employés dans les autres mines du territoire, afin d'y intensifier la production nationale, les mineurs des régions envahies ?

Nous avons souffert également d'une mauvaise utilisation de nos moyens de transport. De ce fait, de nombreuses denrées alimentaires essentiellement périssables ont été immobilisées dans leurs lieux d'origine et s'y sont vendues à vil prix ou ont été perdues, tandis que leur absence sur les marchés habituels y provoquait le renchérissement des autres produits. Cette défectueuse utilisation de nos moyens de transport nous a mis en outre dans l'obligation de payer d'onéreuses surestaries, qui ont surchargé d'autant le prix des denrées importées. Ces surestaries ont été aggravées par le défaut d'outillage de nos ports.

Ces constatations suffisent déjà pour établir que le renchérissement actuel du coût de la vie procède directement, en partie, d'un manque de préparation et des circonstances exceptionnelles que nous traversons.

L'Etat, du moins, a-t-il fait preuve de prudence, d'habileté et d'économie ? D'abord, il a eu le tort de ne pas composer ses commissions de ravitaillement d'hommes d'une compétence indiscutable. On assure même qu'il a refusé parfois le concours que des spécialistes lui ont spontanément offert. Ensuite on est forcé de reconnaître qu'il a payé avec une excessive générosité, qu'on pourrait presque taxer de prodigalité. Il a eu, comme l'on dit, « la main large », certainement trop large.

L'Etat a alloué aux membres des commissions de ravitaillement des indemnités beaucoup trop élevées. Il les a, par la suite, sensiblement réduites et il a eu raison : n'empêche que

jusqu'au moment où il opéra cette réduction, il avait déboursé des sommes considérables qu'il aurait pu économiser. De même, il a réquisitionné des chevaux à des prix que le service des remontes n'avait jamais atteints. Il a réquisitionné des conserves avec une majoration qui a étonné les spécialistes. Il a offert, pour des bestiaux, des prix qui ont paru tellement élevés à trop peu de commissions de ravitaillement qu'elles les ont abaissés sans que le cultivateur y trouvât à redire, son bénéfice étant encore fort appréciable. Nous savons d'ailleurs que, lorsque des commissions de ravitaillement ont proposé de baisser des prix, l'intendance a souvent maintenu ceux qu'elle avait fixés. Il n'est pas jusqu'aux démocratiques haricots dont il n'ait offert, en 1915, de 0,40 à 0,60 cent. la livre, alors que la récolte était abondante, et qu'ils se payaient couramment de 0,25 à 0,30. D'autre part, dans les dépôts, les commissions des ordinaires, qui disposaient de très larges crédits, ont payé, san marchander, et très cher, les objets et les denrées dont elles avaient besoin, imposant ainsi des prix majorés au consommateur civil.

Ces générosités ont été aggravées par des maladresses, conséquences, pour la plupart, de la faute initiale de ne s'être pas entouré des compétences indispensables. Par exemple, les réquisitions de bétail ont été ordonnées de telle sorte, comme cela a été établi devant la Chambre, que les cheptels de certains départements étaient fortement entamés, tandis que ceux de certains autres étaient à peine touchés. La spéculation, immédiatement, est intervenue. Les marchands ont transporté, dans les départements sacrifiés, des bêtes de réserve dont ils ont eu soin de doser savamment le nombre, de façon à réaliser plus longtemps de gros bénéfices. Les cultivateurs des autres départements, vite informés, et déjà mis en éveil par ce que payait l'Etat, ont élevé leurs prix pour la consommation publique. Parfois aussi, au début des hostilités, trop de bêtes ont été réquisitionnées, dont beaucoup, une fois abattues, ont été perdues et livrées à l'équarrisseur.

Par exemple, encore, M. Symian a dénoncé, du haut de la tribune de la Chambre, les extraordinaires marchés de blés qui, pouvant être passés de 18 fr. 50 à 20 l'hecto, furent conclus à 23 fr. 50. Que dire des commissions scandaleuses empochées par des intermédiaires qui ne connaissaient rien aux

produits pour lesquels on leur consentait une commande, laquelle, avant d'être exécutée, était rétrocédée à une seconde personne et parfois à deux ou trois autres ?

Le gouvernement a répondu à M. Symian que, en raison de la précipitation des événements, beaucoup des erreurs commises étaient inévitables, et que, dans la quantité considérable des marchés passés, un petit nombre seulement étaient répréhensibles. Nous n'y contredisons point. Ce qui ne veut pas dire d'ailleurs que les autres n'auraient pas pu être passés à de meilleures conditions. Mais, sans incriminer plus que de raison le gouvernement et ses agents, il n'est pas moins certain que des générosités inutiles ont été trop facilement consenties, et que des maladresses évitables n'ont pas été évitées. Nous verrons tout à l'heure comment elles ont contribué au renchérissement du coût de la vie. Bornons-nous à constater pour le moment qu'elles ont pour le moins compromis les intérêts publics, ce que M. le sénateur Jenouvrier a d'ailleurs proclamé dans un document officiel. Chargé en effet du rapport consécutif à l'enquête au sujet de la passation de certains marchés, il a proposé au Sénat d'adopter la résolution suivante :

« *Le Sénat, regrettant que les intérêts de l'Etat aient été* « *gravement compromis à la suite de missions confiées par* « *l'Intendance à des fonctionnaires dont l'ignorance et l'in-* « *compétence technique n'ont pas été compensées par leur* « *bonne volonté et leur honorabilité,*

« *Invite M. le Ministre de la guerre à poursuivre la répa-* « *ration au profit de l'Etat du préjudice causé aux finances* « *publiques.* »

Ce que nous venons de dire indique suffisamment en quel sens et dans quelle mesure la responsabilité de l'Etat est engagée à l'égard du phénomène économique que nous étudions, mais il ne suffit pas à en expliquer le mécanisme. On va voir que ce mécanisme se complique d'éléments assez imprévus. On dirait qu'une sorte de fatalité nous a également acculés au renchérissement du coût de la vie et que les meilleures intentions de l'Etat y ont contribué sans qu'il pût le prévoir. Tel est le cas pour les allocations journalières et le travail de l'équipement militaire.

Il faut regretter hautement d'abord que ces allocations aient

été souvent accordées dans des conditions déplorables. On les a « chipotées », et parfois refusées, à des femmes qui y avaient un droit incontestable, tandis qu'on les consentait à d'autres qui n'en avaient nul besoin. On nous a cité le cas d'une bénéficiaire qui envoyait sa domestique toucher l'allocation, honteuse d'y aller elle-même.

Ensuite, la femme dont le mari est au front, et qui a des enfants, a trouvé, dans l'allocation journalière, de quoi s'entretenir ainsi que sa famille. Beaucoup ont pu y ajouter le produit de leur travail pour l'équipement militaire, travail dont la rétribution était fort avantageuse. Ces deux éléments combinés ont souvent apporté à la maison plus d'argent liquide que n'en procurait, en temps de paix, le travail du mari. On a même dû, dans plusieurs localités rurales, supprimer l'allocation journalière à des villageoises qui, se jugeant suffisamment pourvues par l'Etat, se refusaient à tout labeur agricole. Hâtons-nous de dire que ce cas est fort rare. Dans certaines villes, le travail des munitions fut des plus rémunérateurs. A Bourges, notamment, un rédacteur du *Petit Journal* a constaté que des femmes gagnaient jusqu'à 6 frs. par jour, et que, dans des ménages dont l'homme, ouvrier spécialiste rappelé du front, était embauché avec sa femme, on réalisait parfois un gain quotidien de 20 à 25 francs.

Certes, l'Etat a bien fait de soustraire les « poilus » qui combattent dans les tranchées à la préoccupation angoissante de la gêne au foyer forcément abandonné. Mais quelle fut la répercussion économique de l'allocation journalière ? Elle jeta dans la circulation des sommes considérables qui, acquises sans peine, devaient être par là-même plus facilement dépensées. Leurs possesseurs étaient plus enclins à ne pas se plaindre du renchérissement de toutes choses. « Pour le moment, écrivait récemment *La Dépêche* de Toulouse, la guerre, qui enri-
« chit une petite minorité d'hommes, n'est pas, au point de
« vue matériel, trop lourde aux pauvres gens. Cela s'explique
« par le fait que l'Etat, qui nourrit les mobilisés, nourrit éga-
« lement la majorité des familles des mobilisés. » Beaucoup de femmes en ont profité pour acquérir des objets dont elles avaient envie depuis longtemps. Prélevé le montant du mandat et du paquet de provisions et d'effets à envoyer au « poilu », certaines ont acheté par exemple une machine à

coudre. D'autres se sont offert un peu plus de toilette et même des plaisirs. On m'a cité une ville de l'Ouest, voisine de stations balnéaires, où l'exode dominical des voyageurs vers les plages prochaines fut tel, au cours de l'été de 1915, que la gare a encaissé, de ce chef, une recette supplémentaire fort appréciable. Il en a été de même au cours de la période estivale de 1916. Ajoutons (mais qui pourrait les en blâmer ?) que les femmes trouvaient que rien n'était trop cher pour envoyer aux poilus du front.

A Bourges, l'enquêteur du *Petit Journal* note qu' « un « chou ordinaire se paie au minimum 0,80 cent., une salade « 0,20 ; le navet, qu'autrefois les maraîchers donnaient pour « rien à tout acheteur, est coté actuellement 0,30. » Et il ajoute : « Le petit commerce fait des affaires d'or, et la vie est large, « si large même qu'elle a eu un résultat inattendu : *une hausse* « *exagérée des denrées, malgré un approvisionnement abon-* « *dant des marchés, hausse* ACCEPTÉE SANS RÉCRIMINATIONS PAR « LA POPULATION OUVRIÈRE. »

Nous pouvons dès maintenant comprendre le mécanisme du renchérissement du coût de la vie. Il est le résultat d'une sorte d'endosmose générale. Conditions exceptionnelles de la guerre moderne, insuffisance de la préparation économique de l'avant-guerre, générosités excessives et maladresses de l'Etat, abondance d'un argent facilement acquis et facilement dépensé, autant de causes qui ont agi les unes sur les autres en intensifiant leur action particulière. Aujourd'hui l'Etat réquisitionne dans des conditions moins onéreuses : seulement il a contribué à déclancher la hausse, et il ne peut plus l'enrayer que dans une faible proportion.

Mais ce n'est pas tout, et, puisque nous sommes à une heure de sincérité nationale, il convient d'aller jusqu'au bout de cet examen de conscience. Avouons-le nettement, nous avons manqué de patriotisme économique.

Mais, dira-t-on, en quoi consiste le patriotisme économique en temps de guerre ? A contribuer, dans la mesure de ses moyens individuels, à augmenter la résistance économique de la nation. Puisque la guerre moderne est autant une guerre d'hommes, de matériel et de munitions, qu'une guerre d'argent, de denrées et de produits, aider à ce que la nation, financièrement et économiquement, puisse tenir le plus longtemps

possible et dans les meilleures conditions, c'est se montrer patriote.

Cette forme de patriotisme comporte une aide à l'Etat, mais aussi des sacrifices personnels. Nous avons largement souscrit aux bons, aux obligations et aux emprunts de la Défense Nationale. Nous avons subventionné généreusement les œuvres de guerre. Nous avons prodigué les dons d'objets matériels. Les femmes ont courageusement remplacé leurs maris, leurs pères et leurs fils pour les travaux des champs. Tout cela est parfait. Mais avons-nous fait quelque sacrifice individuel pour pallier la crise économique ?

Supposons que, pénétrés de la gravité de l'heure, nous ayons modifié nos habitudes d'existence, rogné sur notre bien-être, opéré, en un mot, notre « rationnement » volontaire. N'est-il pas évident que, la demande diminuant, la plus grande disponibilité des produits eût atténué la hausse, et que nous aurions ainsi contribué à accroître la force de résistance économique du pays ? Assurément on peut soutenir qu'il y avait une certaine coquetterie à ne rien changer à notre genre de vie, et que c'était une façon comme une autre de prouver, à l'ennemi et au monde, que nous portions beau dans la lutte atroce qui se poursuivait, que la France n'était pas touchée par la guerre jusqu'à craindre la disette, et que l'argent était aussi abondant chez elle que les denrées de toutes sortes. Il n'est pas nécessaire de démontrer que cet argument de sentiment dissimulerait mal notre égoïsme et qu'en tous cas il serait en contradiction avec le but à atteindre. Pourquoi donc n'avons-nous pas pratiqué le patriotisme économique ? Faut-il croire que nous l'avons négligé parce qu'il exigeait un effort moral qui demandait de l'abnégation ? Mais nous avons prouvé que nous étions capables de tous les devoirs et de tous les héroïsmes, et ce devoir certainement n'était pas au-dessus de nos forces. Ayons alors la sincérité de reconnaître que nous n'y avons pas songé, ou que nous ne nous y sommes pas résignés. Même nos stations balnéaires ne se sont pas trop ressenties de l'état de guerre, et il n'est pas de lieux de plaisir qui n'aient attiré leur clientèle habituelle.

Sans doute, on peut dire encore que l'argent ainsi dépensé fait vivre une quantité considérable de gens et que la gaîté entretient la santé morale du pays. Cela n'est pas insoutena-

ble. Mais, en admettant que cet argument pût avoir quelque valeur, ne l'aurions-nous pas écarté si nous avions mis en balance les fatigues et les dangers des « poilus » qui nous défendent et l'étrangeté, pour ne pas dire autre chose, de ne rien supprimer de notre bien-être et de nos plaisirs, alors que tant de vaillants et d'êtres chers souffrent et meurent pour nous? Nous n'avons pas réfléchi non plus que la facilité avec laquelle l'argent se dépense pour des satisfactions qui ne sont pas indispensables excite la convoitise et l'âpreté au gain. Non, nous n'avons pas fait de sacrifices individuels qui eûssent prouvé notre patriotisme économique. Parmi les membres des commissions de ravitaillement qui, avant la guerre, vivaient de leurs rentes, et que les hostilités n'ont certes pas réduits à la portion congrue, combien, par exemple, ont eu l'idée de faire abandon de leurs indemnités ? Ils sont faciles à dénombrer. Trop de gens, au contraire, ont poussé l'âpreté au gain, ont spéculé sur les circonstances, avec une frénésie qu'il ne faut pas hésiter à qualifier de scandaleuse. Or, l'âpreté au gain est encore une pièce, et non la moins importante, du mécanisme qui a déclenché le renchérissement du coût de la vie.

Ni les cultivateurs ni les commerçants n'ont compris que, dans les terribles épreuves qui nous sont imposées, la modération dans les profits était une modalité du patriotisme et de la solidarité nationale. Il serait impossible de justifier, par des raisons économiques suffisantes, l'augmentation de 40 o/o, 50 o/o, et même de 100 o/o, qui s'est manifestée sur un grand nombre de denrées alimentaires et d'objets de consommation courante. Voici un fait, entre mille autres. Dans des régions forestières, les marchands acheteurs de coupes domaniales ont eu à leur disposition des équipes de prisonniers pour abattre et débiter le bois. Ils payaient à ces hommes une indemnité journalière de travail véritablement insignifiante et leur fournissaient la nourriture et le logement. Ils ont donc fait certainement une économie de main-d'œuvre et les adjudications des coupes domaniales n'ont pas été déclarées à des prix plus élevés qu'autrefois. Eh bien, ils n'en ont pas moins augmenté le prix du bois de 70 à 100 o/o. Evidemment la présence au front d'un grand nombre d'hommes peut avoir gêné, en un certain nombre de localités, le façonnage du bois provenant des propriétés particulières. Ce déchet n'est pas suf-

fisant pour expliquer la hausse énorme que nous signalons sur le bois provenant des forêts de l'Etat. Ce n'est pas d'ailleurs un secret, comme le signalait l'enquêteur du *Petit Journal* à Bourges, que le commerce de détail encaisse des bénéfices exorbitants. Il spécule sur les circonstances et, il faut bien l'avouer, il a réalisé l'Union Sacrée pour l'exploitation du consommateur.

Que de commerçants ont écoulé, à des prix fantastiques, des stocks de vieux rossignols? L'âpreté au gain est telle que des producteurs et des intermédiaires n'ont pas hésité à ne tenir aucun compte des taxations de certaines denrées par l'Etat ou les municipalités. Ils s'en sont même moqués avec une incroyable désinvolture, témoin ce qui s'est passé pour le beurre sur le marché de Paris.

Mais, il convient de le reconnaître aussi, le consommateur ne proteste pas. Le renchérissement du coût de la vie? Qui donc s'en alarme et s'en insurge? Personne. Il y a quelques mois, on a bien signalé, sur divers points du territoire, que des bagarres s'étaient produites au sujet de l'excessive cherté des œufs, de la volaille et du beurre. Ce ne furent que des incidents locaux qui ne se généralisèrent pas et ne se sont pas renouvelés. J'en ai donné plus haut les raisons indiscutables. N'empêche que cette passivité du consommateur est un encouragement pour les profiteurs de la guerre.

Il est encore une dernière cause qui a contribué au renchérissement du coût de la vie, et qui est peut-être la plus scandaleuse de toutes. Il s'est abattu, à l'arrière de nos armées, une nuée de mercantis qui vendent aux « poilus » mille denrées et objets aux prix les plus invraisemblables. *Le Journal*, qui a ouvert une enquête sur cette exploitation douloureuse, estime que ces trafiquants sans pudeur font plus d'un million de bénéfices par jour. Saura-t-on jamais ce qu'il ont ainsi volé? « Le combattant qui monte à la tranchée, écrivait un « poilu » à notre confrère, ne regarde pas au prix, car il ne sait pas si ce jour n'est pas son dernier jour. » Rien de plus vrai. Seulement, l'autorité aurait dû empêcher de telles rapines. Les œufs, le beurre, la volaille, le vin sont payés à des prix majorés de plus de 100 0/0, par les soldats du front. Quelle en est la conséquence au point de vue de la cherté générale? Des expéditeurs opèrent dans les centres de pro-

duction, et à n’importe quel prix, de véritables razzias. Ils sont sûrs d’avance du bénéfice. Seulement, ils élèvent ainsi le cours de tout ce qu’ils achètent sur le marché et ils contribuent par là-même au renchérissement du coût de la vie. On va prendre, dit-on, des mesures, mais ’empêche que, pendant deux ans, le trafic des mercantis a influé sur la hausse.

Ajoutons aussi, outre toutes les raisons que nous venons d’exposer, que l’insouciance du consommateur à l’égard de ce renchérissement, de même que les exigences des producteurs et des intermédiaires, se sont encore accrues depuis que, par suite des nouveaux départs au front et de la rentrée des auxiliaires dans les dépôts, les femmes ont été appelées à travailler en plus grand nombre dans les ateliers militaires et les administrations publiques. Elles gagnent, de ce fait, plus qu’elles ne gagnaient avant la guerre, et ainsi, plus d’argent est jeté dans la circulation.

Nous avons maintenant sous les yeux toutes les pièces du mécanisme compliqué du renchérissement du coût de la vie. Il est actionné par des facteurs d’ordre économique, mais aussi par des facteurs d’ordre moral ; l’Etat y a certainement sa part de responsabilité, mais il est indéniable que nous y avons tous également la nôtre.

Il est enfin une conséquence de nos fautes et de nos erreurs présentes qu’il importe de signaler. L’Etat en payant trop cher, les particuliers en dépensant trop largement pendant la guerre, engagent lourdement notre lendemain économique. Après la victoire, il faudra bien liquider et établir notre bilan. Toutes les sommes trop généreusement dépensées par l’Etat se répercuteront sur les charges budgétaires et la cherté de la vie. Quelle sera la situation des particuliers ?

L’Etat forcément fermera le robinet de ses largesses et leur demandera davantage. Mais la période de réorganisation de l’industrie, du commerce et du travail, sera vraisemblablement assez longue, et les producteurs et les intermédiaires auront pris le goût des larges bénéfices qu’ils se résigneront difficilement à voir diminuer. Ce sera, probablement, pour le consommateur, l’âpre temps des vaches maigres. Combien durera-t-il ?

Toutefois, avant de clore cette étude, ne convient-il pas de la compléter par quelques considérations qui y sont connexes

et qui intéressent l'avenir? Si facilement que nous paraissions supporter la crise économique actuelle, ne devons-nous pas nous demander si nous étions suffisamment préparés pour lutter contre elle et si nous y avions une mentalité adéquate? Nous allons l'examiner brièvement.

Voilà plus de trente ans qu'a été voté le programme des grands travaux élaborés par M. de Freycinet, et il n'a reçu qu'un commencement d'exécution. Si nous avions su aménager le système de nos canaux et leur raccordement avec les chemins de fer, en combinant leurs tarifs, nous aurions pu éviter la crise des transports. Si nous avions outillé convenablement nos ports, nous aurions eu à payer moins de surestaries. L'Etat n'a pas encore compris l'importance primordiale de l'outillage économique. Mais les Chambres de commerce elles-mêmes manquent, à cet égard, de l'esprit d'initiative nécessaire, peut-être aussi parce qu'elles ne sont pas suffisamment encouragées et aidées par l'Etat.

Les municipalités auraient pu, de leur côté, atténuer le renchérissement du coût de la vie en municipalisant certains services d'alimentation. De rares villes ont installé des boucheries et des boulangeries municipales, et ne s'en sont pas mal trouvées d'ailleurs. Nantes a voté une somme importante pour créer des Entrepôts de denrées qu'elle cède à prix coûtant à des organisations coopératives. Mais Paris vient seulement de songer à la municipalisation des pommes de terre. Il y a là évidemment une réalisation de socialisme que nous ne désirerions pas voir se généraliser. Mais, en des circonstances exceptionnelles, il faut admettre la possibilité de certaines mesures transitoires, pour audacieuses soient-elles. Nous n'en parlons, au surplus, que pour montrer combien les collectivités manquent chez nous d'initiative et ont peur de se lancer hors de la voie frayée.

D'autre part, il n'est que trop certain qu'en dépit des avantages accordés par la loi, nous ne nous rendons pas un compte exact des bienfaits que nous devrions retirer de la coopération. Le consommateur peut cependant les apprécier par les résultats très probants obtenus par les coopératives en fonctionnement. La preuve qu'il y avait intérêt à se grouper à l'heure actuelle pour des achats en commun, c'est que nous connaissons une commune de Vendée où un certain nombre de

familles ont réalisé, en peu de temps, une économie de 5.000 francs en s'associant pour acheter du charbon.

A dire le vrai, nous manquons d'une façon générale de l'esprit d'initiative et d'organisation.

Et, chose curieuse, nous nous défions surtout de nous-mêmes et, pour un bénéfice médiocre, nous n'hésitons pas à aider nos concurrents! C'est ainsi que nous avons placé des capitaux énormes à l'étranger. Une partie même de l'argent français prêté aux banques suisses a servi au développement de l'industrie allemande, dont l'outillage perfectionné s'est retourné contre nous en formidable machine de guerre. Si nous faisions enfin un nationalisme économique bien compris, qu'en pensez-vous? On y songe sérieusement, au surplus, puisqu'on s'occupe activement de préparer les voies à la plus grande France économique d'après la guerre. Mais qu'on ne s'y trompe pas! S'il y a là une question d'organisation, c'est aussi une question d'éducation et de mœurs. Car il convient de bien nous pénétrer que les organisations les plus parfaites sont inutiles si l'on ne possède pas la mentalité nécessaire pour leur faire produire tout ce qu'on est en droit d'en attendre.

Or, quelle est la condition essentielle de l'expansion industrielle et commerciale dans les temps modernes? La lutte, puisque cette expansion se poursuit sur le terrain de la concurrence la plus acharnée. Qui dit lutte évoque l'idée de risque. Cela signifie, par conséquent, que notre expansion économique dépend, avant tout, de notre volonté de lutte et de notre courage du risque. M. le député Ajam a écrit quelque part qu'il nous manque le sens du risque. Je suis d'avis qu'il nous faut également le goût du risque.

Entendons-nous : le goût du risque, en matière d'expansion économique n'est pas de l'hurluberluisme, si j'ose... risquer ce néologisme. Il n'est pas le besoin aveugle d'entreprendre n'importe quoi. Mais quand, avec un sens juste du risque, on a consciencieusement étudié une affaire, qu'on en a scruté tous les aspects, mesuré toutes les difficultés, supputé tous les aléas et pesé toutes les chances, le goût du risque se mue en esprit de décision et en volonté de consentir les sacrifices indispensables pour la réussite. On est mûr, alors, pour l'action. On a les nerfs tendus pour la ténacité de l'effort, on ne se rebute

pas devant les obstacles, on n'est pas désespéré par les échecs. Ainsi le goût et le sens du risque se complètent, se prêtent une aide mutuelle, se fortifient.

Eh bien, il faut reconnaître que nous ne possédons pas suffisamment le sens et le goût du risque. Et c'est la faute de notre éducation et de nos mœurs. Quelle existence la majorité des Français préfèrent-ils pour leur progéniture? Celle qu'ils préfèrent pour eux-mêmes. Une vie de tranquillité dans le moindre effort et de sécurité dans une position « de tout repos ». Nous inculquons à nos enfants la méfiance du risque, et, par conséquent, nous les détournons du commerce et de l'industrie. Nous rêvons pour eux de prébendes administratives, et nous multiplions le fonctionnarisme, à telles enseignes que la France compte 1 fonctionnaire pour 38 citoyens. Surtout, ah ! surtout, nous ne voulons pas qu'ils s'expatrient. Si bien que nous avons conquis l'Algérie, le Tonkin, Madagascar, le Congo, l'Afrique Equatoriale, l'Afrique Occidentale, la Tunisie, le Maroc, pour la satisfaction de voir s'y installer beaucoup plus d'étrangers que de Français. Et que dire des lenteurs, des méfiances et des tracasseries administratives à l'égard de toutes les initiatives individuelles ?

A de telles pratiques, nous perdons la meilleure part de nos efforts et de nos sacrifices. Nous anémions notre race, physiquement et moralement, car l'action a une vertu de développement physique et de gain moral.

La France y perd des richesses incalculables et le rayonnement plus intense de son génie et de son influence dans le monde.

Donc, bravo aux hommes d'initiative et de volonté qui se dévouent à l'organisation de notre expansion économique d'après la guerre ! Mais modifions notre mentalité, rénovons nos méthodes administratives, acquérons le sens et le goût du risque, commençons par nous organiser nous-mêmes.

Voilà comment la question du renchérissement actuel du coût de la vie a une importance qui dépasse de beaucoup le moment présent et qui nous impose de préparer soigneusement l'avenir.

LOUIS NARQUET.

LA MAUVAISE NOUVELLE

—

Nous étions logés à la Brasserie du Cygne en face du Pot-d'Etain. De notre balcon, nous regardions la Grand'Place de Bruxelles et toutes ses vieilles maisons pavoisées.

Sous le vent tiède, les bannières des corporations, mêlées aux couleurs brabançonnes, déployaient leurs emblèmes héraldiques. Il y avait des enclumes, des rabots, des arbalètes, des flèches, une sirène et un gigantesque lion de sables, grimpant, la crinière hérissée, sur un fond jaune-safran.

Déjà les marchandes de fleurs avaient installé leurs échoppes à l'ombre de la tour communale. Les servantes lavaient les trottoirs en faisant claquer leurs sabots, et une bonne odeur de bière sucrée sortait des caves ouvertes.

Ce joli spectacle nous laissait indifférents. Il nous laissait indifférents parce que nous y étions accoutumés, et parce que nous ne savions pas, qu'à partir de ce jour, nos yeux ne le verraient plus. Les Allemands étaient aux portes de la ville.

Bien que nous fussions avertis de leur arrivée, nous ne pouvions y croire. Un vague espoir, un espoir déraisonnable d'intervention miraculeuse, nous soutenait. Puis nous ne pouvions nous imaginer ce que « cela serait ». Comme la vie paraît éternelle aux enfants qui n'ont jamais vu la mort, notre liberté nous semblait indestructible.

Mais vers dix heures du matin, une panique soudaine vida le marché. Un vent de terreur balaya hommes, femmes, fleurs et drapeaux. Des agents de police accoururent en ordonnant, impérieusement, de fermer les fenêtres.

Alors un silence mortel descendit sur nous. Puis une rumeur

confuse grandit et se rapprocha. Bientôt nous entendîmes le bruit cadencé des fifres et des tambours.

Les Allemands débouchèrent par l'étroite rue de la Colline. Des hussards, en uniforme gris, étaient en tête. Leurs chevaux, couverts d'un harnachement neuf, paraissaient nerveux, et au-dessus des escadrons, les lances s'élevaient comme une moisson de fer où les flammes blanches et noires palpitaient pareilles à de grands papillons funèbres. Un cheval se cabra, fit feu des quatre fers et s'abattit lourdement. Les cavaliers s'écartèrent un peu, laissant leur compagnon se dépêtrer tout seul, pris dans le filet de ses bridons.

L'infanterie suivait, en colonne par quatre.

Les compagnies formaient des masses serrées qui manœuvraient avec un ensemble monstrueux. On eut dit d'énormes cloportes remuant des pattes sans nombre. Les chefs de bataillon se tenaient roide en selle, drapés dans leur manteau de statue. Ils jetaient des ordres brefs d'une voix rauque, emportée, soulignant les commandemants du sabre. Chaque fois, ce geste semblait donner aux pelotons une énergie ou une terreur nouvelle. Devant l'Hôtel de ville, les fantassins prirent le pas de parade. Toutes les bottes ferrées se mirent à battre le pavé avec force. Et d'entendre ainsi ces soldats piétiner notre terre vaincue, nous fûmes saisis de honte et de colère. C'était grotesque et hideux comme une danse de cannibales.

Maintenant ils étaient arrêtés. Les hussards avaient mis pied à terre et tenaient leur cheval par la bouche. Assis sur leur havresac, derrière les faisceaux, les liguards regardaient autour d'eux.

Ils étaient couverts de poussière et las et goguenards. Une odeur forte de sueur et de cuir sortait de ce troupeau de mâles blonds. La plupart riaient et examinaient avec curiosité l'endroit où ils étaient. Cette débauche de façades ornées à l'excès de frontons, de balustres, de corniches, de médaillons, de cariatides, de colonnes de tous les styles, inondées de soleil et d'or, semblait les émerveiller : si jamais il y avait pillage, le butin serait riche !

Fernand, à côté de moi, était muet. J'avais peur. Il me semblait que tout était fini, que nous étions prisonniers, réduits à l'esclavage pour toujours.

Cette attente dura longtemps. Une heure, deux heures nous

ne savions plus. Les soldats s'étaient mis à chanter en sourdine un *lied* très triste. Ils chantaient bien. Les fourriers circulaient et traçaient, à la craie, des signes inconnus sur les murs. Notre habitation fut marquée comme les autres.

Enfin, après l'arrivé des bagages et des cuisines roulantes, les troupes se disloquèrent. Nous allions descendre, lorsque des coups de crosse violents ébranlèrent notre porte. Une servante effrayée tira les verrous.

Alors nous vîmes entrer une dizaine de troupiers l'un après l'autre. Ils ressemblaient à n'importe quels troupiers, avec leur visage rouge, trop cuit par le soleil, leurs gestes rendus maladroits par la raideur du dra d'uniforme et le poids des buffleteries. Ils demandèrent à boire. En quelques instants le café fut envahi.

Installés comme chez eux, les Allemands buvaient, fumaient et discutaient posément. Ils rassuraient les servantes : « Nous pas faire la guerre aux Belges ! Guerre aux Français et aux Anglais. Rien brûler, à moins qu'on ne tire sur nous. Si l'on tire sur nous, ach ! alors « Alles kapout ! » Et regardant les maisons vermeilles de la Grand'Place, ils ajoutaient : « Beaucoup dommage ! »

Doucement quelques civils s'étaient glissés dans la salle. Parmi eux, nous aperçumes Alexandre H... Il s'approcha de nous, le visage résolu : « C'en est trop ! je file ce soir pour Anvers. Je m'engage et je reviendrai ici avec les Alliés, vous verrez ça... »

Et ayant jeté un coup d'œil méprisant du côté des intrus, il dit encore :

« Les imbéciles ! Les voilà dans le traquenard à présent. Ils rient mais pas un n'en sortira vivant ! »

C'était ce que tout le monde pensait. Nous ne voulions pas accepter notre défaite. Ça ne pouvait pas être vrai qu'ils allaient rester là, pour nous dominer, pour nous insulter par leur odieuse présence. Tous les soirs, en écoutant le canon, nous allions dormir en nous disant : « Ce sera pour demain sans doute ? ».

Mais les jours suivants l'invasion continuait. Des colonnes sans fin se ruaient à travers la ville : piétons harassés, courbés sous le poids du paquetage, trainant leurs grosses bottes,

cavaliers fourbus, batteries dont les attelages, les caissons, les avant-trains, les conducteurs et les servants semblaient être forgés, d'une seule pièce, dans le dur acier de Krupp. Les bagages suivaient en débandade, fourgons automobiles, charettes légères, autobus, cabriolets, voitures de rencontre, le tout surchargé d'un butin hétéroclite : meubles, pendules, vêtements. Des pandours suspects, vieux, barbus et sales, moitié hussards moitié émigrants, menaient ce train de bandits à grands coups de fouet. De temps en temps, un homme tombait et crevait de lassitude et de chaleur sur les pierres. « Un de moins! » raillait la foule. Mais les autres enjambaient le corps étendu et continuaient leur marche frénétique, le cou tendu, les yeux fixes. Et il en passait continuellement. Vingt mille, cent mille et encore et toujours! C'était comme des rats sortant d'un égout sans fond, chassés de leur repaire par quelque cataclysme souterrain : une source de vermine !

Au loin, le canon ne cessait pas de battre. La plupart du temps il tonnait à intervalles réguliers, sans hate, sans fièvre, mais parfois ses coups se précipitaient. Alors les colonnes hataient le pas. L'infanterie piétinait, les caissons bondissaient et les coups pleuvaient dru sur l'échine maigre des rosses. *Vorwaerts* ! en avant ! un vent de folie poussait ces troupeaux aveugles en avant, vers nous ne savions quels abattoirs horribles pleins de sang et de fumée.

Notre existence devint très pénible. Tantôt un découragement immense nous chassait loin de la rue, pour ne plus rien voir, ni les parades insolentes, ni les proclamations remplies de mensonges et de menaces, ni les Junkers hautains et ridicules. Tantôt quelque fabuleux bruit de victoire, un retour espéré de la vague amie, nous attiraient au dehors.

Deux ou trois fois nous réussîmes à nous approcher des endroits où l'on se battait presque tous les jours, au nord de Vilvorde. Là c'était la dévastation infernale : les champs labourés par les canons, les arbres foudroyés par les shrapnels, les églises décapitées, les cimetières retournés, bouleversés par les obus, les villages transformés en monceaux de briques. A la place des récoltes rasées, il poussait maintenant des cartouches, des baïonnettes et des croix de bois.

Ce grand signe de douceur et de pitié s'élevait, en une végé-

tation insolite, sur les plaines ravagées par la colère des hommes. Croix naïves de soldats belges, surmontées d'un shako ou d'un bonnet de police, croix allemandes portant le shapska ou le casque à pointe dont les ornements de cuivre étincelaient au soleil.

Un jour, nous découvrîmes le tombeau d'un uhlan. Sur le tertre funèbre ses compagnons avaient placé une carabine rompue, des mors et des étriers. On aurait dit le tumulus de quelque cavalier barbare, enseveli à l'endroit où il avait arrêté sa course, avec ses armes et son cheval.

L'armée d'Anvers faisait des sorties furibondes. En septembre, les carabiniers s'avancèrent jusqu'aux faubourgs de Bruxelles. Pendant trois nuits le canon nous tint en éveil. Les batteries se rapprochaient de plus en plus, et, de temps en temps, nous entendions distinctement le râle bref, brutal et saccadé des mitrailleuses. Nous étions comme des emmurés tirés de leur agonie par le coup de pioche des sauveteurs. Mais au moment où la délivrance nous paraissait certaine, les coups cessèrent et tout retomba dans le silence. Notre désespoir n'en devint que plus grand.

La chute du Fort de Waelhem nous fit comprendre qu'Anvers ne résisterait plus longtemps. Alors nous résolûmes de nous évader, et de rejoindre les troupes belges à n'importe quel prix. La veille du jour fixé pour notre départ, nous apprîmes la mort d'Alexandre H...

Les Allemands l'avaient trouvé à Ellewyt, avec trois balles de mitrailleuse dans le ventre. Ils le ramenèrent à Bruxelles, à l'hôpital Saint-Jean, où il agonisa durant une semaine. Lorsqu'il fut mort, bien mort, les Allemands songèrent à avertir la famille.

Fernand connaissait Alexandre de longue date. « Il faut que j'aille à l'enterrement, dit il, retardons notre voyage de vingt-quatre heures. »

Nous suivîmes à deux le cortège jusqu'au cimetière d'Evere. Il y avait beaucoup de monde et un drapeau. Pendant qu'on descendait le mort dans sa fosse je me mis un peu à l'écart, tout près d'une tombe d'enfant. On commença les discours. Un petit homme au crâne reluisant se mit à parler très vite d'une voix sourde. « Adieu, Alexandre, bredouilla-t-il, te

voilà revenu comme tu nous l'avais promis ! Mais en vain la botte teutonne foule le sol sacré de la patrie.... »

Soudain je me sentis secoué par une sorte de hoquet nerveux. Je ne sais pas si je pleurais, mais cela sonnait comme un rire convulsif. Honteux je me pinçai la mâchoire avec force. Fernand me prit par le bras et m'entraîna.

Nous partîmes le lendemain. Aux barrières nous trouvâmes un paysan qui accepta, pour vingt francs, de nous mener à Ninove, en charette.

Nous devions prendre par des chemins d'intérieur car nous n'avions pas de passe-ports. Ainsi nous arrivâmes bientôt dans une contrée où la guerre n'avait pas encore porté son pas dévastateur.

Déjà les douces collines du Brabant s'inclinaient vers la plaine flamande. Tout le terrain était couvert de bosquets, de haies et de parcs limitant des pâturages opulents, des champs travaillés à la bêche comme des jardins. Sur la route même, tout était intact, les maisons blanches coiffées de tuiles roses, les arbres, les chapelles, les poteaux télégraphiques, spectacle prodigieux auquel nos yeux, gavés d'horreur, ne pouvaient plus s'accoutumer. Mais dans le ciel un Taube apparut cinglant vers l'ouest.

Nous arrivâmes à Ninove à la tombée de la nuit. Pour ne pas attirer l'attention des sentinelles, nous avions quitté notre voiture et nous dépassâmes le poste allemand mêlés à un groupe d'ouvriers qui rentraient paisiblement en ville. De la sorte nous réussîmes à gagner une auberge sans être inquiétés.

L'hôte nous procura une chambre et des guides pour le jour suivant. Ces guides devaient nous mener aux avant-postes belges, établis, — affirmaient-ils, — à quelques kilomètres de Gand. Ils vinrent nous chercher, pour repartir, vers quatre heures du matin.

Sur un pays envahi, la guerre n'étend sa lèpre qu'en taches irrégulières. Il y avait alors en Flandre des coins encore épargnés, de véritables oasis de paix où l'on se rendait par des sentiers détournés, connus des indigènes seuls. Nos guides marchaient devant nous les mains dans les poches, l'oreille aux écoutes. Loin des yeux ennemis nous sentions une dangereuse ivresse s'emparer de nous, un désir insensé de chanter, de faire du bruit et des farces.

Nous marchions ainsi depuis trois heures au moins, le long de haies touffues et de hauts talus, lorsque, tout à coup, au détour d'un chemin désert, nous nous heurtâmes à une batterie allemande. Nos guides épouvantés se sauvèrent d'un bond.

Cela s'était fait si vite que les Prussiens n'avaient rien vu. Ils avançaient lentement dans le bruit des attelages roulant sur le pavé. Deux officiers chevauchaient en tête, la carte à la main, et le manteau gris sur les épaules. Nous étions restés immobiles pour masquer la fuite suspecte de nos conducteurs. Nous apercevant, un des officiers arrêta sa monture, tendit sa botte dans l'étrier, et demanda : « La direction d'Herzeele, c'est bien par là ? »

Nous n'en savions rien. Fernand répondit sans hésiter : « Oui, par là... »

Avec ses longs cheveux blonds, son profil maigre, il me parut si drôle en ce moment que l'envie de rire me prit. Une envie si forte que je n'eus d'autre ressource que de faire semblant d'éternuer. Pendant ce temps la batterie défilait devant nous avec ses canonniers qui, du haut des avant-trains, nous dévisageaient d'un air à la fois menaçant et railleur.

« Tu nous feras fusiller », dit Fernand, lorsqu'ils furent loin.

Incontestablement Anvers était tombé, les Belges battaient en retraite et les Allemands commençaient la poursuite. Nous étions partis un jour trop tard !

Il ne nous restait plus qu'à essayer de gagner les colonnes ennemies en vitesse. Nous prîmes le parti de marcher tout droit, à travers les champs et les prés, dans la direction de la mer.

Mais nos efforts furent inutiles. Durant toute la journée nous fûmes talonnés par le bruit des charrois interminables. Chaque fois que nous quittions les couverts, nous trouvions les routes voisines occupées par de l'infanterie, de l'artillerie ou par des fourgons de bagages. Ces troupes compactes d'hommes et de chevaux semblaient sortir de terre et se répandre en torrents débordés sur la Flandre. L'éternel coup de gong du canon résonnait à une très grande distance.

Nous marchâmes jusqu'au soir. A la fin nous étions perdus dans des champs de betteraves dont les mornes sillons s'étendaient à perte de vue sous le ciel bas. Quelques moulins-à-vent

dessinaient sur l'horizon la croix de leurs ailes immobiles. On devait nous apercevoir de fort loin et cela nous rendait inquiets. Une pluie fine, pénétrante, tombant mollement, augmenta notre détresse. Il fallut bien songer à trouver un gîte.

Mais tous les villages que nous traversions étaient envahis. Dans l'un d'eux nous entrâmes en même temps qu'une pointe de hussards. Les villageois épouvantés s'étaient terrés au fond de leurs demeures, comme nous nous étion cachés dans les nôtres, à Bruxelles, deux mois auparavant. Nous restâmes au milieu de la Place.

Les cavaliers haut perchés sur leurs chevaux maigres apparurent au bout de la rue. Ils trottaient le sabre au poing, le mousqueton en bandoulière. Des hausse-cols de métal blanc battaient sur leurs poitrines. Une pauvre petite fille en retard voulut traverser la voie et perdit son sabot en route. N'osant le ramasser elle vint, en sautant à cloche-pied, se réfugier derrière nous. Tout l'escadron passa au-dessus de ce sabot, menu comme le soulier de Cendrillon, sans l'écraser. Cet incident puéril me donna un nouvel accès de gaîté saugrenue.

A Gavre, personne n'osa nous recevoir. La commune ressemblait à un camp et tous les logements étaient réquisitionnés. Cependant il nous était impossible d'aller plus loin. La nuit était complète et le temps était devenu tout à fait détestable. Nous allions nous désespérer, lorsque deux jeunes filles vinrent à notre secours.

Leurs parents ayant fui, elles étaient restées seules à la maison. C'était dans une brasserie. Des troupes cantonnaient dans les dépendances du bâtiment, mais une chambre était restée disponible. Les jeunes filles nous y cachèrent en nous donnant du pain, de la bière et du jambon.

Il y avait deux lits, des chemises de nuit et des bonnets de coton de l'ancien temps. Par les fentes des volets nous voyions le va-et-vient des Allemands. Les bagages et le parc d'artillerie étaient sous nos fenêtres. Dans une chambre voisine logeait un officier de cavalerie, qui, de temps en temps, envoyait son ordonnance auprès des demoiselles pour leur demander l'une ou l'autre chose.

C'étaient deux Flamandes aux traits un peu mâles, comme en ont les vierges de Gand la guerrière, avec le teint basané, les yeux clairs et les cheveux noirs et rudes.

— Je pensais, observa Fernand, que les Flamandes étaient blondes.

— C'est une grande erreur, la vraie race, la race primitive, que l'on rencontre ici, dans le « Veurne-Ambacht » et aux bords de la mer, est noire. Ce sont deux types très purs.

L'officier avait découvert un piano et se grisait de musique. Il jouait le *Beau Danube Bleu* de Strauss.

Fernand écoutait immobile,un bougeoir à la main. Avec son masque attentif et blême sous le casque à mèche, sa longue chemise blanche, il ressemblait à un personnage de comédie italienne. Je me jetai sur mon lit, les mains aux côtes, pour rire une bonne fois de tout mon soûl.

— Tu me feras mourir ! grogna-t-il.

Après une nuit lourde d'un sommeil sans rêves nous fûmes réveillés par les trompettes des Prussiens. Déjà ils partaient et reprenaient la poursuite de la veille. Cavaliers, cyclistes, fantassins, caissons, chariots, tout franchit les ponts de l'Escaut dans un roulement d'avalanche. Lorsqu'ils eurent disparu, Gâvre tomba dans un grand calme.

Nous avion le temps de préparer notre départ. Mais en nous habillant, nous nous aperçûmes que nous avions les pieds endoloris et que nous pouvions à peine supporter nos chaussures. L'argent commençait, aussi, à faire défaut. Puis les nouvelles, apportées par les coureurs, étaient désastreuses. L'armée belge avait reculé partout. Elle devait être au fond de la West-Flandre, peut-être en France? Il ne nous restait plus qu'à nous rabattre sur Gand.

La route de Gand était libre. Nous fîmes six lieues, sur un chemin tout droit, assez rapidement malgré nos pieds misérables. Il faisait un de ces beaux matins vaporeux d'automne tout parfumé par l'odeur pénétrante des feuilles mortes. Un brouillard laiteux flottait sur les eaux calmes de l'Escaut, bordé de joncs et d'herbages humides. Nous étions de nouveau dans un coin encore inviolé du doux pays de Flandre. Aucune inscription outrageante ne salissait les murs des maisons et l'air était si pur et si léger que nous nous mîmes à chanter en regardant le ciel. Nous étions tous les deux tristes d'aspect et couverts de boue. Les gens qui nous voyaient passer ne comprenaient rien à notre joie.

Le beffroi de Gand surgit à l'horizon. A l'entrée de la ville

nous retrouvâmes les Allemands et nous eûmes l'impression de rentrer au bagne.

Ils venaient d'arriver et travaillaient à leur installation avec une résignation et un ensemble de forçats.. Des régiments fraîchement débarqués défilaient dans les rues noires et tortueuses de la cité, le long des Quais, sur la Place Saint-Bavon où deux tours moyenageuses dressent leurs murailles hautes et farouches. Les habitants regardaient avec horreur ce spectacle encore nouveau pour eux.

Jusque-là ils avaient vécu à l'abri de la guerre, dans une atmosphère de triomphe. Mais à présent toutes les bannières, les banderoles et les étendards, les lions de sables, les lions d'azur, les Saint-Sébastien, les licornes, les chevrons d'or, les pals d'argent, les barres brabançonnes, les mains d'Anvers, le perron de Liége, les masses d'armes brodées sur fond écarlate étaient remplacés par le pavillon blanc et noir de la besogneuse maison de Prusse.

Et les soldats du Prince Ruprecht, des enfants et des vieillards, passaient en chantant. Ils avaient enlevé la coiffe de casque pour avoir l'air plus redoutable. Des ulhans caracolaient autour des gigantesques pièces de l'artillerie lourde, dont les roues massives gémissaient en tournant lentement. Derrière chaque bande, traînait l'inévitable débâcle des pillards de l'arrière.

Pour nous tout cela était banal, jusqu'aux réflexions des bonnes gens qui affirmaient que cela ne durerait guère et que les Allemands s'en iraient encore plus vite qu'ils n'étaient venus.... Mais le décor de Gand nous émerveilla. Gand, avec ses ruines, ses rues et ses eaux mortes, ses antiques maisons vides, ses marchés déserts, ses vestiges de forteresses intérieures, ses amas de pierres inutiles, ses toits pointus recouvrant d'immenses greniers oubliés, ses donjons encastrés dans les briques, ses longues murailles aveugles, réveillée de sa torpeur séculaire, secouée, comme aux temps de sa force et de sa gloire, d'un grand tumulte guerrier.

Cependant il fallait songer à trouver de l'argent pour passer la nuit et pour continuer notre voyage.

Beaucoup de nos amis s'étaient refugiés à Gand au début des hostilités ; nous nous mîmes à leur recherche. Après quelques courses inutiles, nous découvrîmes deux rédacteurs du *Peuple*

dans un petit Hôtel aux environs de la Place du Vendredi. Notre entrée les étonna grandement. « Vous venez de Bruxelles ! Quelles nouvelles? »

Pendant qu'on apportait la bière ils nous considéraient avec curiosité, comme si nous revenions d'un très lointain pays. Ils semblaient atterrés par cette occupation allemande à laquelle ils ne s'étaient point attendus.

Je me sentais délivré d'un cruel souci. « Au moins, pensai-je, nous ne logerons pas dehors cette nuit et nous mangerons ». J'écoutais ce que racontait Fernand.

Un des journalistes était accompagné d'une femme que nous n'avions jamais vue et nous ne connaissions le bonhomme que par son pseudonyme. Fernand avec beaucoup de doigté essaya d'aborder la question qui nous amenait :

« Nous sommes très embêtés... » débuta-t-il.

Mais on ne le laissa pas continuer sur ce ton. Les questions lui tombaient dessus comme grêle :

— Où étiez-vous quand ils sont entrés ?

— Au Cygne, à la Grande Place. C'était intenable, nous sommes...

— Les drapeaux ont-ils été amenés ?

— Non, ils ont encore flotté pendant quinze jours. Mais...

— Quinze jours ? Est-il vrai qu'*ils* ont braqué des canons sur la ville ?

— Oui, des obusiers, Place Poellart. Ça faisait rire. Nous, nous sommes en route depuis...

— Et Louvain ?

— Oh ! un massacre sans nom.

— Et les amis ? François de la *Gazette* ?

— Disparu.

— Harry ?

— En fuite, il a failli être fusillé.

— Et Alexandre ?

— Comment ! vous ne savez pas ? dit Fernand, avec complaisance cette fois, content de faire un effet. Alexandre, mais il est mort !!

— Hein ?

— Oui, mort, nous l'avons enterré; les Allemands l'ont ramassé à Elewyt avec trois balles dans le ventre, il...

Un cri de louve sortit de la poitrine, des entrailles de la

femme. Jamais je ne m'étais imaginé qu'une femme pût crier comme ça :

— Alexandre ! mon frère, mon pauvre frère !

Les hommes nous jetèrent un regard plein de reproches. Ils voulurent entraîner la femme, mais elle s'accrocha aux épaules de Fernand, haletante, sans cacher ses larmes.

— Oh ! dites, dites-moi comment. A-t-il souffert ? Où est-il mort ? N'a-t-il rien dit ?

— Il a dit, il a dit qu'il ne regrettait rien. Mais vraiment je ne savais pas...

Alors il se joua là une scène abominable. Affreuse pour ces pauvres gens que nous venions de frapper au cœur sans le vouloir, ridicule pour nous qui, à notre insu, étions déjà habitués aux férocités insensées de la guerre. Sentant notre unique chance de secours nous échapper, Fernand essayait d'atténuer l'effet de sa triste nouvelle. Il était livide, ses longues mains tremblaient. De temps en temps, il rejetait une mèche de ses cheveux qui lui tombait sur le front, et il parlait vite, d'un ton presque agacé :

— Mais oui, mais oui, il est tombé là-bas. Des milliers d'hommes sont tombés. On meurt tous les jours. Nous avons failli être tués cent fois.... Nous le serons peut-être demain, car nous allons rejoindre l'armée. Nous y serions déjà, si nous n'avions pas manqué d'argent... Mais maintenant nous n'avons même plus de quoi...

Tout cela était entrecoupé de sanglots, de cris de la femme, de soupirs et de regards désolés de ses compagnons. Chaque fois que Fernand aboutissait à ses propres malheurs, les sanglots, les cris et les soupirs redoublaient. Je vis son front se mouiller de sueur.

Tout à coup je sentis mes poumons se crisper. Un frisson me secoua des talons à la nuque et un léger râle sortit de ma gorge...

Fernand me jeta un regard plein d'épouvante. Il s'arrêta net de parler. Il devinait que c'était le hoquet, le hoquet terrible et inhumain qui montait en moi.

Sentant que je n'y pouvais résister, je me levai d'un bond et je courus au dehors. Durant ma fuite j'entendis Fernand qui criait : « Ce n'est rien, c'est une crise. Depuis qu'il a vu tout cela.... »

Il avait trouvé ce prétexte pour se sauver à son tour. Et pendant que je passais sous les fenêtres de l'auberge, il me suivait sur les talons, les mains en avant en répétant d'une voix sifflante :

— Mais arrête-toi donc ! Ils te voient. Cache au moins ton visage. Au nom du ciel, cache ton visage !

HORACE VAN OFFEL.

UNE CONVERSATION
AVEC LE PRÉSIDENT WILSON
EN 1905

—

La note du président Wilson (1) n'a surpris que ceux qui n-
le connaissent pas personnellement, ce qui montre combie
il est utile pour l'étude et surtout pour la direction des affai-
res étrangères de connaître personnellement ceux qui peuven
être appelés à s'en occuper.

L'impression première qui ressort de la note récente pou
une personne qui a pu apprécier le président par le contac
personnel est qu'elle fait partie de sa politique générale
Comme Lloyd George en Angleterre, Wilson en Amérique
toujours été le champion des intérêts généraux contre les inte-
rêts d'une riche et puissante minorité. C'est pour cette raiso
qu'il est libre-échangiste, qu'il est l'adversaire des Trusts,
qu'il recherche l'étatification des chemins de fer pour les pla-
cer sur le même plan d'intérêt général que les postes, qu
ailleurs, les télégraphes et les téléphones. C'est pour cel
aussi, qu'il est comme Lloyd George un adversaire de to
chauvinisme provocateur.

Historien et sociologue, il a été, toute sa vie, un étudia
du développement des conditions sociales. La guerre actuel
n'est pas faite pour l'amener à changer son point de vue et
n'ai pas besoin de creuser un terrain où les contrastes
bénéfices et de pertes sont étalés au grand jour et se font se-
tir dans le monde entier, contrastes qui dans la paix sont
mal plus ou moins caché, mais qui dans la guerre devienne

(1) Cet article était écrit avant les derniers événements. — N. D. L. R.

si démesurément agrandis que même les plus aveugles sont obligés d'en constater l'injustice.

On a remarqué avec une certaine anxiété que Wilson a lancé sa note sur le monde sans d'abord avoir consulté les belligérants. On s'en étonne, puisque la diplomatie traditionnelle est habituée à des sondages, à des échanges de vue, derrière la scène, à des arrangements secrets. Ce n'est ordinairement qu'après conclusion de ces arrangements préalables que les peuples qui souffrent et qui donnent leur vie sont initiés aux mystères.

Nous parlions justement de ces choses dans la conversation que j'ai eue avec Wilson en 1903, je me permets d'expliquer dans quelles circonstances.

C'était à New-York, à l'occasion de la Saint-André, patron de l'Ecosse, que les Écossais dans le monde entier fêtent le 30 novembre par un banquet. Or, aux Etats-Unis se considèrent comme Écossais tous ceux dont un ancêtre a été écossais. C'est le sang royal des Etats-Unis !

J'étais assis entre deux hommes dont l'un à ma droite m'était connu. C'était le Révérend Dr Lorimer, un des pasteurs les plus estimés de New-York, né en Ecosse, mais qui s'était établi jeune en Amérique. Il me parla de son fils qui avait écrit un livre devenu célèbre : « Lettres d'un commerçant de Chicago à son fils », livre qui a été traduit dans toutes les langues et qui passe pour un ouvrage américain des plus typiques. A ma gauche, j'avais un voisin dont j'avais remarqué la fine tête écossaise, la bouche ferme et décidée, le front d'intellectuel. Je regardai sa carte de place : « President of the University of Princeton ». « Cela ne vous dira rien », observa-t-il », je vous donnerai ma carte personnelle. » Comme étranger, j'étais traité d'ignorant, même des choses les plus connues de son pays. « Mais si », disais-je. Je connaissais très bien de réputation celui qui, par sa force de caractère, son génie d'organisation et son indifférence pour les pontifes universitaires surannés, avait non seulement sauvé Princeton, mais l'avait élevé au premier rang parmi les universités transatlantiques. J'en savais beaucoup, puisque j'étais venu aux Etats-Unis comme membre d'une commission anglaise chargée spécialement d'étudier les méthodes d'instruction publique américaines. D'ailleurs, tout le monde connaissait les travaux

historiques du Président de Princeton, M. Woodrow Wilson, aujourd'hui Président des Etats-Unis.

Comme moi, M. Wilson était surpris qu'un écrivain aussi typique de l'Amérique que le jeune Lorimer fût si peu éloigné de l'Ecosse. Nous trouvions, néanmoins, dans son humeur, la vraie sève écossaise et nous tombions d'accord que l'influence du caractère et de l'esprit écossais était au fond beaucoup ce qu'il y a de meilleur dans l'Amérique, — thèse digne, enfin, de l'occasion qui nous réunissait.

Wilson me raconta, si je me le rappelle bien, que son père était né à Belfast, colonie écossaise en Irlande, son grand-père en Ecosse, lui, bien entendu, aux Etats-Unis.

Après avoir terminé mon travail sur l'instruction publique, j'étais resté en Amérique pour faire revivre l'agitation en faveur d'un traité d'arbitrage entre l'Angleterre et les Etats-Unis. L'entente anglo-française à laquelle j'avais consacré ma vie jusqu'alors venait d'être scellée par le traité d'arbitrage du 14 octobre 1903. La seconde étape de ma besogne devait être d'amener les Etats-Unis dans le cercle magique des Ententes.

Wilson m'assura de son concours, et, par le fait, quand plus tard le mouvement fut définitivement lancé, il ne manqua pas de nous donner l'appui de sa parole réfléchie, modérée et convaincue.

Au courant d'un long et copieux banquet, comme le sont les banquets aux Etats-Unis, on a le temps d'échanger avec ses voisins bien des idées et on est amené à des confidences souvent d'une certaine valeur. J'ai dit plus tard, c'est vrai, à mon hôte, qui présida ce banquet, en le remerciant de m'avoir placé à côté d'un homme aussi intéressant, qu'il me paraissait de taille à devenir un grand homme d'Etat, comme je l'ai dit depuis plus d'une fois d'un ami français qu'on vient de faire sortir des rangs sénatoriaux, mais il me disait qu'aux Etats-Unis on n'aimait pas les « cranks » et Wilson était un « crank » et ne serait jamais qu'un professeur. J'ai entendu le même langage débité par des hommes soi-disant « pratiques » sur mon ami français !

De la propagande pour un traité d'arbitrage à la guerre, aux causes de la guerre, à l'élimination de ces causes, la transition est facile et naturelle et Wilson m'en parla avec toute la

liberté d'un homme qui certainement à ce moment-là ne prévoyait nullement que dix ans plus tard il serait élu à la plus haute et plus responsable situation politique qu'un homme puisse atteindre en ce monde.

Je n'ai pas la prétention de reproduire ses paroles exactes et je ne garantis comme authentiques que le sens général de notre conversation telle que je me la rappelle après treize ans, conversation qui m'a permis toutefois de prévoir différentes attitudes de Wilson auxquelles quelques-uns de ses propres compatriotes les plus autorisés ont refusé de croire. C'est que Wilson a le caractère écossais et qu'il faut l'âme d'un Ecossais pour tout à fait le comprendre. Nous étions tellement d'accord qu'en vérité je ne me rappelle plus de quel côté les propos suivants jaillissaient :

« Votre idée », me dit-il, « de considérer des traités d'arbitrage simplement comme moyen de rapprochement et non pas comme un moyen efficace de régler tous les différends me paraît excellente. D'ailleurs, un bon traité de commerce peut avoir le même effet, ainsi que le traité de 1860, entre la France et l'Angleterre. C'est l'entente qui compte, peu importe la méthode. Un traité sert de poteau indicateur pour montrer le chemin. Ici en Amérique vous devez avoir trouvé un terrain bien préparé pour cette idée. L'Américain n'aime pas les paperasses. Vous trouverez même de grandes maisons de commerce à New-York où les associés n'ont jamais même passé un acte d'association. Ils se sont entendu sur un petit point de départ et les conditions ont évolué selon les circonstances. Ces unions libres sont les plus durables, parce qu'elles s'exercent sans contrainte et, comme elles peuvent se dissoudre à volonté, elles continuent tant qu'elles restent utiles. Aux Etats-Unis on trouvera toujours un écho sympathique à des ententes de cette sorte et vous pouvez être sûr que ce pays répondra tôt ou tard en se ralliant à celle entre l'Angleterre et la France.

« Avec la France, nous avons une réelle sympathie et chez les nations les sympathies sont plus tenaces que la mémoire. Lafayette n'est qu'un nom peu connu parmi la masse, mais dans le cœur du peuple on a hérité d'une tradition d'affection pour le Français. Dans son enfance, l'Américain saisit le ton sur lequel on en parle et ce ton lui reste toute sa vie et passe

de génération en génération. Cela explique la durée des sympathies et des antipathies internationales.

« Les guerres, enfin, n'amènent jamais la paix. Elles se prolongent toujours. Ce n'est que la forme qui change. C'est une fatalité terrible !

« La guerre, au fond, est pire qu'une fatalité, puisqu'elle enrichit une minorité qui ne court aucun risque de la vie, tandis que la majorité qui risque sa vie n'y trouve aucun bénéfice, loin de là. C'est un contre-sens créé par une situation sociale basée sur la ruse des uns et l'ignorance des autres. »

— « Croyez-vous qu'avec une plus grande instruction des peuples, les guerres diminueraient ? »

— « Non, il me semble probable que si les affaires internationales se discutaient en public et que le sort des peuples ne pût être décidé sans leur connaissance, une opinion publique générale pourrait s'opposer à certaines guerres. Quiconque aurait, en temps de guerre, à risquer sa vie, pourrait juger si la question l'intéressât suffisamment pour agir. D'ailleurs, cela permettrait aussi aux neutres de juger si l'on ne devrait pas protester contre une guerre qui troublerait le commerce international et les communications générales. »

— « Mais les neutres profitent toujours de la guerre des autres. »

— « C'est un profit tout à fait factice qui dérange les conditions industrielles chez les neutres. Il y a des augmentations de salaires, des hausses de prix, des interruptions dans la suite normale des affaires, des exigences populaires créées qui ne peuvent pas être remplies quand la paix revient, des grèves d'autant plus sérieuses que les griefs sont sans remèdes. Enfin, l'avantage qu'on a pu en recueillir est plus que perdu dans des troubles industriels quand la guerre s'arrête. »

— « Croyez vous à la sagesse du peuple ? »

— « Dans une certaine mesure. Il est sage dans ses actes parce qu'il paye. Mais il est facilement séduit par les promesses des démagogues. »

— « Mais s'il n'agit pas ? »

— « C'est qu'il laisse agir. »

— « Alors ? »

— « C'est un dilemme. Seuls sont mûrs les hommes qui sont indifférents à la popularité. La popularité est aussi dange-

reuse pour celui qui la possède que pour les masses qui l'accordent. »

— « En ce cas, la constitution des Etats-Unis devrait être le modèle pour toutes les Républiques, puisque le président pendant quatre ans peut se passer de la popularité. »

— « Parfaitement, et c'est tellement vrai que presque tous les Présidents des Etats-Unis ont été des hommes au-dessus de la moyenne des politiciens, simplement parce qu'ils n'avaient pas besoin de descendre aux moyens démagogiques. En vérité, il faut dire que le politicien est réellement d'une intelligence plus élevée et plus consciencieuse dans la vie privée que lorsqu'il recherche les applaudissements de la masse. Ainsi, un candidat à la présidence peut paraître comme tel d'un esprit exagéré et peu intelligent, et, pourtant, arrivé au pouvoir, il peut immédiatement montrer de vraies qualités d'homme d'Etat. On n'a qu'à comparer les déclarations de candidats depuis la fondation avec les messages pour constater la différence. »

Notre conversation fut interrompue par les toasts.

Si je me le rappelle bien, c'était M. Andrew Carnegie, mon ami et co-citadin de Dunfermline, en Ecosse, fervent apôtre des idées pacifistes, qui proposa celui du Président d'alors, M. Roosevelt. Personne plus que M. Roosevelt n'avait démontré, nonobstant sa verve naturelle, qu'au pouvoir il savait mettre la bride nécessaire. Dans la propagande que nous avions commencée, M. Roosevelt, républicain, et Wilson, démocrate, soutenaient la même thèse, c'est-à-dire que l'intérêt principal de tous les peuples était la paix, que les ententes devaient n'être que des prologues à d'autres ententes, que les bonnes relations entre les peuples valaient des sacrifices réciproques, que l'effort que nécessitait la guerre, étant employé pour la paix, rapporterait autant de bien que la guerre rapporterait de mal.

M. Carnegie exprima ces pensées.

Et maintenant c'est M. Wilson qui se trouve à la tête de l'Union Américaine pour quatre ans encore. Après avoir passé déjà quatre ans au gouvernail, on lui en a confié de nouveau la direction avec un plus grand nombre de voix. Comme il l'a avoué lui-même, il n'a pas toujours eu la main heureuse et il aurait pu dans diverses occasions faire mieux;

mais ses compatriotes ont approuvé sa politique. Il est revenu au pouvoir, sachant que derrière lui se trouve une vaste population qui a confiance en lui. Il n'est pas historien et homme d'État, sans savoir ce que les Etats-Unis doivent à la puissance maritime de l'Angleterre, ni ce que l'alliance avec l'Allemagne coûtera à ses alliés. On peut être certain de ceci, c'est que M. Wilson ne fera rien qui ne soit pas dans l'intérêt de son pays. Surtout, il sait que la défaite sur mer de l'Angleterre mettrait les Etats-Unis aux prises avec le seul Etat en dehors d'elle capable de leur tenir tête.

On fera bien de prendre M. Wilson au sérieux. On peut être sûr que ceux qui ont provoqué gratuitement les désastres actuels ainsi que les malheurs qui peuvent s'ensuivre, même après la signature de la paix, auront soin de ne pas montrer de l'indifférence pour les paroles d'un homme qui les pèse bien avant de les prononcer et qui, ayant pris position, ne reculera pas.

THOMAS BARCLAY.

LA BELLE PRODUCTION

PAR LE BEL EFFORT[1]

—

L'accord est unanime. Nos métiers d'art souffrent d'un mal réel et croissant. Nous perdons insensiblement au dehors la suprématie que nous exercions dans les articles de luxe et d'élégance, tandis que l'étranger substitue sur notre propre marché ses produits aux nôtres dans les séries qui formaient autrefois notre domaine exclusif. Mais l'entente cesse quand on en vient à la recherche des causes et des remèdes. Le décorateur accuse de routine et d'infatuation le chef d'industrie qui préfère s'en tenir aux copies anciennes plutôt que d'associer un collaborateur artistique à sa production ; l'artisan rejette la faute sur le patron qui, par la spécialisation à outrance de la main-d'œuvre et le travail aux pièces, ravale le travailleur au rang des machines ; l'industriel voit l'origine du mal dans les revendications sociales qui tendent à proportionner le salaire aux besoins de l'ouvrier et non à la valeur de sa main-d'œuvre. Décorateurs, industriels, artisans ne se mettent d'accord que sur un seul point, c'est que l'Etat ne fait rien ou presque rien pour remédier à la crise des industries d'art.

Un tel concert de plaintes, s'il est en partie justifié, ne peut passer pour nouveau. Nous le retrouvons dans l'histoire de l'industrie à toutes les époques de crise, avec cette différence que, sous le régime corporatif d'avant 1791, il y manque la voix de l'ouvrier que personne alors ne songe à interroger. Mais

(1) Cf. *Mercure de France*, 16 septembre et 1er décembre 1916.

depuis les séances de l'Assemblée du commerce sous Henri IV jusqu'aux enquêtes parlementaires les plus récentes, c'est un son de cloche invariable : « Nous ne pouvons rien, nous périssons si l'on ne vient à notre aide », et cette doctrine de l'Etat-Providence est si bien entrée dans les mœurs qu'après avoir prié, gémi, crié, le chœur des intéressés, se trouvant quitte envers l'industrie à régénérer, revient à la même routine et au même laisser-aller.

En attendant que soit passée cette maladie de paresse dont nous aurons tous à nous guérir après la guerre, si nous essayions de nous expliquer une bonne fois et de prendre chacun notre part de responsabilité dans la décadence des métiers d'art?

L'INDUSTRIEL. — *Très légitimement entraîné vers le machinisme, le chef d'industrie s'est refusé à faire les sacrifices de temps et d'argent nécessaires pour s'assurer des modèles nouveaux et des ouvriers exercés.*

Dans le domaine des arts appliqués, le XVIIIe siècle n'a connu que l'atelier familial (1), le XIXe siècle a vu naître le grand atelier, le XXe siècle s'est laissé envahir par l'usine. En raison inverse, les capacités professionnelles indispensables pour exercer le patronat ont été en diminuant. L'extension du machinisme a presque supprimé la nécessité où l'on était jadis de connaître un métier pour l'exercer. L'industriel tend à devenir un entrepreneur, un commanditaire, un banquier du travail.

Grave situation par ses conséquences ! Elle entraîne le travail aux pièces, le salaire dépendant de la quantité d'ouvrage fourni et non de la qualité. Machines-outils aidant, l'employeur croit pouvoir se passer d'ouvriers complets, capables d'exécuter au besoin l'objet entier, meuble, pièce d'orfèvrerie, appareil en bronze. Il ne cherche que la main-d'œuvre banale, les « petites mains », encadrées par quelques monteurs intelligents et de bons mécaniciens pour régler les machines. Certains vont plus loin et, pour réduire les frais de salaire, se contentent du rôle de simples intermédiaires. Des commandes leur arrivent-elles, grâce au vague atelier qu'ils gardent pour la forme, ils les répartissent entre un certain nombre de fabri-

(1) Les manufactures de toiles peintes, vers 1760, ont donné un des premiers exemples d'industrie moderne à main-d'œuvre spécialisée.

ques (1) spécialisées l'une dans le fauteuil, l'autre dans la salle à manger, l'autre dans le bois de lit, bien heureux quand ils ne les font pas exécuter tout simplement à Milan, en Angleterre, ou en Belgique.

Une autre conséquence du machinisme mal entendu et de la spécialisation aveugle a été l'inféodation aux « styles ». Les modèles empruntés à l'art du passé sont en somme peu nombreux. La pratique les a ramenés à quelques types déterminés, invariablement composés des mêmes éléments décoratifs. La fabrication d'un fauteuil Louis XVI a pu non seulement être répartie entre diverses mains spécialisées, qui font vite et bien leur besogne invariable, mais même être entièrement confiée à la machine. Des modèles nouveaux, au contraire, impliquent le concours d'artisans qualifiés. Il faut adapter la machine à leur exécution, étudier des plans, établir des maquettes, faire en un mot un sacrifice momentané de temps et d'argent. Un bien petit nombre s'y résolvent.

Même imprévoyance dans la crise de l'apprentissage, dont souffrent à un degré divers tous les métiers d'art. La loi du 30 mars 1900, limitant à dix heures la journée de travail des adultes, quand ils sont occupés dans les mêmes locaux que des enfants, a fait moins de mal qu'on ne l'a dit. Certes beaucoup d'usiniers, pour se réserver la faculté de retenir leurs hommes douze heures à l'atelier soit en temps normal, soit en temps de presse, ont licencié leurs apprentis, insoucieux du danger de livrer aux suggestions de la rue une quantité d'enfants trop souvent perdus pour le monde du travail (2). Mais la crise existait depuis longtemps. Beaucoup de patrons se refusaient déjà à former des apprentis, alléguant, non sans apparence de raison, que ceux-ci désertent l'atelier dès qu'ils se croient aptes à s'employer en qualité de compagnons rétribués au tarif syndical chez un concurrent. Quant à consentir un sacrifice en vue de l'intérêt général, combien s'y arrêtèrent ? La majorité préféra, en dehors des petites mains, employer des

(1) Janneau (G.). — *L'apprentissage dans les métiers d'Art. Une enquête.* Paris, 1914, in-12. Réponse de Léon Jallot, p. 93. Il faut comparer cette consciencieuse et intelligente information, à laquelle nous ferons plus d'un emprunt, avec l'enquête officielle de 1883, pour juger du terrain perdu en trente ans.

(2) Il y eut heureusement des exceptions. Les Chambres patronales du bronze, et l'orfèvrerie, de la bijouterie, de la maroquinerie, organisèrent des cours prodessionnels. Le meuble eut son école des apprentis de l'Ebénisterie. Des industriels, même, réglementèrent dans leurs ateliers l'enseignement des apprentis.

ouvriers étrangers dont l'éducation professionnelle était toute faite (1). Au lieu, comme nos rivaux, qui supportent des lois sociales d'une rigueur dont nous n'avons pas idée, de réagir et d'intensifier l'effort de leur production, ils ne visèrent plus qu'à des résultats médiocres et immédiats. Ils sacrifièrent l'avenir au présent, coupant, comme les sauvages, l'arbre par le pied pour en cueillir le fruit. Leur ambition se borna à devenir le plus rapidement possible assez riches pour se retirer de l'industrie, en lui enlevant du même coup leurs capitaux pour les transformer en rentes, leurs fils pour en faire des fonctionnaires ou des oisifs.

L'ARTISAN. — *Rabaissé au rang des machines, l'ouvrier a perdu l'amour du métier et n'a pas encore compris qu'à la belle rémunération doit correspondre la belle main-d'œuvre.*

Il n'y a plus de bons ouvriers, disent certains patrons, qui oublient qu'on pourrait dire tout aussi inconsidérément qu'il n'y a plus de patrons connaissant leur métier. La vérité, c'est qu'on trouve encore dans toutes les branches d'art appliqué de beaux praticiens capables d'exécuter les plus savants ouvrages du passé, avec une perfection que le succès de certains truquages retentissants auprès de notoires collectionneurs ou même de conservateurs de musées suffirait seul à attester. Bien plus, dans quelques catégories, la joaillerie, par exemple, la main-d'œuvre ancienne paraît grossière à côté de la prestigieuse exécution de l'industrie moderne (2). Mais, personne ne songe à le nier, le nombre de ces ouvriers éprouvés diminue à vue d'œil. L'élite des travailleurs se dirige vers les métiers vivants, mécanique, électricité, aéronautique, automobilisme, qui présentent la chance de salaires exceptionnels et même de situations rapidement conquises. Le discrédit tombe, non sans motif, sur un labeur qui n'offre d'autre perspective que de servir sans arrêt la machine et de fabriquer une parcelle d'un objet qu'on ne verra jamais réalisé. Les métiers mécaniques,

(1) Même avant la raréfaction de main-d'œuvre causée par la guerre, l'industrie du meuble, au Faubourg, employait environ 20 o/o d'étrangers, russes, polonais, italiens, belges, espagnols, autrichiens, etc.

(2) Janneau, *loc. cit.*, réponse de Paul Follot, p. 111. — Cette maladresse relative est d'ailleurs un des charmes des œuvres anciennes, parce qu'elle porte en elle la trace de la main-d'œuvre humaine et vivante. Mais il ne faut pas nous dissimuler que ces irrégularités, ces repentirs que nous aimons, étaient à proprement parler des malfaçons. Voyez comme Roubo traite les menuisiers de son temps dont nous admirons, les yeux fermés, tous les ouvrages !

au moins, comportent une certaine initiative, capable de s'élever parfois jusqu'à une quasi-collaboration entre l'ingénieur et le praticien, et c'est souvent ce dernier qui indique les modifications de nature à améliorer la machine (1).

Les industries d'art ne recueillent donc en général que les travailleurs de moindre initiative, attirés par un travail facile et une spécialisation assez rémunératrice pour leur cacher l'indignité de leur tâche. Bien plus, l'appât du gain les attache chaque jour davantage à leur labeur machinal. Un sculpteur sur bois capable d'enlever adroitement la guirlande Louis XVI peut arriver à gagner aux pièces 3 ou 4 francs de l'heure. Placé en face d'un modèle nouveau à exécuter, avec pour tout aide un dessin qu'il est incapable de voir et de traduire, il ne réalisera qu'un gain notablement inférieur, tout en ne produisant rien qui vaille. Au bout de quelques années, l'ouvrier spécialisé n'a plus ni amour-propre ni désir de bien faire. Il subit une véritable déchéance morale, et perd toute capacité professionnelle (2).

Les organisations ouvrières n'en ont cure, peut-être parce que les syndicats à leur formation ont recueilli les moins professionnellement habiles des travailleurs. Mais il leur faudra bien comprendre un jour que s'ils veulent maintenir leurs prétentions, ils doivent offrir une compensation légitime à l'employeur, et qu'à la belle rémunération doit correspondre la belle main-d'œuvre. Déjà le congrès des ouvriers du bijou, à Besançon (1913), a réclamé la création de cours professionnels par les organisations ouvrières elles-même. Les syndicats du meuble, — ébénistes, menuisiers en sièges, tapissiers, — subventionnent une école avec l'aide de la ville de Paris. Pourquoi ne pas envisager le moment où les fédérations de travailleurs ne laisseront plus embaucher dans les métiers d'art, et payer comme tels, que les ouvriers ayant fait preuve de capacités professionnelles devant leurs pairs, comme jadis au temps où il fallait gagner son brevet de compagnon par un chef-d'œuvre ? Soyons sûrs que la surveillance serait bien exercée ! (3).

(1) Les transformations de certains appareils postaux sont dues à de simples mécaniciens. Janneau, *loc. cit.*, p. 129.

(2) Dans le domaine purement industriel, l'enquête Dubief, en 1905, a révélé que sur douze mille ouvriers occupés à la chaussure, à Fougères, pas un ne savait assez bien son métier pour fabriquer une bottine entière.

(3) On exige des examens pour être cantonnier, facteur rural, cocher de fiacre.

DÉCORATEURS. — *Les créateurs de formes nouvelles, en refusant toute entente avec les industriels, se sont interdit la fabrication des objets d'usage courant, les seuls dont la production importe.*

Le dessinateur spécialisé dans l'industrie date de 1835. Au XVIIIe siècle, on ne connaissait que le dessinateur « de fabrique », réservé à la toile peinte, au papier peint (1) et surtout à la soierie. Pour la menuiserie en meuble, l'ébénisterie, l'orfèvrerie, la ferronnerie, le bronze, l'architecte créait des formes que chacun imitait ensuite de plus ou moins près, dans ce temps de production facile où la propriété industrielle et artistique restait lettre morte. Au XIXe siècle, le métier d'art, devenu l'industrie d'art, sentit le besoin d'écarter la concurrence en s'assurant le privilège exclusif de certains modèles, et les grandes maisons commandèrent à des artistes, qui n'étaient pas toujours sans talent, les dessins nécessaires à leur production. Mais cette collaboration, tenue d'ailleurs le plus souvent anonyme, fut promptement enrayée par l'invasion des imitations de styles qui permirent aux industriels, à l'aide d'une bibliothèque bien montée et de quelques dessinateurs à tout faire attachés à leur atelier, de se passer de modèles nouveaux.

Il fallut bien cependant recourir aux artistes, à la fin du dernier siècle, quand un grand mouvement d'opinion entraîna la mode vers l'art nouveau. S'adresser aux dessinateurs industriels, on n'y pouvait songer. Ils ne connaissaient que les styles ! Alors on vit naître une nouvelle classe de décorateurs. D'en haut descendit l'artiste malheureux, épave des Salons, d'en bas monta l'artisan ambitieux. Ils ouvrirent leurs rangs pour faire place à l'amateur ennemi du métier — et pour cause ! — qui s'improvisa fondeur, orfèvre, céramiste (2). Les dames du monde s'en mêlèrent, et l'on assista à cette banqueroute du modern style, qui retarda de vingt ans le retour aux formes originales.

Depuis, le temps a fait son œuvre. Les créateurs de modèles nouveaux, capables de les réaliser de leurs propres mains ou suffisamment familiarisés avec les techniques pour en diriger

N'importe qui peut s'improviser bronzier, ébéniste ou orfèvre. Cette remarque s'applique également aux patrons.

(1) Encore la plupart des dessins étaient-ils beaucoup plus souvent de l'invention des graveurs de planches.

(2) Maignan, *Economie esthétique*.

l'exécution jusque dans le moindre détail, ont mis à jour un art décoratif complet et divers s'appliquant à toutes les branches de l'art industriel, ébénisterie, tenture, orfèvrerie, papier peint, joaillerie, bronzes d'éclairage, ferronnerie, bois sculpté. Ils ont réalisé partout d'excellents types de beauté.

Ils se sont refusé à en faire des objets d'usage courant.

Ayons le courage de le dire. L'art moderne est resté un art de vitrine, de socle et de cimaise. Le décorateur a cherché à faire œuvre personnelle, individuelle, répudiant non seulement la copie, — ce qui n'est pas à discuter, — mais encore l'influence, l'inspiration commune, sans laquelle un style ne peut ni se former ni se diffuser. Fort des éloges des critiques d'avant-garde, souvent haussés de ton par les nécessités de la polémique, il a travaillé pour le mécénat et l'amateurisme, et ce qu'il a fait en vue de la postérité a été perdu pour la génération présente.

C'est cependant de ces mains expertes et intransigeantes que peuvent et que doivent sortir les modèles dont nous avons besoin pour ces millions d'objets d'usage, ces myriades d'ustensiles qu'on vendait à bas prix dans les grands magasins, parce que l'étranger les exécutait en séries dans des usines puissantes, et qui nous font tant défaut maintenant que le chef de rayon nous répond : « Nous n'en avons plus. C'était un article boche ! » Boche, c'est entendu. Mais pour que demain ces ingénieux objets, attrayants et neufs de forme et de couleur, redeviennent des articles français, il faut que nos décorateurs, sortant de leur tour d'ivoire, industrialisent leur production, — ce qui n'est peut-être pas très facile, — ou qu'ils s'entendent avec les industriels, — ce qui paraît beaucoup plus aisé, — surtout si l'on consent de part et d'autre à une collaboration loyale au lieu d'une hostilité à peine déguisée. Le terrain d'entente est tout trouvé. C'est celui du droit d'auteur, fixé pour chaque objet fabriqué, avec toutes garanties que le modèle ne sera ni déformé ni mal exécuté. L'intérêt commun devient alors de réussir et le public aussi y trouve son compte.

L'ÉTAT. — *Quelques objets d'art moderne achetés par l'Etat aux salons annuels et promptement relégués dans les musées, ne compensent pas les profitables commandes officielles confiées aux industriels reproducteurs des styles.*

Napoléon, successeur des rois qui logeaient leurs grands

ouvriers au Louvre, crée un art décoratif complet en distribuant les millions sans compter. De 1804 à 1813 il en dépense plus de six à Fontainebleau. Il meuble les Tuileries, Saint-Cloud, Meudon, le Louvre, l'Elysée, la Malmaison, Versailles, Saint-Germain, Rambouillet, Compiègne, sans parler des palais de Turin, de Strasbourg et de Laeken, d'Amsterdam et d'Utrecht, de Rome et d'Anvers, du palais Pitti, des palais de Toscane. A la fin de 1812, la liste civile a dépensé près de vingt et un millions en meubles et en tentures, si bien que la Restauration, le Gouvernement de Juillet, le Second Empire, vivent du trop plein des magasins de la Couronne et ne renouvellent pas ces grandes commandes d'ensemble que le vainqueur d'Austerlitz lance à Lyon, à Rouen, à Paris, chaque fois qu'une industrie se trouve menacée Le budget de la Troisième République n'a pas à se reprocher pareille prodigalité. C'est à peine si l'on meuble un ministère ou une ambassade, et les architectes du gouvernement qui distribuent les commandes les cantonnent dans les imitations de styles pour ne pas déparer les belles épaves du passé, meubles, bronzes, tapisseries, dont le Garde-Meuble national, avec une libéralité parfois forcée, décore les salons ou les cabinets officiels. Bien plus, le jour où un ministre homme de goût, estimant que le bureau du comte de Vergennes serait aussi bien à sa place dans un musée qu'au ministère des Affaires Etrangères, en décide le transport au Louvre, on fait à l'art moderne l'injure de le remplacer par une copie (mai 1912).

Certes, avec une sage parcimonie, l'Etat pratique des achats aux salons annuels, mais des achats destinés, ô dérision! à des musées d'art industriel. L'objet d'usage, l'objet vivant se voit enfermé sous une vitrine, enchaîné sur un socle, cloué sur une cimaise, étiqueté par genre, groupe ou famille. Après quoi, déchargé à bon compte de tout souci pour l'art moderne, l'Etat abandonne les commandes profitables aux industriels imitateurs de styles (1). Ah! non! il n'est pas gâté l'infortuné art décoratif, malgré quelques distributions de décorations à de notables critiques. Ballotté entre le ministère des Beaux-arts et le ministère du Commerce sans arriver à se fixer nulle

(1) Un revirement serait-il à la veille de se produire? M. Dalimier, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, vient de confier à Léon Jallot l'ameublement d'un salon d'attente, rue de Valois.

part, on lui refuse nous ne dirons pas une Direction, mais même un simple Bureau ! Personne ne songe qu'on pourrait créer un service des « Inventions et des modèles » comme on l'a fait pour la Défense Nationale, et qu'il pourrait en sortir des formes nouvelles et d'ingénieux objets d'usage.

Il y a bien les subventions aux Ecoles d'Art décoratif, — 700.000 francs, y compris celle de Paris, dont tout le monde réclame le transfert et la réorganisation, — et les manufactures nationales, Sèvres, Gobelin, et le reste, dont la production, en dépit d'efforts sincères et parfois heureux, demeure un art-pour-l'art inutile et coûteux, cadeaux de souverains, de ministres, d'amateurs. Quel profit, jusqu'à ce jour, en avons-nous tiré pour le recrutement de la main-d'œuvre artistique ? Ecoles et manufactures sont restées en dehors de toutes réalités industrielles ou commerciales. Les premières ont fourni des artistes incomplets au lieu des praticiens éprouvés qui nous manquent. Les secondes, qui n'ayant à tenir compte d'aucune contingence matérielle auraient dû, au moins dans leurs spécialités, devenir des pépinières de main-d'œuvre supérieure, sont restées des institutions, comme au temps des monarchies passées. Ce sont des ministères, d'où personne ne sort, et où l'émulation est peut-être moins développée que partout ailleurs, puisqu'au bout de ses trois années d'apprentissage, le jeune homme sait qu'il fera partie du « personnel », c'est-à-dire qu'il deviendra une sorte d'ouvrier fonctionnaire.

LA VILLE. — *Le large effort de la ville de Paris n'a pas donné tout son effet parce que ses écoles professionnelles ne réalisent pas l'atelier avec son atmosphère et ses résultats commerciaux.*

Tout autre, l'effort accompli par la ville de Paris qui consacre chaque année environ 1 million 250.000 francs à ses écoles professionnelles de garçons : Germain-Pilon, Bernard-Palissy (application des beaux-arts à l'industrie) ; Diderot (industrie du fer) ; Boulle (industrie de l'ameublement) ; Estienne (arts et industries du livre) ; Dorian (petite mécanique, tour, forge) ; Physique et Chimie (1). Mais de ce côté encore, en dépit des progrès réalisés dans les programmes d'enseignement et dans le recrutement du personnel enseignant, il semble qu'on est

(1) Ajoutons à ces chiffres environ 900.000 francs pour l'enseignement professionnel féminin et 350.000 francs pour les subventions aux cours professionnels.

loin d'avoir atteint à des résultats proportionnés aux sacrifices (1).

Erreur généreuse, mais erreur fâcheuse ! L'élève qui vient chercher dans ces écoles une préparation aux divers métiers d'art reste en dehors de la réalité. En entrant, après ses années d'éducation professionnelle, dans un atelier, il est obligé de s'initier à la pratique. L'enquête ouverte en 1893 par la ville de Paris a compté 115 élèves dans ce cas sur 118 diplômés par une de ses écoles. Certes la proportion changerait, si l'on recommençait aujourd'hui le recensement. Mais on resterait encore loin de ce qui devrait être la règle générale, l'adaptation de tous les élèves, sans exception, à la pratique d'un métier.

Question de milieu d'abord. L'école n'est pas l'atelier. On y vient avec l'espoir toujours caressé, quoique rarement réalisé, de devenir dessinateur, contremaître, chef de chantier, d'entrer en un mot dans « les cadres ». Elle s'ouvre pour les fils de boutiquiers, de petits patrons, de gendarmes, de concierges, de fonctionnaires. Les ouvriers ne peuvent faire bénéficier leurs enfants d'un enseignement qui les priverait jusqu'à dix-sept ans d'un salaire nécessaire. L'école est parfaitement outillée pour enseigner. Il lui manque « l'atmosphère de l'atelier, l'exemple permanent du travail qui se fait sous les yeux de l'apprenti, les railleries ou les compliments de ses aînés, la société d'hommes pour qui le travail c'est le pain, et non celle des petits camarades pour qui l'école c'est la boîte (2). »

Ce n'est pas tout. On apprend un métier en le voyant exercer d'abord, en l'exerçant ensuite. Quel intérêt l'enfant prendra-t-il à son travail, s'il sait que le verrou qu'il façonne sera jeté à la ferraille aussitôt achevé ? Il faudrait, pour susciter son émulation, — à un âge surtout où l'amour-propre et l'envie de faire œuvre d'homme donne tant de force, — qu'il ait la certitude que l'objet exécuté « servira », bien mieux — pourquoi n'avoir pas le courage de le dire ? — sera mis en vente à son profit.

Toute la question est là. Industrialiser l'école, pour qu'elle se suffise à elle-même comme une entreprise privée. On l'a

(1) Un élève garçon coûte en moyenne mille francs par an et le cycle d'enseignement est au moins de trois années.

(2) Janneau, *loc. cit.* Réponse de Paul Follot, p. 113.

dirigée jusqu'à ce jour indépendamment de tous résultats commerciaux, alors que l'atelier ne s'intéresse qu'à ceux-là. Ayons l'audace d'opérer la réforme contraire. Qu'en première et seconde année, la pièce exécutée appartienne à l'élève à condition qu'il rembourse le prix de la matière employée ; en troisième et quatrième, que les élèves exécutent des commandes particulières ou des œuvres collectives dont le prix leur appartiendra (1).

Ne nous laissons pas surtout arrêter par une question de sentiment. La concurrence ainsi apportée aux diverses industries parisiennes, forcément très limitée, sera infiniment moins dangereuse que celle des maisons étrangères qui approvisionnaient avant la guerre les grands magasins en objets de goût moderne (2). Et même si on reculait devant une vente aussi largement ouverte, la ville de Paris ne suffirait-elle pas, par ses commandes de meubles, d'appareils d'éclairage, de décoration peinte, d'orfévrerie commémorative, d'impression et de reliure, à alimenter en grande partie toutes ses écoles (3)? Que l'on adopte l'une ou l'autre méthode ou qu'on les combine, le principal est qu'il y ait vente effective et que, grâce à son travail, l'élève puisse amasser un pécule qui lui facilitera son établissement à la sortie de l'école, ou indemnisera ses parents des sacrifices faits pour son entretien. Ce jour-là, les ouvriers ne pourront plus invoquer les nécessités de la vie pour refuser à leurs enfants un enseignement qui sera un véritable apprentissage, en même temps qu'un apprentissage supérieur.

LE BEL EFFORT. — *Les métiers d'art peuvent se sauver eux-mêmes par un effort d'énergie et par l'union des industriels des ouvriers et des décorateurs. L'Etat doit les aider.*

En somme, tout ce que nous venons de dire sur les conditions sociales des métiers d'art avant la guerre se résume en

(1) On parle de réaliser à Quimper, pour la région bretonne, l'atelier-école, entièrement commercialisé, où l'enseignement décoratif n'interviendrait qu'à la fin de la période d'apprentissage manuel. Attendons les résultats.

(2) Nous verrions très bien, pour notre part, un rayon de meubles de l'Ecole Boulle au *Printemps*, un rayon de céramique de l'Ecole Bernard Palissy au *Louvre*, des appareils luminaires en fer forgé de l'Ecole Diderot au *Bon Marché*, et ainsi de suite. On pourrait également ouvrir des comptoirs dans les consulats et les ambassades à l'étranger.

(3) On est entré dans cette voie pour les établissements d'assistance par le travail. Les *Ateliers départementaux* de Montreuil relient les livres des bibliothèques municipales, *les Jeunes aveugles* confectionnent brosses et balais, rempaillent les chaises, etc.

ceci : industriels, artisans, décorateurs, tout le monde vit, ou cherche à vivre sous le régime du moindre effort. Or, sans l'énergie, sans la joie de produire, sans l'avidité de création, il n'y a pas d'art et surtout pas de métier d'art possibles. Nous assistons dans les industries métallurgiques et similaires travaillant pour la défense nationale à un éveil prodigieux. Des usines surgissent dans tous les coins du sol. Des industries nouvelles, dont on aurait juré quelques mois auparavant la réussite impossible en France, vivent, prospèrent, progressent. Main-d'œuvre, capitaux, capacités inventives et directrices affluent. Le pays entier est une ruche en travail. Pensez-vous qu'un tel effort, soutenu, nous ne le nierons pas, autant par l'ardeur du patriotisme que par l'appât de fortune à faire, sera perdu pour l'avenir de l'industrie métallurgique, et que, la guerre finie, l'outillage national ne bénéficiera pas de ce magnifique déploiement d'énergie? Nous pouvons et nous devons nous préparer au même « hard work » dans les arts de la paix.

Il est temps d'agir, il est urgent de profiter des dures leçons de l'heure présente pour faire table rase des errements du passé. Tout ce qui ne se fera pas maintenant ne se fera pas plus tard quand, le calme revenu, chacun ne songera qu'à intensifier sa production particulière, sans se soucier des réformes générales. Nous avons confessé, sans parti-pris ni acrimonie, quelques-unes des fautes commises. Les remèdes ne sont peut-être pas très difficiles à trouver, mais ils resteront inefficaces, si nous n'abattons pas auparavant les barrières de défiance, de jalousie, d'envie, si nous ne faisons pas l'Union sacrée sur le terrain de l'art appliqué.

Il faut que l'industriel ne craigne pas de s'associer, par un droit d'auteur équitable, le décorateur créateur de formes originales, qu'il fasse les sacrifices indispensables pour s'assurer une bonne main-d'œuvre par le relèvement de l'apprentissage, et qu'il ne redoute pas, sur des questions de ce genre, de provoquer une entente avec les syndicats ouvriers. Il faut, aussi, tout en perfectionnant son outillage, en intensifiant sa production mécanique, seul moyen de livrer à bon marché les objets d'usage courant qu'on attend de l'industrie de demain, qu'il s'assure par des modèles artistiques et originaux cette supériorité de forme et de décor qui doit rester

notre apanage. Il faut enfin, — et les deux propositions ne sont pas contradictoires, — qu'il relève le travail à la main pour les objets de luxe, destinés à une clientèle qui ne demande qu'à payer, sans marchander, les qualités de beauté et d'élégance où nous devrions être sans rivaux au monde. Surtout qu'il se dise bien que tout n'est pas pour le mieux dans le plus artistique des pays, qu'il n'y a aucune honte à prendre des leçons de l'étranger, et à aller chez lui — fût-ce à Munich! — reprendre les secrets de fabrication que nous avons maladroitement laissé échapper (1), ou surprendre ceux que nos rivaux ont trouvés eux-mêmes. Quand, après soixante ans de prohibition, on voulut faire renaître en France, au milieu du XVIIIe siècle, l'industrie des toiles peintes émigrée à l'étranger, c'est aux Anglais, aux Hollandais, aux Suisses, aux Allemands qu'on alla demander l'outillage, les secrets de fabrication, même les chefs d'ateliers qui nous manquaient. Mais dix ans plus tard, nous étions redevenus les maîtres. Nous avions fait de la toile de Jouy la plus pimpante et la plus française des industries.

L'artisan, de son côté, doit-il se contenter de réclamer le mieux-être matériel sans modifier sa mentalité hostile à toute nouveauté soit dans les modèles, soit dans l'outillage ? N'est-il pas temps qu'il comprenne que son intérêt est intimement lié aux progrès de nos industries ? Si le patron consent des sacrifices de temps et d'argent pour créer de l'art nouveau, il faut que le travailleur en consente aussi de sa part, certain de les récupérer par un développement plus considérable de la production et par conséquent de la main-d'œuvre salariée. Il faut qu'il admette, — et nous ne craignons pas de le répéter, — qu'à la belle rémunération doit correspondre le beau travail. Aux syndicats ouvriers appartient le devoir de redresser l'opinion de leurs adhérents. Leur rôle est beau d'assurer le relèvement des métiers d'art (2), fût-ce même en fer-

(1) La machine à broder a été inventée par un Mulhousien qui la proposa vainement à des négociants nancéens. Il la porta en Suisse où la broderie mécanique s'est si bien développée qu'elle a tué la broderie à la main de Nancy (Goutière-Vernolle).

(2) Il est amusant de voir certains polémistes, comme M. Maignan, envisager une sorte de *contre sabotage* pour combattre les malfaçons patronales. Exemple : des maçons, devant un refus d'augmentation de salaire, observent scrupuleusement les prescriptions du cahier des charges pour la confection des mortiers, le choix des materiaux, le soin de la main-d'œuvre... Le patron s'empresse d'accorder tout ce qu'on lui demande. — Maignan, *Economie esthétique*, p. 237.

mant la porte des ateliers aux petites mains incapables qui trouveront plus utilement à s'employer dans les professions n'ayant rien de commun avec l'art. Avant tout, syndicalisme et patronat peuvent et doivent s'entendre pour assurer l'apprentissage. Si cet accord, si souhaitable et si favorisé par les circonstances actuelles, ne se fait pas, arrivons-en à l'obligation légale qui mettra tout le monde sur le même pied. Il y va du salut de nos industries d'art. Avec le service de trois ans à l'armée, ayons le service de trois ans à l'atelier.

Quant au décorateur, son rôle est tout tracé. Puisqu'il lui manque l'outillage et les capitaux indispensables pour produire à bon marché l'objet d'usage, qu'il se rapproche de l'industriel. Peu importe qui fera le premier pas. Les deux forces sont nécessaires pour arriver à une belle production. Défiance d'un côté, amour-propre de l'autre, ces deux mauvais conseilleurs empêchent l'accord. Chassons-les bien loin et que la fameuse devise « Union de l'art et de l'industrie » cesse de régner uniquement au fronton du plus beau musée d'art ancien que nous ayons en France.

Est-ce à dire que l'Etat doive assister en spectateur désintéressé à l'organisation de la victoire industrielle ? On ne le voudrait pas, bien qu'en pareille matière les interventions officielles n'aient pas toujours eu les meilleurs effets du monde. Mais il existe un minimum de mesures qu'on est en droit d'attendre des pouvoirs publics, et dont la moindre peut avancer singulièrement le dénouement de la crise.

Nous attendons de l'Etat l'inscription au budget d'un crédit annuel de plusieurs millions pour des commandes d'art moderne, avec l'obligation imposée aux architectes du gouvernement de ne confier des travaux qu'aux artistes originaux, à l'exclusion des imitateurs et des pasticheurs du passé. Il n'en faut pas davantage pour imposer l'art nouveau aux esprits superficiels incapables de se faire une opinion par eux-mêmes, mais très enclins à se laisser porter vers tout ce qui porte une étiquette officielle Du même coup, l'abondance des commandes, largement renouvelées, suffira à provoquer la création d'un assez grand nombre de modèles originaux et à donner une activité assez considérable à la production pour que soit réalisé ce premier et indispensable facteur de la réforme : la présentation

au public d'un stock nombreux et varié d'art moderne (1).

Cette production intensive obtenue, il faudra la répandre à l'étranger et regagner le terrain perdu dans tous les pays, qui de plus en plus développent leur art autochtone. Laissons à d'autres les expositions internationales. Nous n'étions pas prêts en 1900. Nous le sommes encore bien moins en 1917. L'écrasement serait complet. Tout au plus pouvons-nous demander à l'Etat d'organiser dans certains grands centres de la France des expositions régionales, où les imitations du passé seraient rigoureusement exclues, tandis que la ville de Paris se chargerait de provoquer et de subventionner de semblables manifestations dans la métropole (2).

Le seul moyen d'aboutir, c'est que nos agents à l'étranger, depuis les consuls jusqu'aux ambassadeurs, se montrent aussi préoccupés des questions économiques que des questions diplomatiques. L'expérience ne vient-elle pas de prouver combien elles étaient liées? A l'exemple de l'Allemagne, il faut que nos représentants deviennent de véritables agents commerciaux, qu'ils provoquent et dirigent les envois de nos nationaux sur les points où ils ont chance de s'imposer, que dans chaque consulat, dans chaque ambassade, un local spécial soit réservé à une exposition permanente et renouvelée d'art décoratif, non pour la façade seulement, sous la forme de quelque salle poussiéreuse d'échantillons, mais avec l'attrait d'un aménagement élégant et riche. Des fêtes, des réceptions accompagneraient ces présentations d'art français, et les invités de l'ambassade ne pourraient manquer, après une tasse de thé ou une audition musicale, d'emporter avec eux quelques œuvres de nos nationaux. Nos ennemis ne rougissent pas de ce rôle de commis-voyageurs, — voilà le grand mot lâché! — Les ambassadeurs de la République française se montreront-ils plus aristocrates et plus dédaigneux que ceux du Kaiser (3)?

HENRI CLOUZOT.

(1) Combien de fois, n'avons-nous pas entendu ce refrain : « Votre art moderne, nous ne demandons qu'à y croire, qu'à l'admirer. Mais montrez-nous-le. Dites-nous où l'aller voir ! » Hélas ! toute la question est là.

(2) Le Conseil municipal, dans sa séance du 13 juillet 1916, a voté une subvention de 20.000 francs pour l'organisation d'un salon annuel de l'art décoratif à Paris (Projet Deville).

(3) N'oublions pas, bien entendu, qu'avant de compter sur les agents commerciaux de l'Etat, nos industriels doivent user des leurs. A l'étranger, le nombre de nos commis-voyageurs et leur insuffisance professionnelle est d'une infériorité flagrante. Mais ceci est une nouvelle histoire.

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE DES SUPERSTITIONS ET DU FOLKLORE DU FRONT

—

Le long stationnement que la guerre a imposé aux soldats a fait éclore sur le front un certain nombre de superstitions et tout un folklore mystique ou profane qui mérite qu'on l'étudie passionnément.

§

La superstition relative à l'alumette unique donnant du feu à trois cigarettes nous vient d'Angleterre.

« Le régiment a longtemps combattu auprès des Anglais, me dit le lieutenant D..., qui le premier me parla de cette superstition, et ce sont eux qui nous ont enseigné cette chose si tragique et d'apparence un peu ridicule.

« Je ne suis pas plus superstitieux qu'un autre. Je ne vous dirai point que j'y crois fermement ou que je n'y crois pas. On expliquera la chose comme on voudra, mais je ne puis nier des faits dont j'ai été témoin. Chaque fois qu'on a allumé devant moi trois cigarettes avec la même allumette, il s'en est suivi, dans un délai très bref, la mort d'un des trois fumeurs.

« Les Anglais nous ont appris, au demeurant, que cette superstition n'était pas neuve, mais qu'en temps de paix, les dommages qui en résultaient n'étaient pas si graves qu'à la guerre, où ce qui peut arriver de plus simple et de plus naturel, c'est de perdre la vie.

En ce qui me concerne, comme le lieutenant D..., je ne dirai

pas : « J'y crois », ou : « Je n'y crois pas ». Mais blasé sur la mort et le sang comme peuvent l'être ceux qui ont longtemps pratiqué la zone de feu, où je fus artilleur d'abord, fantassin ensuite, je ne me souviens jamais sans émotion de la mort du sous lieutenant d'artillerie François V... qui était attaché à l'Etat-major d'un corps d'armée.

Il m'avait invité, un jour, à sa popote, et quelqu'un ayant parlé de cette superstition des trois cigarettes, tout le monde en rit, sauf moi-même et mon ami François V..., qui la déclara fort intéressante et ajouta qu'il était urgent de noter tout ce qui se rapportait au folklore de la guerre.

Mais, au même moment, ayant allumé une cigarette, j'avais passé l'allumette enflammée au voisin du jeune officier d'artillerie, qui, se penchant vers elle, alluma, lui troisième, sa cigarette.

Je ne puis exprimer combien ce geste fit d'impression sur moi... Le sous-lieutenant François V... fut tué le lendemain matin en accomplissant une mission, tué bêtement à sept ou huit kilomètres des lignes par un de ces obus que les Allemands tirent au hasard.

Je note cette histoire entre mille où j'ai joué un rôle ou que j'ai entendue raconter par des témoins dignes de foi.

Au reste, le témoignage a ici peu d'intérêt, et ce qu'il importe de noter, c'est la superstition ou croyance (comme on voudra) qui est cause que souvent, quand trois poilus veulent allumer leur cigarette à la même allumette, l'exclamation suivante fait jeter le tison enflammé : « Jamais trois cigarettes ! »

Et le capitaine T..., d'un régiment mixte, tirailleurs et zouaves, qui en parlait un jour devant moi, ajoutait :

« On ne s'en méfie pas tant à cause de la mort qui s'ensuit. La mort, en effet, ne fait plus peur à personne. Mais surtout parce qu'on a remarqué que c'est toujours une mort bête qui survient. Cette mort par éclat d'obus dans la tranchée ou au repos à l'arrière, qui n'aurait rien d'héroïque s'il y avait quelque chose dans cette guerre qui ne fût pas héroïque. »

§

Parmi les petites superstitions du front, il en est une que j'ai eu l'occasion de noter dans quatre régiments différents.

Je veux parler de l'autobus de rêve.

J'en ai entendu parler la première fois par les poilus d'une batterie composée de gens du Nord. Ils m'affirmèrent que ceux qui avaient été tués à la bataille (un très petit nombre, d'ailleurs, cinq ou six) avaient, la veille ou l'avant-veille, rêvé d'un autobus.

J'essayai d'abord de m'expliquer cette croyance en la rapportant aux autobus parisiens qui ont rendu tant de services sur le front. Mais, somme toute, mon explication était fort incomplète.

Un sapeur du Midi me raconta la même chose, en termes à peu près identiques.

Mais ce qui me frappa surtout, ce fut plus tard d'entendre un caporal d'infanterie de la région de Paris me dire avec assurance qu'il ne tarderait pas à être tué, qu'il le savait bien, ayant rêvé d'un autobus, et il me détailla les circonstances de son rêve.

« Il était minuit, me dit-il, un autobus s'en allait lourdement et vite sur une route. Il était complet et les voyageurs qui se trouvaient serrés les uns contre les autres me regardaient avec des yeux ternes qui me faisaient frissonner...

« J'étais moi-même dans un boyau où tout le régiment défilait et je pliais sous le poids d'un barda plus lourd qu'un piano à queue. Je trébuchais, m'étalais, remontais sur mes pattes pour retomber dans un trou où je m'enlisais jusqu'aux cartouchières.

« Et cette marche dans le boyau était coupée pas le *Faites passer que ça ne suit pas*. Puis, tandis que l'on attendait, appuyé contre les parois suintantes, que les égarés eussent rejoint, je faisait signe à l'autobus de s'arrêter pour me prendre; mais lui, lourdement, allait toujours plus vite, sans dépasser la colonne des biffins arrêtée sous terre et le regard des voyageurs devenait plus morne, tandis que dans le boyau une corvée de soupe ayant passé avant nous, et un faux-pas ayant fait se renverser des marmites de campement, les macaronis présentaient les armes sur un tas de glaise. »

En effet, trois jours après, ce caporal mourut très bravement en allant couper des fils de fer. Il fut tué par une torpille qui éclata avec un bruit d'engloutissement.

Un autre soldat ayant un jour rêvé d'un autobus, un sergent *né malin* s'efforça de changer le caractère de ce songe. Il

y réussit et le soldat vient de passer caporal. L'anecdote est d'autant plus intéressante qu'elle se double d'une sorte de prophétie qui vient de se réaliser sur le front anglais grâce aux exploits des *tanks*.

« T'as rêvé d'un autobus, toi? dit le sergent. Comment que t'aurait fait, vu que t'as jamais été à Paris ? »

Et le soldat lui décrivit la machine.

« Ça, un autobus ! dit le sergent, une mécanique qui marche comme si qu'elle avait le vertige, tandis qu'elle lessive son foîron dans la terre des tranchées qu'elle éventre ! Y a pas plus d'autobus que de beurre au ... Ce que t'as vu, c'est sûrement une nouvelle machine qui va rentrer dans le chou aux Boches. Sois tranquille, tu verras ça et moi aussi. »

Il m'a été rapporté que, dans un régiment du midi, la croyance à l'autobus de rêve existait, mais modifiée, car c'est d'un camion automobile qu'il s'agissait, et qu'on avait eu plusieurs exemples de la véracité de ce songe bizarre, qui n'est pas la moins curieuse des superstitions qu'a fait naître la longue station dans les tranchées.

§

Je laisse de côté les pratiques religieuses dont le caractère sacré est au-dessus du but que je me suis proposé ici et qui, méritant un respect particulier, ne doivent pas être confondues avec les petites superstitions qui sont nées de la guerre, comme celles qui s'attachent à l'or monnayé.

Le front a donné pas mal d'or au gouvernement, mais je crois qu'il en possède encore beaucoup. Cela vient de la croyance superstitieuse que les Allemands soignent mieux les prisonniers blessés quand ils ont des pièces de vingt ou de dix francs. En quoi l'on se trompe, car les Boches font sans doute main basse sur l'or que peuvent posséder les prisonniers français; mais pour ce qui est de les mieux traiter que les autres, c'est sans aucun doute absolument faux.

D'autre part, c'est une croyance très répandue parmi les canonniers (aussi bien les servants que les conducteurs), que les Boches châtrent les artilleurs qui n'ont pas au moins une pièce d'or pour se racheter.

L'or monnayé a ainsi pris peu à peu le caractère d'un talisman destiné à éviter une mutilation à ceux qui ont le malheur d'être faits prisonniers, blessés ou non.

J'ai connu une batterie où, au mois de mai 1915, grâce à la fabrication et au commerce (interdit depuis) des bagues, des ronds de serviettes, coupe-papiers, etc., parmi les hommes de troupe seuls, il n'y avait pas moins de cinq mille francs d'or, recueilli principalement chez les fantassins qui étaient les meilleurs clients des bijoutiers de l'artillerie.

Les appels réitérés du Gouvernement conseillant aux soldats de se débarrasser de leur or, afin de ne pas alimenter le trésor allemand au cas où ils tomberaient aux mains des ennemis, ont été transmis avec tant de discrétion qu'ils n'ont pas toujours été suivis d'effet. Et je crois bien que dans ce cas particulier, l'infanterie a mieux compris que l'artillerie l'intérêt patriotique qu'il y avait à ne point conserver de l'or monnayé.

Cette manie de l'or a pris, la guerre durant, une apparence superstitieuse qui fait qu'elle relève maintenant du folkore; mais c'est avant tout une superstition d'ordre pratique, dont il n'est pas toujours facile de démontrer le mal fondé dans un pays où, l'or ayant toujours abondé, tout le monde est bien fixé sur sa valeur d'échange.

Beaucoup de ceux qui gardent de l'or monnayé le placent sur le côté gauche, les pièces champ contre champ, de façon à blinder le cœur et le protéger des balles.

J'ai encore entendu raconter que l'or aurait la vertu d'attirer les Boches et qu'un sergent qui possédait une pièce de vingt francs avait, en la faisant miroiter au soleil, charmé une trentaine de *Feldgrau* qui l'avaient suivi jusque dans la tranchée française où ils avaient été facilement capturés, tout cela grâce à la vertu de l'or.

Un soldat, cultivateur de la région lyonnaise, a émis, un jour, devant moi, l'opinion que chaque homme a son étoile qu'il lui importe de connaître. Jusqu'ici rien que de commun et il n'y a là qu'une application du dicton : *avoir foi dans son étoile.* Mais le poilu ajoutait qu'il fallait être en communication avec cette étoile, afin que sa vertu protectrice pût s'exercer et que l'or monnayé seul pouvait vous mettre en communication avec l'étoile.

Il possédait lui-même sa pièce d'or et, comme il avait foi en son étoile, aucun acte de bravoure ne lui paraissait dangereux à accomplir.

« Je suis tranquille, disait-il, je ne serai jamais touché. »

Il ne fut pas tué, mais grièvement blessé. Je ne crois pas qu'il ait conservé cette foi aveugle dans les vertus de l'or.

La dernière que j'aie entendu vanter, c'est le pouvoir qu'il aurait d'empêcher la putréfaction, si bien qu'après la guerre le cadavre étant reconnaissable pourrait être transporté dans la tombe familiale, au petit cimetière du village natal.

Celui qui exprimait cet avis était un petit Breton ingénu et très brave. Sa mère lui avait dit ce qu'il répétait touchant l'or.

Au reste, il n'en possédait pas.

Mais il ne faut pas rire de ces petites superstitions. Elles montrent la fraîcheur d'imagination d'une race et il n'en résulte que de l'héroïsme.

§

Voici d'autre part une légende née sur le front. Je l'ai recueillie de la bouche d'un conducteur d'artillerie, avant la guerre « monteur » à Saint-Quentin et qui avait été versé, avec un certain nombre de ses camarades des régions envahies, dans un régiment du midi.

Cette légende de *la Branche de laurier*, que je m'excuse de rapporter en termes qui traduisent mal le mouvement du récit tel qu'il me fut fait, a l'avantage de montrer la superbe confiance des soldats français dans leurs chefs.

La voici ; elle est née de la méditation et de la collaboration d'un grand nombre de conducteurs, tandis qu'un hiver durant ils chantaient *le Pont de Minaucourt*, le soir, avant de s'endormir à l'échelon :

La propriété des Charbatzky, aux environs de Moscou, a une histoire. Napoléon s'y est arrêté un jour et une nuit avant d'arriver dans la ville sainte.

On y a toujours cultivé avec soin un laurier qu'il y planta de sa main.

Il se trouve au bord d'une grande pelouse, dont le centre est occupé par un petit bois de trembles.

Près du laurier est un banc, et c'est là que, chaque matin, la jeune et jolie princesse Lydie Charbatzky vient lire ou songer.

Son père et ses trois frères sont soldats. C'est à eux qu'elle songe et aussi à toutes les femmes qui ont des êtres chers à la guerre.

C'est ainsi qu'un matin, pensant à tout cela, elle tendit machinalement la main vers le beau laurier et en cueillit une

branche qu'elle porta à ses lèvres. Et l'ayant baisée, elle la jeta au vent en disant :

« Petite branche de laurier, je te dédie à celui qui ramènera ceux que nous aimons, au grand soldat tacite qui modestement prépare la victoire ! »

Et la jolie princesse Lydie jeta la branche de laurier au vent qui soufflait vers l'ouest.

Et le vent emporta la branche aromatique sur une route où passait un officier blessé qui, après guérison, se rendait à une gare pour regagner le front.

Il vit tomber la branche à ses pieds :

« Une branche de laurier, se dit-il, c'est de bon augure. »

Il la ramassa aussitôt et la piqua allègrement à sa casquette.

Le laurier était en effet un excellent présage, car dès son arrivée au front, l'officier eut à mener ses hommes à l'assaut d'un retranchement, d'où il ramena un grand nombre de prisonniers et du matériel de guerre, ce qui lui valut d'être décoré et promu à un grade supérieur.

Mais pendant l'assaut, le vent qui soufflait fort avait emporté la branche de laurier au delà des lignes allemandes et, comme un oiseau blessé, elle s'abattit sur les genoux d'un journaliste américain qui, assis sur une borne, écrivait sur un bloc-notes un article destiné au grand journal de New-York dont il était le correspondant :

« Une branche de laurier, se dit celui-ci, voilà un noble souvenir de la guerre. Je l'emporterai en Amérique. »

Et il en empanacha son feutre.

A quelque temps de là, le journaliste américain, ayant suffisamment visité le front oriental, s'en alla sur celui d'occident. Mais en passant par Lille, il rencontra un convoi de jeunes filles et de femmes françaises que les Allemands arrachaient à leur foyer pour les mener travailler loin de chez elles. Et il fut si touché de ce spectacle qu'il tendit à l'une d'elles la branche de laurier qu'il détacha de son chapeau.

La jeune fille le remercia. Mais lorsqu'il eut tourné le dos, l'officier allemand qui conduisait le cortège se précipita sur la jeune fille et lui arracha la branche de laurier. Cependant il lui en resta une feuille qu'elle mit sur son cœur.

A ce moment passa un aviateur allemand que connaissait l'officier :

« Tiens, Fritz ! dit celui-ci, voici une branche de laurier. Tu la mérites, garde-la. Mais examine bien la tige pour voir si elle ne contient aucun billet. C'est un journaliste neutre qui a donné cette branche de laurier à une de mes prisonnières, et avec les neutres on ne sait jamais ; ils finissent toujours par sortir de leur neutralité. »

Fritz prit la branche de laurier, l'examina, s'assura si elle ne contenait rien de suspect et enfin l'arbora fièrement à son béret.

A sa première sortie, quelques jours plus tard, il s'en fut survoler les lignes françaises et les dépassa, s'efforçant de recueillir le plus de renseignements possible.

Tout à coup parut un appareil français qui lui donna la chasse, le rejoignit et, modernes chevaliers, ils se mesurèrent en combat singulier, entre ciel et terre, à coups de mitrailleuses.

L'Allemand eut le dessous ; son appareil en flammes tomba comme une loque ; de l'aviateur, il ne resta qu'une masse informe et sanglante. Mais la branche de laurier qu'il avait mise à son casque descendit en tournoyant, puis le vent l'entraîna au-dessus de Verdun et elle s'envolait glorieuse parmi les obus de gros calibre qui passaient à côté d'elle avec un bruit strident. Soudain, le vent changeant de direction, elle alla s'abattre plus à l'ouest et près des lignes, au milieu d'une batterie composée de gens du midi :

« Du laurier ! dit le cuistot de la quatrième pièce qui vit tomber la petite branche. Du laurier, on va le mettre dans la soupe ! »

Mais telle n'était point la destinée de cette branche de laurier impérial. Avant que le brave cuistot l'eut ramassée, le vent la reprit et l'emporta sur la route où, à ce moment, passait une automobile. La vitre de la portière était ouverte et la petite branche de laurier s'y engouffra et se posa délicatement sur le képi du généralissime qui faisait sa tournée le long du front.

Et c'est ainsi que la petite branche du laurier impérial des environs de Moscou accomplit la mission que lui avait confiée la jeune et jolie princesse Lydie Charbatzky en disant :

« Petite branche de laurier, je te dédie à celui qui ramènera ceux que nous aimons, au grand soldat tacite qui modestement prépare la victoire. »

GUILLAUME APOLLINAIRE.

NIÉTOTCHKA NEZVANOVA

(*Suite* [1])

—

VI

Ma vie nouvelle coulait si douce, si tranquille, que je me croyais parmi des reclus. J'ai vécu chez mes protecteurs pendant plus de huit ans, et je ne me rappelle pas que, pendant tout ce temps, sauf de très rares exceptions, il y ait eu une soirée, un dîner, une réunion d'amis ou de parents. A part deux ou trois personnes, qui venaient rarement, le musicien B..., ami de la maison, les autres visiteurs qui se présentaient chez le mari d'Alexandra Mikhaïlovna venaient pour affaires, et dans la maison on ne recevait personne.

Le mari d'Alexandra Mikhaïlovna, toujours pris par les affaires et par son service, n'avait que fort peu de temps de libre, qu'il partageait également entre sa famille et la vie mondaine. De grandes relations, qu'il lui était impossible de négliger, le forçaient souvent à se montrer dans la société. Presque partout on parlait de son ambition sans bornes, mais bien que jouissant de la réputation d'un homme d'affaires sérieux, puisqu'il occupait une place en vue et que la chance et le succès avaient l'air de lui sourire, l'opinion publique ne lui marchandait pas sa sympathie. Il y avait même plus : tous ressentaient pour lui une sympathie particulière qu'en revanche on refusait absolument à sa femme.

Alexandra Mikhaïlovna vivait dans le plus complet isolement. Mais elle paraissait contente de son sort ; son caractère doux était fait, semblait-il, pour la vie solitaire.

(1) Voy. *Mercure de France* n°s 444, 445, 446 et 447.

Elle s'était attachée à moi de toute son âme. Elle se mit à m'aimer comme sa propre enfant, et, pour moi, pleurant encore de ma séparation d'avec Catherine, je m'étais jetée avidement dans les bras maternels de ma bienfaitrice. Depuis, mon amour ardent pour elle ne se démentit pas. Elle était pour moi une mère, une sœur, une amie, elle me remplaçait tout au monde et fut l'appui de ma jeunesse.

Je ne tardai pas aussi à remarquer, par une sorte d'instinct, que son sort n'était pas du tout si enviable qu'on aurait pu le croire au premier abord, d'après sa vie douce, d'apparence tranquille, d'après sa liberté apparente, d'après le sourire limpide qui éclairait si souvent son visage; et au fur et à mesure que je me développais, j'observais quelque chose de nouveau dans la vie de ma bienfaitrice, quelque chose que mon cœur devinait lentement, péniblement, et mon attachement pour elle grandissait et se fortifiait d'autant plus que je prenais conscience de la tristesse de sa destinée.

Elle était d'un caractère timide et faible. En contemplant les traits clairs et calmes de son visage, on ne pouvait supposer tout d'abord qu'un trouble quelconque pût habiter son âme égale. Il ne venait pas à l'idée qu'elle pût ne pas aimer autrui; la pitié l'emportait toujours dans son âme sur l'aversion. Et cependant elle avait peu d'amis et vivait en pleine solitude. Elle était passionnée et impressionnable par nature; mais en même temps elle avait peur de ses impressions, comme si elle surveillait son cœur et ne lui permettait pas de s'oublier même en rêve. Parfois, aux heures les plus calmes, j'apercevais tout à coup des larmes dans ses yeux, comme si quelque souvenir pénible tourmentait sa conscience, s'enflammait soudainement dans son âme, souvenir qui surveillait son bonheur et le troublait. Et plus elle paraissait heureuse, plus clair et calme était le moment présent de sa vie, plus vive aussi était l'angoisse, plus pénible était sa tristesse soudaine, et ses larmes, comme en une crise, s'échappaient de ses yeux. Je ne me rappelle pas, pendant huit ans, un seul mois exempt d'une pareille souffrance.

Son mari paraissait l'aimer beaucoup. Elle l'adorait. Mais, à première vue, on avait l'impression que quelque chose d'inexpliqué existait entre eux ; il y avait dans leur vie un mystère, du moins le soupçonnai-je dès les premiers jours.

Le mari d'Alexandra Mikhaïlovna produisit sur moi, du premier coup, une impression indéfinissable, qui ne s'effaça jamais. C'était un homme grand, maigre, qui avait l'air de cacher intentionnellement son regard derrière de grandes lunettes vertes. Il était peu communicatif, froid et, même en tête à tête avec sa femme, il avait l'air de ne trouver rien à dire. Visiblement, les gens le gênaient. Il ne faisait aucunement attention à moi, et, cependant, chaque fois que nous nous trouvions réunis tous les trois dans le salon d'Alexandra Mikhaïlovna pour prendre le thé, je me sentais gênée en sa présence. Je regardais à la dérobée Alexandra Mikhaïlovna et j'observais avec angoisse qu'elle avait l'air de mesurer chacun de ses mouvements et qu'elle pâlissait si elle remarquait que son mari était particulièrement grave et morose ; ou, tout d'un coup, elle rougissait comme si elle attendait ou devinait quelque allusion dans les paroles de son mari. Je sentais que c'était pénible pour elle d'être avec lui et, cependant, on voyait qu'elle ne pouvait pas vivre une minute sans sa présence. J'étais frappée des attentions extraordinaires qu'elle avait pour lui, à chaque mot, chaque mouvement ; elle avait l'air d'appliquer toutes ses forces à lui plaire, et paraissait craindre de ne pas avoir su deviner ce qu'il attendait d'elle. Elle avait l'air de mendier son approbation. Le moindre sourire sur le visage de son mari, un mot tendre et elle était heureuse comme aux premiers moments d'un amour encore timide et sans espoir. Elle avait soin de son mari comme s'il était gravement malade ; et quand il passait dans son cabinet de travail, après avoir serré la main d'Alexandra Mikhaïlovna, comme s'il voulait, me semblait-il toujours, l'assurer de sa compassion pour elle, elle était toute transformée, ses mouvements devenaient tout de suite plus libres, sa conversation plus gaie. Mais une certaine gêne demeurait longtemps en elle après que son mari s'était retiré. Aussitôt elle commençait à se remémorer chacune de ses paroles, comme pour les bien peser. Souvent elle s'adressait à moi, afin de savoir si elle avait bien compris, si Piotr Alexandrovitch s'était exprimé exactement de telle ou telle façon. On eût dit qu'elle cherchait un autre sens à ce qu'il disait, et c'est seulement au bout d'une heure qu'elle se rassérénait tout à fait, convaincue enfin qu'il était très content d'elle et qu'elle s'inquiétait en vain. Alors, tout aussitôt, elle

devenait bonne, gaie, joyeuse, m'embrassait, riait avec moi ou se mettait au piano et improvisait pendant des heures. Mais souvent, sa joie disparaissait tout à coup, elle se mettait à pleurer, et quand je la regardais, alors, toute troublée, gênée, effrayée, elle me disait aussitôt à voix basse, comme si elle craignait qu'on ne l'entendît, que ce n'était rien, qu'elle était très gaie et qu'il ne fallait pas m'inquiéter pour elle. Il arrivait aussi qu'en l'absence de son mari, elle commençait subitement à être prise d'inquiétude à son égard, et elle envoyait savoir ce qu'il faisait, demandait à la femme de chambre pourquoi il avait donné l'ordre d'atteler, où il voulait aller, s'il n'était pas malade, s'il était gai ou triste, ce qu'il avait dit, etc. De ses affaires, de ses occupations, elle n'osait même pas l'entretenir. Quand il lui conseillait quelque chose ou lui adressait une demande, elle l'écoutait avec une telle soumission, elle avait si peur, qu'on eût dit une esclave. Elle était heureuse quand il lui faisait un compliment, pour un objet, un livre, un ouvrage manuel quelconque ; elle en était fière et devenait aussitôt toute joyeuse. Mais sa joie était infinie quand, par hasard, ce qui lui arrivait très rarement, il caressait les deux enfants. Son visage se transfigurait, brillait de bonheur, et, en de pareils moments, il lui arrivait d'être même trop emportée par sa joie devant son mari. Par exemple, elle devenait si hardie que, tout d'un coup, elle-même, sans son invitation, lui proposait, bien entendu timidement et d'une voix tremblante, d'écouter un nouveau morceau de musique qu'elle avait reçu, ou lui demandait son opinion sur un livre, ou même la permission de lui lire une ou deux pages d'un volume qui avait produit récemment sur elle une vive impression.

Parfois le mari acquiesçait volontiers à ces désirs et même lui souriait avec indulgence, comme à un enfant gâté, dont on ne veut pas rejeter un caprice bizarre, de peur de l'attrister et de troubler son innocence. Mais, je ne sais pourquoi, j'étais révoltée jusqu'au fond de mon âme par ce sourire, par cette indulgence hautaine, par cette inégalité entre eux. Je me taisais, je me contenais, me bornant à observer attentivement ce qui se passait avec une curiosité enfantine, mais aussi avec une pensée prématurément profonde.

D'autres fois, je remarquais qu'il avait tout à coup l'air de se se ressaisir, comme s'il se rappelait involontairement quelque

chose de douloureux, de terrible, d'irrémédiable. Instantanément le sourire indulgent disparaissait de son visage, ses yeux se fixaient sur sa femme intimidée avec une telle compassion que j'en tremblais, et que si, comme je le vois maintenant, cette compassion se fût exercée à mon sujet, j'en eusse été épouvantée. Au même moment, la joie disparaissait du visage d'Anna Mikhaïlovna. La musique ou la lecture cessait; elle pâlissait, mais se contenait et se taisait. Un moment pénible suivait, une minute angoissante qui parfois se prolongeait longtemps. Enfin, son mari y mettait terme. Il se levait de sa place, comme s'il eût voulu se contraindre à réprimer en lui le dépit et l'émotion ; il faisait plusieurs fois le tour de la chambre sans mot dire, puis il venait serrer la main de sa femme, soupirait profondément et, visiblement troublé, après quelques mots brefs, où perçait le désir de consoler sa femme, il sortait de la chambre. Alexandra Mikhaïlovna fondait en larmes ou tombait dans une longue tristesse.

Souvent il la bénissait et la signait, comme on fait à un enfant, en lui disant au revoir, le soir, et elle recevait sa bénédiction avec des larmes de reconnaissance. Mais je ne puis pas oublier quelques scènes (deux ou trois, au plus, en huit ans), qui eurent lieu dans notre maison. Anna Mikhaïlovna paraissait alors une autre femme. La colère, l'indignation se reflétaient sur son visage ordinairement si doux, remplaçant son humilité perpétuelle et son adoration pour son mari. Parfois l'orage se préparait pendant toute une heure. Le mari devenait plus silencieux et plus morne qu'à l'ordinaire ; enfin le cœur meurtri de la pauvre femme n'y tenait plus Elle se mettait à parler d'une voix entrecoupée par l'émotion, entamait d'abord des paroles sans suite, pleines d'allusions et de réticences, puis, son angoisse l'étouffant, elle éclatait soudain en larmes et en sanglots, après quoi suivait le flot d'indignation, de reproches, de plaintes, de désespoir, comme si elle était prise d'un accès maladif. Il fallait voir avec quelle patience le mari supportait tout cela, avec quelle compassion il la suppliait de se calmer, lui baisait les mains, et se mettait enfin à pleurer avec elle. Elle se ressaisissait alors subitement, comme si sa conscience se dressait contre elle, lui reprochant un crime. Les larmes de son mari la bouleversaient et, se tordant les mains de désespoir, avec des sanglots entrecoupés,

elle implorait à ses genoux un pardon qu'elle recevait aussitôt. Mais les souffrances de sa conscience duraient encore longtemps, ainsi que ses larmes et ses supplications de lui pardonner. A la suite de pareilles scènes, pendant des mois entiers, elle se montrait encore plus timide et plus craintive devant son mari. Je ne pouvais rien comprendre à ces reproches et à ces scènes, pendant lesquelles on me renvoyait toujours dans ma chambre, d'ailleurs très gauchement. Mais ils ne pouvaient pas se cacher de moi complètement. J'observais, je remarquais, je devinais, et dès le commencement même j'avais eu le soupçon vague qu'il y avait là un mystère, que ces convulsions d'un cœur meurtri ne devaient pas être l'effet d'un simple état nerveux, que ce n'était pas sans raison que le mari avait toujours les sourcils froncés, que sa compassion pour sa pauvre femme malade n'était pas sans fondement, de même que la timidité et la crainte d'Alexandra Mikhaïlovna, en sa présence, et cet amour tendre, étrange, qu'elle n'osait même pas manifester devant lui, que cet isolement enfin, cette vie de recluse, cette rougeur, cette pâleur mortelle qui alternaient sur son visage en présence de son mari devaient avoir une raison.

Il est vrai que de pareilles scènes étaient très rares, car notre vie était très monotone ; j'en connaissais déjà le détail de très près, d'autant que je grandissais et me développais rapidement ; mais beaucoup d'impressions nouvelles qui commençaient à se faire jour en moi, bien qu'inconsciemment, me distrayaient de mes observations. Je m'étais enfin habituée à ce genre de vie, aux caractères de ceux qui m'entouraient. Sans doute, il m'était impossible de ne pas réfléchir parfois en regardant Alexandra Mikhaïlowna, mais je n'arrivais pas à une conclusion. Je l'aimais beaucoup, je respectais ses malheurs, et je craignais de blesser son cœur par ma curiosité. Elle me comprenait et bien des fois elle fut sur le point de me remercier pour mon attachement. Tantôt, remarquant mes soins, elle souriait, et parfois, à travers ses larmes, elle se raillait elle-même de pleurer si fréquemment ; tantôt elle se mettait tout d'un coup à me dire qu'elle était très, très heureuse, que tout le monde était si bon pour elle, que toutes les personnes qu'elle avait connues jusqu'à présent l'avaient aimée beaucoup, mais que ce qui la tourmentait était de voir que Piotr Alexandrovitch était toujours triste à cause d'elle,

tandis qu'elle, au contraire, était si heureuse, si heureuse ! Et elle m'embrassait avec une si chaude tendresse, son visage s'éclairait d'un tel amour que mon cœur, si je puis dire, était malade de compassion pour elle. Ses traits ne s'effaceront jamais de ma mémoire. Ils étaient réguliers, et sa maigreur, sa pâleur rehaussaient encore le charme grave de sa beauté. Des cheveux noirs, très épais, rattachés sur la nuque, faisaient une ombre sévère, nette, sur ses joues ; mais ce qui charmait et frappait surtout par contraste, c'était le regard tendre de ses grands yeux bleus enfantins. Ce regard reflétait parfois tant de naïveté qu'il semblait avoir peur de chaque sensation, de chaque élan du cœur, de tous ses instants de tranquillité, comme de ses fréquentes mélancolies.

Mais aux heures de joie et de repos, dans ce regard qui pénétrait le cœur, il y avait tant de clarté, tant de calme, ses yeux, bleus comme l'azur, brillaient d'un tel amour, regardaient avec tant de douceur, reflétaient un sentiment si profond de sympathie pour tout ce qui était noble, pour tout ce qui attirait la compassion, que l'âme se soumettait tout entière à leur charme, aspirait involontairement à eux, et semblait recevoir d'eux la clarté, la tranquillité morale, l'apaisement et l'amour. C'est ainsi que parfois en regardant le ciel bleu on se sent prêt à rester des heures entières dans une contemplation heureuse, on sent que l'âme devient plus libre, plus calme, comme si en elle se reflétait l'immense voûte céleste. Souvent, quand l'animation colorait son visage et que sa poitrine tremblait d'émotion, alors ses yeux devenaient toute lumière, comme si son âme, chaste gardienne de la flamme pure du beau, se transportait en eux. A ces moments, elle était comme inspirée.

Dès les premiers jours de mon arrivée dans cette maison, je m'aperçus qu'elle était contente de m'avoir dans sa solitude (alors elle n'avait qu'un seul enfant qui avait un an). Elle me traita comme sa fille ; elle ne fit jamais aucune différence entre moi et ses enfants. Avec quelle ardeur elle s'adonna à mon éducation ! Au commencement, elle y apportait tant de zèle que Mme Léotard s'en amusait. En effet, nous avions tout commencé à la fois, de sorte que ni l'une ni l'autre n'y comprenait plus rien. C'est ainsi qu'elle s'était mise à m'enseigner elle-même plusieurs choses en même temps, et

cela avec une ardeur où il y avait plus d'impatience que de véritable utilité. D'abord elle s'attrista de mon peu de savoir, mais après en avoir ri ensemble, nous essayâmes de nouveau, car, malgré son premier insuccès, Alexandra Mikhaïlovna se déclarait nettement contre le système de Mme Léotard.

Toutes deux en discutaient en riant ; ma nouvelle éducatrice s'opposait à l'emploi de tout système ; il fallait qu'ensemble, en tâtonnant, nous trouvions la bonne voie ; on ne devait pas me bourrer la cervelle de connaissances inutiles ; tout le succès dépendrait de mes capacités et de l'habileté à développer en moi la bonne volonté. En somme, elle avait raison, et elle remporta une entière victoire. D'abord, pour commencer, les rapports d'élève à maîtresse furent totalement supprimés. Nous travaillions ensemble et parfois il arrivait même que c'était moi qui avais l'air du professeur. Ainsi, entre nous, souvent des discussions s'élevaient ; je m'emportais tant que je pouvais pour prouver que je comprenais comme il fallait, et, imperceptiblement, Alexandra Mikhaïlovna me mettait dans la vraie voie ; à la fin, quand nous arrivions à la vérité, je devinais aussitôt sa ruse, et la lui montrais. Et après m'être rendu compte des soins qu'elle me prodiguait ainsi pendant des heures entières, je me jetais à son cou et l'embrassais fortement. Ma sensibilité l'étonnait et la touchait infiniment. Elle se mettait à me questionner curieusement sur mon passé, désirant le connaître de moi ; et chaque fois, après mes récits, elle devenait plus tendre et plus grave avec moi, car, à cause de ma malheureuse enfance, je lui inspirais une compassion mélangée de respect. Après mes récits, nous entamions de longues conversations au cours desquelles elle m'expliquait mon passé de telle façon qu'il me semblait le revivre en effet et apprendre de nouveau beaucoup de choses. Mme Léotard trouvait souvent ces conversations trop sérieuses, et, voyant mes larmes, les jugeait tout à fait déplacées. Mais moi, je pensais juste le contraire, car après ces *leçons* je me sentais si contente, si légère, comme si dans mon sort il n'y avait rien eu de malheureux. En outre, j'étais très reconnaissante à Alexandra Mikhaïlovna de ce que, chaque jour, elle me forçait à l'aimer davantage. Mme Léotard ne comprenait pas qu'ainsi, peu à peu, se fondait harmonieusement tout ce qui autrefois s'était soulevé prématurément dans mon âme.

La journée commençait de la sorte : nous nous réunissions dans la nursery. Nous éveillions l'enfant, puis on le levait, on l'habillait, on le faisait manger ; nous l'amusions et lui apprenions à parler ; enfin, nous laissions l'enfant pour nous mettre à travailler Nous travaillions beaucoup, mais Dieu sait ce qu'étaient ces études ! Elles embrassaient tout et en même temps rien de défini. Nous lisions ensemble et échangions nos réflexions. Nous abandonnions le livre pour la musique et des heures entières passaient sans que nous nous en aperçussions. Le soir, souvent B..., l'ami d'Alexandra Mikhaïlovna, venait. Mme Léotard venait aussi. Presque toujours, s'engageait une conversation animée sur l'art, la vie, la réalité et l'idéal, le passé et l'avenir ; et il nous arrivait souvent de rester ainsi à causer jusqu'à plus de minuit. J'écoutais avidément, je m'enthousiasmais avec les autres, je riais ou m'attristais. Ce fut au cours de ces entretiens que j'appris en détail tout ce qui concernait mon père et ma première enfance. Cependant je grandissais. On prit pour moi des professeurs, desquels, sans Alexandra Mikhaïlovna, je n'eusse rien appris. Avec le professeur de géographie je ne faisais que m'abîmer la vue à chercher sur la carte les villes et les fleuves, tandis qu'avec Alexandra Mikhaïlovna nous faisions de beaux voyages, nous visitions un pays, nous en voyions les merveilles, nous vivions des heures enthousiastes, fantastiques et notre zèle était si grand que les livres qu'elle avait lus n'étaient plus suffisants et que nous étions forcées de recourir à de nouveaux volumes. Bientôt je pouvais moi-même montrer à mon professeur tout ce qu'il voulait. Cependant, je dois lui rendre cette justice que, jusqu'à la fin, il garda sur moi cet avantage de connaître imperturbablement la longitude et la latitude de n'importe quelle ville, ainsi que le chiffre de sa population.

Le professeur d'histoire était payé très scrupuleusement, mais une fois qu'il était parti Alexandra Mikhaïlovna et moi nous étudiions l'histoire à notre façon. Nous prenions des livres et lisions parfois jusqu'à une heure très avancée de la nuit, ou plutôt, pour dire vrai, c'était Alexandra Mikhaïlovna qui lisait, car elle remplissait aussi les fonctions de censeur. Je n'éprouvais jamais plus d'enthousiasme qu'après ces lectures. Toutes les deux nous étions animées comme si nous en étions nous-mêmes les héros. Sans doute nous lisions beau-

coup entre les lignes; en outre, Alexandra Mikhaïlovna racontait très bien ; on eût dit que ce que nous lisions était arrivé en sa présence. Si étrange que pût être un tel enthousiasme, je savais cependant qu'elle se calmait auprès de moi. Je me rappelle que souvent je réfléchissais en la regardant ; je la devinais, et avant même d'avoir commencé à vivre, je connaissais beaucoup de la vie.

J'atteignais ma treizième année. La santé d'Alexandra Mikhaïlovna empirait de plus en plus. Elle devenait irritable, avec des accès de tristesse longs et aigus. Les visites de son mari se faisaient plus fréquentes. Il restait avec elle, mais, comme auparavant, sans presque dire un mot et de plus en plus renfrogné. Sa vie commençait à m'intéresser vivement. J'étais déjà sortie de l'enfance ; diverses impressions nouvelles se formaient en moi ; j'observais, j'imaginais, et je supposais. Le mystère de cette famille me tourmentait de plus en plus. A certains moments il me semblait comprendre quelque chose à ce mystère. D'autres fois je devenais indifférente, apathique, ennuyée, j'oubliais ma curiosité, ne trouvant la solution d'aucune question. Enfin, de plus en plus fréquemment j'éprouvais le besoin bizarre de rester seule, de réfléchir, de réfléchir sans cesse. C'était exactement comme à l'époque où j'étais encore avec mes parents, quand, avant de me prendre d'amitié pour mon père, je m'étais tenue toute une année dans mon coin à penser, à réfléchir, à regarder, de sorte que j'étais devenue tout à fait sauvage, vivant parmi les visions fantastiques créées par mon imagination. La différence était que maintenant il y avait plus d'impatience, plus d'angoisse, plus de désir de mouvement, de sorte que je ne pouvais plus me concentrer sur un seul point, comme autrefois.

De son côté Alexandra Mikhaïlovna avait l'air de s'éloigner de moi. A cet âge je ne pouvais presque plus être sa camarade. Je n'étais pas une enfant. J'interrogeais sur trop de choses et parfois je la regardais de telle façon qu'elle devait baisser les yeux devant moi. Il y avait des moments étranges. Je ne pouvais pas voir ses larmes, et souvent des larmes me montaient aux yeux en la regardant. Je me jetais à son cou et l'embrassais ardemment. Que pouvait-elle me répondre ? Je sentais que j'étais un fardeau pour elle. A d'autres moments — et cela était toujours pénible et triste, — elle-même, comme

désespérée, m'embrassait fortement, semblant chercher ma sympathie, comme si elle ne pouvait pas supporter sa solitude, comme si je la comprenais déjà, comme si nous avions souffert ensemble.

Cependant un mystère demeurait entre nous, et moi-même je commençais à m'éloigner d'elle. Sa présence me devenait pénible; en outre peu de choses nous réunissaient maintenant; la musique seule, mais le médecin la lui interdisait. Les livres ? C'était désormais plus difficile encore. Elle n'était pas en état de lire avec moi. Nous nous serions arrêtées dès la première page : chaque mot pouvait être une allusion, chaque phrase un rébus. Nous évitions la conversation en tête à tête, chaleureuse et intime.

Mais juste à ce moment le sort, tout à fait à l'improviste, donna de la façon la plus bizarre un autre cours à ma vie. Mon attention, mes sentiments, mon cœur, mon esprit prirent soudain, avec une tension qui atteignait à l'enthousiasme, une autre orientation. Sans le remarquer, je me trouvai transportée dans un monde nouveau. Je n'avais pas le temps de me retourner, de regarder autour de moi, de réfléchir, je pouvais me perdre, je le sentais même, mais la tentation était plus forte que la crainte et je m'abandonnai au hasard, les yeux fermés ; je me détournai pour longtemps de cette existence qui commençait à être un fardeau pour moi et à laquelle, avec tant d'avidité et d'inutilité, j'avais cherché une issue. Voici de quoi il s'agit et comment cela arriva.

La salle à manger avait trois sorties : par l'une on accédait aux chambres de réception ; par l'autre à la cuisine et à la nursery, par la troisième à la bibliothèque. Dans la bibliothèque une autre porte donnait dans le cabinet de travail où se tenait ordinairement le secrétaire de Piotr Alexandrovitch, qui était à la fois son copiste, son aide et son homme de confiance. C'était lui qui gardait la clef de la bibliothèque. Ma chambre était séparée de la bibliothèque par ce cabinet de travail. Un jour que le secrétaire n'était pas à la maison, après dîner, je trouvai la clef de la bibliothèque. La curiosité me saisit, et, usant de ma trouvaille, j'entrai dans la bibliothèque. C'était une pièce assez vaste, très claire, où il y avait huit grandes armoires pleines de livres. Piotr Alexandrovitch tenait la plupart de ces livres d'un héritage ; une autre partie avait

été réunie par Alexandra Mikhaïlovna qui achetait sans cesse des volumes.

Jusqu'alors on ne m'avait laissé lire qu'avec la plus grande circonspection, et je devinais aisément qu'on m'interdisait maintes choses, que beaucoup étaient pour moi un mystère. Aussi, fut-ce avec une grande curiosité, un transport de crainte et de joie et un sentiment particulier que j'ouvris la première armoire et y pris le premier ouvrage qui me tomba sous la main. Dans cette armoire se trouvaient des romans. J'en pris un, je refermai l'armoire et emportai le livre dans ma chambre. J'éprouvais une sensation bizarre, un battement de cœur violent, comme si j'eusse pressenti qu'un grand changement s'opérait dans mon existence. Aussitôt dans ma chambre, je m'enfermai et ouvris le roman. Mais je ne pouvais pas lire. J'avais un autre souci : il me fallait d'abord m'assurer définitivement la possession de la bibliothèque ; il fallait que personne ne pût concevoir de doutes, afin que je pusse, à n'importe quel moment, prendre les livres que je voudrais. C'est pourquoi j'ajournai mon plaisir à un instant plus propice. Je remis le livre en place et cachai la clef dans ma chambre. C'était le premier acte mauvais que je commettais.

J'en redoutais les conséquences ; mais tout s'arrangea à souhait. Le secrétaire de Piotr Alexandrovitch, après avoir cherché la clef toute une journée et une partie de la nuit, par terre, avec une bougie, se décida, le matin, d'appeler un serrurier, qui vint avec un trousseau de clefs où on en trouva une qui allait à la serrure. L'affaire se termina ainsi, et il ne fut plus question de la clef perdue. Mais, je me conduisis en cette occasion avec tant de prudence et de ruse, que j'attendis une semaine avant de retourner dans la bibliothèque, une fois bien convaincue qu'il n'y avait aucun danger qu'on me soupçonnât. Choisissant le moment où le secrétaire n'était pas à la maison, je m'y rendis par la salle à manger. Le secrétaire de Piotr Alexandrovitch se contentait d'avoir la clef dans sa poche sans jamais entrer en contact plus direct avec les livres, et il n'allait même pas dans la pièce où ils se trouvaient.

Je me mis dès lors à lire avec avidité et bientôt la lecture fut ma passion. Tous mes nouveaux besoins, toutes mes aspirations récentes, tous les élans encore vagues de mon adolescence qui s'élevaient dans mon âme d'une façon si trou-

blante et qui étaient provoqués par mon développement si précoce, tout cela, soudainement, se précipita dans une direction, parut se satisfaire complètement de ce nouvel aliment et trouver là son cours régulier. Bientôt mon cœur et ma tête se trouvèrent si charmés, bientôt ma fantaisie se développa si largement, que j'avais l'air d'oublier tout ce qui m'avait entourée jusqu'alors. Il semblait que le sort lui même m'arrêtât sur le seuil de la nouvelle vie dans laquelle je me jetais, à laquelle je pensais jour et nuit, et, avant de m'abandonner sur la route immense, me faisait gravir une hauteur d'où je pouvais contempler l'avenir dans un merveilleux panorama, sous une perspective brillante, ensorcelante. Je me voyais destinée à vivre tout cet avenir en l'apprenant d'abord par les livres ; de vivre dans les rêves, les espoirs, la douce émotion de mon esprit juvénile. Je commençai mes lectures sans aucun choix, par le premier livre qui me tomba sous la main. Mais, le destin veillait sur moi. Ce que j'avais appris et vécu jusqu'à ce jour était si noble, si austère, qu'une page impure ou mauvaise n'eût pu désormais me séduire. Mon instinct d'enfant, ma précocité, tout mon passé veillaient sur moi ; et maintenant ma conscience m'éclairait toute ma vie passée.

En effet, presque chacune des pages que je lisais m'était déjà connue, semblait déjà vécue, comme si toutes ces passions, toute cette vie qui se dressaient devant moi sous des formes inattendues, en des tableaux merveilleux, je les avais déjà éprouvées.

Et comment pouvais-je ne pas être entraînée jusqu'à l'oubli du présent, jusqu'à l'oubli de la réalité, quand, devant moi dans chaque livre que je lisais, se dressaient les lois d'une même destinée, le même esprit d'aventure qui règnent sur la vie de l'homme, mais qui découlent de la loi fondamentale de la vie humaine et sont la condition de son salut et de son bonheur ! C'est cette loi que je soupçonnais, que je tâchais de deviner par toutes mes forces, par tous mes instincts, puis presque par un sentiment de sauvegarde. On avait l'air de me prévenir, comme s'il y avait en mon âme quelque chose de prophétique, et chaque jour l'espoir grandissait, tandis qu'en même temps croissait de plus en plus mon désir de me jeter dans cet avenir, dans cette vie.

Mais, comme je l'ai déjà dit, ma fantaisie l'emportait sur

mon impatience, et, en vérité, je n'étais très hardie qu'en rêve ; dans la réalité, je demeurais instinctivement timide devant l'avenir.

Ainsi, inconsciemment, avais-je résolu de me satisfaire, en attendant, avec le monde de la fantaisie, du rêve, où j'étais seule à agir, où il n'y avait que des joies et où le malheur, s'il était admis, ne jouait qu'un rôle passif, passager, juste ce qu'il fallait pour l'agrément du contraste et le brusque revirement du sort sur le dénouement heureux de mes romans.

Une pareille vie, vie de l'imagination, vie étrangère à tout ce qui m'entourait, dura trois ans.

Cette vie était mon secret, et pendant trois années entières, je n'ai pas su si je devais craindre ou non qu'on le découvrît. Ce que j'ai vécu pendant ces trois ans m'était trop cher, trop intime ; dans toutes ces fantaisies je me reflétais trop moi-même, si bien que j'arrivais à être troublée, effrayée d'un regard étranger quel qu'il fût, qui, par hasard, plongeait dans mon âme.

En outre, nous tous, dans la maison, vivions si isolément, si en dehors de la société, dans un tel calme monacal, qu'involontairement en chacun de nous se développait la tendance à se replier sur soi-même. C'est ce qui m'arrivait.

Pendant ces trois années, rien ne changea autour de moi ; tout restait comme auparavant. Comme auparavant régnait entre nous une monotonie triste qui aurait pu tourmenter mon âme et me pousser dans une voie peut-être pernicieuse. Mme Léotard avait vieilli et ne sortait plus guère de sa chambre. Les enfants étaient encore trop petits. B... était très monotone, et le mari d'Alexandra Mikhaïlovna restait toujours aussi sévère et aussi renfrogné qu'autrefois. Entre lui et sa femme régnait comme auparavant le même mystère, qui commençait à m'apparaître comme quelque chose de plus en plus horrible, et je craignais chaque jour davantage pour Alexandra Mikhaïlovna. Sa vie triste, monotone, s'éteignait sous mes yeux. Sa santé empirait de jour en jour. Une sorte de désespoir semblait s'être emparé de son âme. Elle était visiblement sous l'impression de quelque chose d'inconnu, d'indéfini, dont elle-même ne pouvait se rendre compte, quelque chose de terrible et en même temps d'incompréhensible, mais qu'elle acceptait comme la croix de sa vie condamnée.

Son cœur s'endurcissait dans cette souffrance sourde et même son esprit prenait un autre tour, très pénible. Ce qui me frappait surtout, c'est que, me semblait-il, plus je grandissais, plus elle s'éloignait de moi. Même à certains moments, j'avais l'impression qu'elle ne m'aimait pas, que j'étais un fardeau pour elle.

J'ai dit que je m'étais d'abord éloignée d'elle volontairement, et qu'une fois loin d'elle je m'étais trouvée comme contaminée par le mystère de son propre caractère. Voilà pourquoi tout ce que j'ai vécu ces trois années, tout ce qui naissait dans mon âme, dans mes rêves, dans mes espérances, dans mes enthousiasmes passionnés, tout cela restait en moi.

Du jour où nous nous étions écartées l'une de l'autre, nous ne nous étions plus jamais réunies ; cependant il me semblait que je l'aimais chaque jour davantage. Maintenant, je ne puis me rappeler sans des larmes jusqu'à quel point elle m'était attachée, jusqu'à quel point elle s'était engagée dans son cœur à me prodiguer tous les trésors d'amour qu'il renfermait, et à accomplir jusqu'au bout son vœu d'être pour moi une mère. Il est vrai que sa propre douleur l'écartait parfois de moi pour longtemps ; elle avait alors l'air de m'oublier, d'autant plus que moi-même je tâchais de ne pas me rappeler à elle, si bien que de cette façon mes seize ans arrivèrent sans que personne ne le remarquât. Mais, par moments, Alexandra Mikhaïlovna se mettait tout à coup à s'inquiéter de moi, elle m'appelait, me posait une foule de questions, comme pour mieux me connaître ; elle demeurait avec moi des journées entières, devinait mes désirs et me prodiguait à chaque instant ses conseils. Mais elle était déjà trop déshabituée de moi, si bien que parfois elle agissait trop naïvement, et je remarquais et comprenais tout. C'est ainsi qu'un jour, — je n'avais pas encore seize ans, — ayant examiné un de mes livres, elle m'interrogea sur mes lectures, et, trouvant que je n'étais pas encore sortie des ouvrages pour enfants, elle parut tout à coup s'effrayer. Je la comprenais et la suivais attentivement. Pendant deux semaines entières, elle eut l'air de me préparer, de se rendre compte du degré de mon développement et de mes besoins. Enfin elle se décida à prendre un parti et sur notre table parut *Ivanhoé* de Walter Scott, que j'avais lu depuis longtemps, au moins trois fois. D'abord avec

une attention timide elle suivit mes impressions, les scrutant comme si elle en avait peur. Enfin cette tension trop marquée disparut ; nous nous enthousiasmâmes toutes deux, et j'étais si heureuse, si heureuse que je ne pouvais déjà plus me cacher d'elle. Quand nous arrivâmes à la fin du roman, elle était aussi enthousiaste que moi. Chacune de mes remarques, pendant notre lecture, était judicieuse, chaque impression juste. A ses yeux j'étais déjà trop développée. Frappée de mon enthousiasme, elle se remit joyeusement à suivre mon éducation. Elle se promettait de ne plus se séparer de moi ; mais cela n'était pas en son pouvoir. Le sort bientôt nous sépara de nouveau et empêcha notre rapprochement. Il suffisait pour cela du premier accès de sa maladie, de sa douleur perpétuelle, et, ensuite, de nouveau, c'était du mystère, de la méfiance, et peut-être même de la haine.

Mais, même en de pareils moments, il y avait des minutes qui échappaient à notre pouvoir. La lecture, quelques mots sympathiques échangés entre nous, la musique, et nous nous oubliions, nous en disions trop, et ensuite nous nous sentions gênées l'une vis-à-vis de l'autre. Après avoir réfléchi, nous nous regardions comme effrayées avec une curiosité pleine de suspicion et de méfiance. Chacune de nous avait sa limite jusqu'où pouvait aller notre rapprochement, et nous n'osions la franchir si même nous en avions eu le désir.

Un soir, à la tombée de la nuit, je lisais distraitement un livre dans le cabinet de travail d'Alexandra Mikhaïlovna. Elle était assise devant le piano, improvisant sur le thème d'un de ses motifs favoris de la musique italienne. Quand elle passa enfin à la pure mélodie, entraînée par la musique qui me pénétrait le cœur, je commençai timidement, à mi-voix, à chantonner cet air. Bientôt, entraînée tout à fait, je me levai de ma place et m'approchai du piano. Alexandra Mikaïlovna, comme si elle avait deviné mon intention, continua à m'accompagner en suivant avec amour chaque son de ma voix. Elle paraissait frappée de sa richesse. Jusqu'à ce jour je n'avais jamais chanté devant elle, et je ne savais moi-même si j'avais de la voix. Mais ce soir-là, tout à coup, nous nous excitâmes toutes les deux, je donnai de plus en plus de voix, et l'étonnement d'Alexandra Mikhaïlovna, stimulait en moi encore davantage la force et la passion. Enfin mon chant se

termina si bien, avec tant de vie et de force, qu'enthousiasmée elle me prit les mains et me regarda avec joie.

— Annette, mais tu as une voix admirable ! dit-elle. Mon Dieu, comment ne l'ai-je pas remarqué ?

— Mais moi-même je n'en savais rien, répondis-je hors de moi de plaisir.

— Que Dieu te bénisse, ma chère enfant ! Remercie-le pour ce don. Qui sait ! Oh ! mon Dieu, mon Dieu !

Elle était si touchée par cette chose inattendue, elle était si folle de joie, qu'elle ne savait comment me le dire, comment me caresser. C'était une de ces minutes de révélation de sympathie mutuelle, de rapprochement que depuis longtemps nous n'avions plus. Une heure après, comme si c'était fête dans la maison, on envoya chercher B... En l'attendant, nous prîmes par hasard un autre morceau de musique que je connaissais mieux. Cette fois, je tremblais de crainte. J'avais peur de détruire la première impression. Mais bientôt ma propre voix m'encouragea et me soutint. J'étais surprise moi-même de sa force, et cette seconde expérience dissipa toute crainte. Dans l'accès de sa joie impatiente, Alexandra Mikhaïlovna fit venir les enfants, même la nounou, et enfin, au paroxysme de l'enthousiasme, elle alla chercher son mari dans son cabinet de travail, ce qu'elle n'eût jamais osé faire à tout autre moment.

Piotr Alexandrovitch écouta la nouvelle avec une grande bienveillance, me félicita et fut le premier à dire qu'il fallait me faire donner des leçons. Alexandra Mikhaïlovna, heureuse et reconnaissante comme s'il se fût agi d'elle, lui baisa les mains. Enfin parut B... Le vieillard était très heureux. Il m'aimait beaucoup. Il se rappelait mon père, le passé. Je chantai devant lui deux ou trois morceaux ; alors, d'un air sérieux, soucieux, même avec un certain mystère, il déclara que j'avais indiscutablement des moyens, même du talent et qu'il était impossible de ne pas me faire travailler. Ensuite, comme se reprenant, tous deux, lui et Alexandra Mikhaïlovna, jugeant qu'il était dangereux de me trop louanger au début, commencèrent à se faire des signes d'yeux ; mais leur conjuration était si naïve et si gauche, que je l'aperçus aussitôt. Je riais en moi-même pendant toute la soirée, en voyant comment, après chaque nouveau morceau, ils s'efforçaient de se retenir

et faisaient exprès, à haute voix, des remarques sur mes défauts. Mais ils ne purent pas se contenir longtemps et B..., de nouveau, tout ému de joie, ne put s'empêcher de se trahir. Je ne m'étais jamais doutée qu'il m'aimât autant. Pendant toute la soirée, ce fut la conversation la plus amicale, la plus délicieuse. B... racontait des anecdotes sur des chanteurs et des artistes connus, puis il parla avec enthousiasme, presque avec adoration d'un artiste. Ensuite la conversation tourna sur moi, sur mon enfance, sur le prince et sa famille, dont j'avais si peu entendu parler depuis notre séparation. Alexandra Mikhaïlovna savait elle-même très peu de choses à leur sujet. B... était le mieux renseigné, parce qu'il était allé plusieurs fois à Moscou ; mais ici la conversation prit un ton mystérieux, incompréhensible pour moi. Deux ou trois observations se rapportant au prince me frappèrent particulièrement. Alexandra Mikhaïlovna s'informa de Catherine ; mais B... ne pouvait rien dire de particulier à son sujet et même, avec intention, se taisait. Cela me frappa. Non seulement je n'avais pas oublié Catherine, non seulement mon ancienne affection pour elle ne s'était pas éteinte, mais, au contraire, je ne pouvais même penser qu'un changement ait pu se produire en Catherine. La séparation, ces longues années vécues dans l'isolement, pendant lesquelles nous n'avions eu aucune nouvelle l'une de l'autre, la différence de notre éducation, de nos caractères m'échappaient. Enfin, Catherine ne m'avait jamais quittée en pensée. Elle me semblait vivre toujours avec moi, surtout dans mes rêves, dans mes romans ; dans mes aventures fantastiques, nous marchions ensemble, la main dans la main. M'imaginant être l'héroïne de chaque roman que je lisais, je plaçais aussitôt près de moi cette amie de mon enfance et je dédoublais le roman en deux parties dont l'une était créée par moi, tout en pillant effrontément mes auteurs favoris.

Enfin, dans notre conseil de famille il fut décidé qu'on ferait venir un professeur de chant. B... nous recommanda le plus connu, le meilleur. Le lendemain, l'Italien D... se présenta chez nous. Il me fit chanter et se montra de l'avis de son ami B... ; mais il déclara qu'il me serait beaucoup plus profitable d'aller travailler à son cours avec ses autres élèves, que l'émulation et les multiples occasions de m'instruire seraient favorables au développement de ma voix. Alexandra

Mikhaïlovna accepta et, à partir de ce jour, trois fois par semaine, je me rendis au cours, à huit heures du matin, accompagnée d'une bonne.

Je raconterai maintenant un événement qui fit sur moi une très grande impression, et marqua pour moi une nouvelle période de mon existence.

J'avais alors seize ans passés. En moi, tout d'un coup, se montrait une apathie incompréhensible. Tous mes rêves, tout mes enthousiasmes, mes rêveries même avaient disparu. Une froide indifférence avait remplacé l'ancienne ardeur de mon âme ; mon art lui-même avait perdu de son attrait et je le négligeais. Rien ne me distrayait plus, à tel point que je ressentais même de l'indifférence pour Alexandra Mikhaïlovna. Mon apathie était interrompue par des tristesses sans cause et des larmes. Je recherchais la solitude. A ce moment un événement étrange bouleversa mon âme jusqu'au fond et changea cette torpeur en une vraie tempête. Voici ce qui se passa.

VII

J'étais entrée dans la bibliothèque (cela restera toujours pour moi une minute mémorable), où j'avais pris un roman de Walter Scott, *Les eaux de Saint-Ronan*, le seul l'ouvrage de cet auteur que je n'avais pas encore lu. Je me rappelle qu'une tristesse sans objet me tourmentait ; c'était comme une sorte de pressentiment. J'avais envie de pleurer. La chambre était très éclairée par les rayons obliques du soleil couchant. Tout était silencieux. Dans les chambres voisines, pas âme qui vive : Piotr Alexandrovitch n'était pas à la maison et Alexandra Mikhaïlovna était malade et couchée. Je pleurais. Ayant ouvert le livre sur la deuxième partie, je le feuilletais en tâchant de trouver un sens aux phrases qui passaient devant mes yeux. J'avais l'air de deviner, comme on s'amuse à le faire en ouvrant un livre au hasard. Je me rappelle que je venais précisément de fermer le volume pour l'ouvrir ensuite au hasard, afin de lire, en pensant à mon avenir, la page qui s'ouvrirait. Ayant ouvert le livre, j'aperçus une feuille de papier à lettre pliée en quatre, et très serrée, comme si elle avait été mise dans ce volume depuis plusieurs années et oubliée là. Avec une grande curiosité je me mis à examiner ma trouvaille. C'était une lettre sans adresse et signée des deux initiales S. O. Mon

attention redoubla; j'ouvris la lettre, dont les feuillets étaient presque collés et qui, à cause de son long séjour entre les pages, avait laissé sur celles-ci un rectangle clair. Les plis de la lettre étaient jaunis ; on voyait qu'autrefois on l'avait lue souvent et qu'on la gardait comme un trésor. Quelques mots frappèrent mes regards, et mon cœur battit d'émotion. Je retournais cette lettre dans ma main comme pour retarder exprès le moment de la lecture. Je la portai fortuitement à la lumière. Oui, il y avait sur ces lignes des traces de larmes ; elles avaient fait des taches sur le papier, et, par endroits, effacé les caractères. De qui étaient ces larmes ? Enfin n'y tenant plus, je lus la moitié de la première page et un cri d'étonnement s'échappa de ma poitrine. Je remis le livre à sa place, refermai la bibliothèque, et, la lettre cachée dans mon corsage, je courus chez moi. Je m'enfermai dans ma chambre et commençai à relire de nouveau la lettre. Mon cœur battait si fort que les mots dansaient devant mes yeux. Il me fallut longtemps pour commencer à comprendre. Cette lettre me découvrait une partie du mystère. Elle me frappa comme la foudre, car j'avais reconnu à qui elle était adressée. Je savais qu'en lisant cette lettre je commettais presque un crime, mais c'était plus fort que moi. La lettre était adressée à Alexandra Mikhaïlovna. Je comprenais vaguement ce qu'elle contenait et, pendant longtemps, elle obséda péniblement ma pensée. Depuis ce jour commença pour moi comme une nouvelle vie. Mon cœur venait d'être révolté pour longtemps, presque pour toujours. J'avais juste deviné mon avenir.

Cette lettre était une dernière, une déchirante lettre d'adieu. Quand je la relus, je sentis un tel serrement de cœur, comme si j'avais moi-même tout perdu, comme si tout s'était enfui de moi, mes rêves et mes espoirs, comme si rien ne me restait plus sauf cette vie qui ne m'était plus nécessaire. Qui donc était celui qui avait écrit cette lettre ? quelle avait été sa vie ensuite ? Dans la lettre il y avait tant d'allusions qu'on ne pouvait s'y tromper ; en même temps elle contenait tant de questions qu'on ne pouvait ne pas se perdre en conjectures. Mais je ne m'y trompai guère. En outre le style de la lettre révélait beaucoup de choses ; il dévoilait le caractère de cette liaison qui avait broyé deux cœurs. Voici cette lettre, je la cite presque mot pour mot :

« Tu as dit que tu ne m'oublierais pas. Je te crois, et désor-
« mais, toute ma vie est dans ces paroles. Il faut nous sépa-
« rer ; notre heure a sonné ! Je le savais depuis longtemps,
« ma douce belle, mais je ne l'ai compris que maintenant. Pen-
« dant tout *notre* temps, pendant tout le temps que tu m'as
« aimé, mon cœur souffrait pour notre amour, et, le croiras-
« tu, maintenant je me sens plus léger ! Je savais depuis
« longtemps que cela aurait une fin, que c'était fatal qu'il en
« fût ainsi ! Ecoute-moi, Alexandra, nous étions *inégaux* et,
« moi, je l'ai toujours senti, toujours ! J'étais indigne de toi, et
« moi seul devais être puni pour le bonheur vécu. Dis, qu'é-
« tais-je auprès de toi avant de te connaître ? Mon Dieu !
« Voilà déjà deux années écoulées et jusqu'à maintenant je
« suis comme un homme sans connaissance ; jusqu'aujour-
« d'hui je ne puis pas comprendre pourquoi tu m'as aimé !
« Rappelle-toi ce que j'étais en comparaison de toi ! Etais-
« je digne de toi ? Avais-je quelque mérite particulier ?
« Devant toi j'étais grossier et gauche, mon air était triste
« et morne. Je ne désirais pas une autre vie, je n'y pensais
« pas ; je ne l'appelais pas et ne voulais pas l'appeler. Tout en
« moi était opprimé et je ne savais rien au monde de plus im-
« portant que mon travail quotidien, machinal. Je n'avais pas
« le souci du lendemain, et même à ce souci j'étais indifférent.
« Autrefois, il y a bien longtemps de cela, j'avais rêvé de quel-
« que chose. J'avais rêvé comme un sot. Mais depuis, bien
« des jours s'étaient écoulés et je m'étais mis à vivre seul, sé-
« vèrement, tranquillement, ne sentant même pas le froid qui
« glaçait mon cœur. Tous mes rêves s'étaient endormis. Je
« savais, j'avais décidé que jamais un autre soleil ne paraî-
« trait pour moi. Je le croyais et ne me révoltais pas, car je
« savais qu'il en devait être ainsi. Quand tu passas devant
« moi, je ne compris pas que je pouvais oser lever les yeux
« sur toi. J'étais comme un esclave devant toi. Mon cœur ne
« tremblait pas près de toi, ne me disait rien de toi. Il était
« calme. Mon âme ne reconnaissait pas la tienne, bien qu'elle
« ressentît de la douceur près de sa sœur merveilleuse. Je le
« savais, je le sentais soudain. Cela je pouvais le sentir, par-
« ce que le soleil luit même sur le plus infime des insectes et
« le réchauffe et le caresse comme la fleur la plus admirable
« près de laquelle il se trouve. Quand j'appris tout, tu te rap-

« pelles ce soir, après les mots qui ont bouleversé mon âme
« jusqu'au fond, je fus aveuglé, frappé ; tout s'embrouillait en
« moi ; et, sais-tu, j'étais si bouleversé que je ne croyais pas
« t'avoir comprise ! Je ne t'ai jamais parlé de cela, tu ne
« savais rien.

« Si j'avais pu, si j'avais osé parlé, je t'aurais avoué tout
« depuis longtemps. Mais je me taisais.

« Mais maintenant je dirai tout, afin que tu saches qui tu
« quittes, de quel homme tu te sépares. Sais-tu comment d'a-
« bord je t'ai comprise ? La passion m'a saisi comme le feu,
« elle s'est infiltrée dans mon sang comme le poison et a
« troublé toutes mes pensées, tous mes sentiments. J'étais
« enivré. J'étais comme étourdi, et à ton amour pur, *miséri-
« cordieux*, j'ai répondu non d'égal à égal, non comme si j'étais
« digne de ton amour, mais sans comprendre ni sentir. Je ne
« t'ai pas comprise. Je t'ai répondu comme à la femme qui, à
« mon point de vue, *s'oubliait jusqu'à moi* et non comme à
celle qui voulait m'élever jusqu'à elle.

« Sais-tu de quoi je t'ai soupçonnée, ce que signifiait « *s'ou-
« blier jusqu'à moi* » ? Mais non, je ne t'offenserai pas par mon
« aveu. Je te dirai seulement que tu t'es profondément trompée
« sur moi ! Jamais jamais, je n'aurais pu m'élever jusqu'à toi.
« Je ne pouvais que te contempler dans ton amour illimité, une
« fois que je t'eus comprise. Mais cela n'efface pas ma faute.
« Ma passion rehaussée par toi n'était pas l'amour. L'amour,
« je ne le craignais pas. Je n'osais pas t'aimer. Dans l'amour
« il y a réciprocité, égalité ; et j'en étais indigne. Je ne savais
« pas ce qui était en moi !

« Oh ! comment te raconter cela ? comment, me faire com-
« prendre ?... D'abord je n'y croyais pas... Te rappelles-tu
« quand ma première émotion fut calmée, quand mon regard
« s'est éclairci, quand ne restait qu'un seul sentiment, le plus
« pur, alors mon premier mouvement fut l'étonnement, la
« peur, et tu te rappelles comment en sanglotant soudain je
« me suis jeté à tes pieds ? Te rappelles-tu comment, confuse,
« effrayée, les larmes aux yeux, tu me demandais ce que j'a-
« vais ? Je me taisais ; je ne pouvais pas te répondre, mais
« mon âme se déchirait, mon bonheur m'oppressait comme un
« fardeau insupportable, et mes sanglots disaient en moi :
« Pourquoi moi ? Pourquoi ai-je mérité cela, pourquoi ai-je

« mérité le bonheur ? Oh ! combien de fois, — tu ne le sa-
« vais pas, — combien de fois, en cachette, ai-je baisé ta
« robe, car je me savais indigne de toi. Et alors mon cœur
« battait lentement, fortement, comme s'il voulait s'arrêter
« pour toujours. Quand je pressais ta main, j'étais tout pâle
« et tremblant. J'étais gêné par la pureté de ton âme. Oh ! je
« ne sais pas t'exprimer tout ce qui s'amassait dans mon cœur
« et que j'ai un tel désir de te dire. Sais-tu que ta tendresse
« constante envers moi m'était douloureuse? J'en souffrais.
« Quand tu m'as embrassé, cela est arrivé une fois et je ne
« l'oublierai jamais, un brouillard a voilé mes yeux et toute mon
« âme s'est fondue. Pourquoi ne suis-je pas mort en ce mo-
« ment, à tes pieds ! Voilà, je te tutoie pour la première fois,
« bien que depuis longtemps tu me l'aies demandé. Comprends-
« tu ce que je veux dire ? Je veux te dire tout et je te le di-
« rai. Oui, tu m'aimes, tu m'as aimé comme une sœur aime son
« frère, tu m'as aimé comme ta créature, parce que tu as res-
« suscité mon cœur, tu as éveillé mon esprit et tu as versé
« dans mon âme le doux espoir. Et moi, je ne pouvais pas, je
« n'osais pas. Jusqu'aujourd'hui jamais je ne t'avais appelée ma
« sœur, parce que je ne pouvais pas être ton frère, parce que
« nous ne sommes pas égaux, parce que tu t'es trompée sur
« moi.

« Mais tu le vois, tout le temps je ne parle que de moi.
« Même maintenant, dans ce moment de terrible malheur, je
« ne pense qu'à moi, bien que je sache, cependant, que tu
« souffres à cause de moi. Oh ! ma chère amie, ne te tour-
« mente pas pour moi ! Si tu savais comme je suis humilié
« maintenant à mes propres yeux ! Tout s'est découvert ! Et
« cela a fait tant de bruit ! A cause de moi, on te repoussera,
« on te jettera à la face le mépris, la raillerie, parce qu'à leurs
« yeux, je suis si bas ! Oh ! que je suis coupable de ne pas
« être digne de toi ! Si j'étais quelqu'un d'important, si je
« leur avais inspiré plus de respect, ils t'auraient pardonné !
« Mais je suis bas, je suis nul, ridicule, et rien ne peut être
« pire que d'être ridicule. Sais-tu dans quelle situation je me
« trouve maintenant? Je me raille moi-même et il me semble
« qu'ils sont dans le vrai, parce que moi-même je me sens
« ridicule et haïssable. Je le sens. Je hais même ma figure,
« mes habitudes, mes manières. Je les ai toujours haïes. Oh !

« pardonne mon désespoir grossier ! Toi-même m'as habitué « à te dire tout. Je t'ai perdue. J'ai attiré sur toi la colère et « la raillerie, parce que j'étais indigne de toi.

« Et voilà que cette pensée me tourmente. Elle me ronge le « cœur, et il me semble tout le temps que tu aimais en moi « non l'homme que je suis, mais celui que tu croyais y trouver; « que tu t'es trompée sur moi. Voilà ce qui m'est insupporta- « ble, voilà ce qui me tourmente maintenant jusqu'à la démence.

« Adieu donc, adieu ! Maintenant qu'on sait tout, mainte- « nant que les cris, les déblatérations se donnent carrière (je « les ai entendus), maintenant que je me suis humilié à mes « propres yeux, que je suis maudit, maintenant il me faut, « pour ta tranquillité, fuir, disparaître. On l'exige ainsi. Tu « ne me reverras jamais. Il le faut. C'est la destinée ! J'avais « trop reçu, c'était une erreur du sort ; maintenant il le ré- « pare ; il me retire tout. Mais nous nous sommes rencon- « trés, nous nous sommes reconnus et nous allons nous sépa- « rer jusqu'à la future rencontre. Où se fera-t-elle ? Quand « aura-t-elle lieu ? Toute mon âme est pleine de toi. Oh ! pour- « quoi, pourquoi tout cela ? Pourquoi nous séparons-nous ? Dis- « moi, apprends-moi comment déchirer la vie en deux, comment « s'arracher le cœur de la poitrine et vivre sans cœur ? Oh ! « quand je pense que je ne te verrai plus jamais, jamais ! Mon « Dieu, quels cris terribles ils ont poussés ! Comme j'ai peur pour « toi ! Je venais de rencontrer ton mari... Tous deux nous som- « mes indignes de lui, bien que tous deux nous soyons inno- « cents devant lui. Il sait tout, il nous voit, il comprend tout, « et, même avant, pour lui tout était clair comme le jour. Il « a intercédé héroïquement pour toi. Il te sauvera. Il te défen- « dra contre les clameurs et les cris. Il t'aime et t'estime infi- « niment. Il est ton sauveur, tandis que moi je m'enfuis ! Je « me suis jeté vers lui ; je voulais lui baiser les mains. Il m'a « ordonné de partir immédiatement. C'est décidé. On dit qu'à « cause de toi il s'est fâché avec eux tous. Là-bas, tous sont « contre toi. On lui reproche sa complaisance, sa faiblesse. « Mon Dieu, que disent-ils encore de toi ! Ils ne savent pas, ils « ne peuvent pas comprendre. Pardonne-leur, ma chérie, « comme je leur pardonne, bien qu'ils m'aient pris plus qu'à « toi !

« Ma tête s'égare, je ne sais plus ce que je t'écris. Que t'ai-

« je dit hier en prenant congé? J'ai tout oublié. J'étais hors
« de moi; tu pleurais. Pardonne-moi ces larmes. Je suis si
« faible. Je voulais te dire encore quelque chose. Oh! encore
« une fois baiser tes mains, les couvrir de larmes comme
« maintenant je couvre de larmes ces pages; encore une fois
« être à tes pieds! S'ils savaient seulement comme ton senti-
« ment était beau. Mais ils sont aveugles, leurs cœurs sont
« fiers et orgueilleux; ils ne voient pas et ne verront jamais.
« Ils ne croiront pas que tu es innocente, si même tout sur la
« terre le leur criait. Quelle main, la première, te jetterait la
« pierre? Oh! cela ne les gênera pas. Ils jetteront des milliers
« de pierres, ils les lanceront tous à la fois et se diront sans
« péchés. Oh! s'ils savaient ce qu'ils font!... Je suis mainte-
« nant au désespoir. Je les calomnie, peut-être, et, peut-être
« vais-je te communiquer ma crainte. Ne les crains pas; ne
« les crains pas, ma chérie! On te comprendra. Enfin il y a
« déjà quelqu'un qui t'a comprise : ton mari. Adieu, adieu. *Je*
« *ne te dis pas merci.* Adieu pour toujours.

« S. O. »

Ma confusion était si grande, que je fus longtemps avant de comprendre ce qui m'était arrivé. J'étais bouleversée et effrayée. La réalité venait de me saisir à l'improviste, au milieu de la vie facile des rêves, où j'étais plongée depuis déjà trois années. Avec crainte, je sentais qu'un grand secret était entre mes mains et que ce secret liait déjà toute mon existence..... Comment? Je l'ignorais encore, mais je sentis que de cette minute, commençait pour moi un nouvel avenir. Maintenant, involontairement, j'étais devenue un membre actif dans la vie et les relations des gens qui, jusqu'à ce jour, constituaient pour moi le monde entier; et j'avais peur pour moi. Et avec quoi entrais-je dans leur vie, moi étrangère non conviée? Que leur apportais-je? Comment se dénoueraient ces liens qui, d'une façon si inattendue, m'attachaient avec le secret des autres? Comment savoir? Peut-être mon nouveau rôle serait-il pénible pour eux et pour moi? Et cependant, je ne pouvais déjà plus me dérober, ne pas accepter ce rôle. Mais qu'adviendrait-il de moi? Que ferais-je? Et enfin, qu'avais-je appris? Des milliers de questions encore obscures et vagues se dressaient devant moi et oppressaient mon cœur. J'étais comme perdue. Je me rappelle qu'à d'autres moments

des impressions nouvelles, bizarres, que je n'avais encore jamais éprouvées, m'assaillaient. Je sentais comme quelque chose s'échapper de ma poitrine ; l'angoisse qui remplissait mon cœur disparaissait tout d'un coup, faisant place à quelque chose de nouveau dont je ne savais pas si je devais m'attrister ou me réjouir. Maintenant j'étais comme quelqu'un qui, pour toujours, quitte sa maison, sa vie, jusqu'à ce jour calme, sans nuages, afin d'entreprendre un voyage lointain, inconnu. Pour la dernière fois il regarde autour de lui, en disant mentalement adieu à son passé, cependant qu'un triste pressentiment de l'avenir peut-être sévère, hostile, qui l'attend, s'éveille en son cœur.

Enfin des sanglots convulsifs s'échappèrent de ma poitrine. J'avais besoin de voir, d'entendre quelqu'un, d'embrasser fort, très fort. Je ne pouvais pas, je ne voulais pas maintenant rester seule. Je courus chez Alexandra Mikhaïlovna et demeurai avec elle toute la soirée. Nous étions seules. Je la priai de ne pas jouer, et refusai de chanter malgré sa demande. Tout m'était devenu soudain douloureux et je ne pouvais m'arrêter à rien. Il me semble que nous avons pleuré. Je me rappelle seulement que je lui faisais peur. Elle m'exhortait à à me calmer, à ne pas me troubler. Elle m'observait anxieusement, me disant que j'étais malade, que je ne devais pas me surmener. Enfin, je la quittai toute bouleversée. J'étais comme en délire et me couchai avec la fièvre. Quelques jours se passèrent avant que je me fusse ressaisie, avant que j'eusse pu voir plus clairement ma situation.

DOSTOIEVSKI.

Traduit du russe par J.-W. BIENSTOCK.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Emile Verhaeren : *Choix de poèmes, avec une préface d'Albert Heumann*, 1 vol. in-18, 3,50, « Mercure de France ». — Maurice Barrès : *Les Voyages de Lorraine et d'Artois*, 1 vol. in-18, 3,50, Emile-Paul. — Maurice Barrès : *Les traits éternels de la France*, 1 pl. in-16, Emile Paul. — *Le Jardin de Marrès*, par Bérénice, 1 vol. in-12, 2 f., Ollendorff. — Ventura Garcia Calderon : *Une enquête littéraire : Don Quichotte à Paris et dans les Tranchées*, 1 vol. in-16, « Centre d'Etudes Franco-Hispaniques de l'Université de Paris. » — Guillaume Apollinaire : *Les trois Don Juan*, 1 vol, in-8, 5 fr. « Bibliothèque des Curieux ». — *La femme d'Othon, miracle en 4 actes*, adapté par Alfred Mortier, 1 vol. in-16, 2 fr., Figuière. — H.-P. Roché : *Deux semaines à la Conciergerie pendant la bataille de la Marne*, 1 vol. in-12, Attinger. — G. de Pawlowski : *Inventions nouvelles et dernières nouveautés*, 1 vol. in-18, 3,50, Fasquelle. — G. Gayrou : *Pages et pensées actuelles*, 1 vol. in-16, Didier.

Au moment même où Emile Verhaeren mourait tragiquement à Rouen, paraissait ce **Choix de poèmes** où M. Albert Heumann a fait tenir toute l'œuvre complexe du grand poète des Flandres. En la relisant dans ce volume, on s'aperçoit qu'elle est vraiment l'expression d'une vie intérieure très fervente et presque d'un saint. Verhaeren aima la vie avec une ardeur, avec une foi réellement sainte et il a sanctifié et divinisé nos gestes quotidiens, notre vie moderne. Il aura été le premier poète de la vie industrielle ; il nous aura fait comprendre qu'une gare mouvementée, agitée de toutes les émotions des départs et des revoirs, était la véritable cathédrale moderne. Il nous aura fait comprendre qu'il ne fallait pas dédaigner l'atmosphère de vie où nous étions plongés comme en une mer. D'ailleurs ce sont les poètes qui créent la beauté des choses, qu'ils découvrent et qu'ils voient, dirait-on, pour la première fois. Peut-être reconnaîtra-t-on mieux un jour à quel point Verhaeren a renouvelé la poésie, en y faisant entrer les images de la vie familière, et en en chassant le troupeau fatigué et décoloré des paons et des cygnes et des autres bêtes héraldiques et symbolistes. On peut suivre dans ce livre et dans l'œuvre qu'il résume l'évolution de l'esprit du poète vers cette sorte de réalisme, son étonnement devant la vie qu'il découvre et dont il est d'abord profondément blessé, mais, peu à peu, il rejettera loin de lui les rêves qui avaient hanté sa jeunesse mystique, et qui interceptaient sa vision directe. Alors, « cette crise conjurée, écrit M. Heumann dans sa préface, le poète se reprend à chérir la vie si éperdument que nous pouvons dire de son œuvre qu'elle est une œuvre de foi magnifique, de foi farouche en la beauté de l'homme et

qu'elle révèle une religion neuve, absolue, autoritaire la religion de l'Univers. »

Jadis il écrivait, dans les *Débâcles*, en un poème intitulé : *Vers le cloître :*

Je rêve une existence en un cloître de fer,
Brûlée au jeûne et rêche et râpée aux cilices,
Où l'on abolirait, en de muets supplices,
Par seule ardeur de l'âme, enfin, toute la chair.

. . . .

Et peut-être qu'alors, par un soir salutaire,
Une paix de néant s'installerait en moi,
Et que sans m'émouvoir j'écouterais l'aboi,
L'aboi tumultueux de la mort volontaire.

Je rêve une existence en un cloître de fer.

Cette même mysticité ardente qu'il mettait alors à étouffer la vie en lui, il devait la mettre à aimer, à adorer cette vie dans toute ses manifestations les plus variées. Mais il gardera toujours devant elle l'attitude de l'adorant, et c'est pour cela qu'il l'a chantée dans ses hymnes, qui sont, encore, des hymnes religieux.

Qu'on lise l'*Arbre*, par exemple, un des poèmes de la *Multiple Splendeur*.

Tout seul,
Que le berce l'été, que l'agite l'hiver,
Que son tronc soit givré ou son branchage vert,
Toujours au long des jours de tendresse ou de haine,
Il impose sa vie énorme et souveraine
Aux plaines...
Il voit les mêmes champs depuis cent et cent ans.

. . . .

En octobre, quand l'or triomphe en son feuillage,
Mes pas larges encor, quoique lourds et lassés,
Souvent ont dirigé leur long pèlerinage
Vers cet arbre d'automne et de vent traversé.
Comme un géant brasier de feuilles et de flammes,
Il se dressait, tranquillement, sous le ciel bleu,
Il semblait habité par un millions d'âmes
Qui doucement chantaient en son branchage creux.
J'allais vers lui les yeux emplis par la lumière,
Je le touchais avec mes doigts, avec mes mains,
Je le sentais bouger jusqu'au fond de la terre
D'après un mouvement énorme et surhumain ;
Et j'appuyais sur lui ma poitrine brutale
Avec un tel amour, une telle ferveur,
Que son rythme profond et sa force totale
Passaient en moi et pénétraient jusqu'à mon cœur.

Alors j'étais mêlé à sa belle vie simple ;
Je m'attachais à lui comme un de ses rameaux ;
Il se plantait, dans la splendeur, comme un exemple ;
J'aimais plus ardemment le sol, les bois, les eaux,
La plaine immense et nue où les nuages passent,
J'étais armé de fermeté contre le sort,
Mes bras auraient voulu tenir en eux l'espace,
Mes muscles et mes nerf tendaient léger mon corps
Et je criais : « La force est sainte.
Il faut que l'homme imprime son empreinte,
Violemment sur ses dessins hardis :
Elle est celle qui tient les clefs du paradis
Et dont le large poing en fait tourner les portes. »
Et je baisais le tronc noueux, éperdument,
Et quand le soir se détachait du firmament,
Je me perdais, dans la campagne morte,
Marchant droit devant moi, vers n'importe où,
Avec des cris jaillis du fond de mon cœur fou.

N'est-ce pas là un hymne véritablement religieux adressé à la nature et à la vie ? Ce chant me paraît d'ailleurs un des plus beaux qu'ait écrit Verhaeren, il y atteint toute la plénitude de son émotion et toute la fermeté et toute la richesse d'une langue sans défaillances. On peut remarquer aussi que les sensations et les sentiments exprimés dans ces vers ont déclanché toute une littérature poétique féminine qui s'est accrochée, avec une sensualité plus directe, au tronc des chênes. Dans la poésie féminine, le jaillissement de l'arbre évoque toujours une image érotique.

Il y a un mot qui revient perpétuellement comme un leit-motif dans la poésie verhaerienne, et qui est le symbole même de son amour de la vie : le mot *clair*. Le poète ne trouvera pas d'autre mot pour peindre les plus belles heures de sa vie sentimentale : *Les heures claires*. Ce mot signifie encore une sorte d'attirance irrésistible vers la lumière, la lumière du soleil, et la lumière des idées. Car Verhaeren est un poète philosophe qui a su s'évader de toutes les petites religions pour demeurer dans la seule religion de la vie et de la nature. On sait d'ailleurs quelle angoise mystique il a traversée avant d'atteindre cette merveilleuse et si fervente sérénité. Sa mort si prématurée, alors que le bel arbre qu'il était produisait encore des fleurs, des feuilles et des fruits, est pour tous ceux qui l'aimaient un regret et une peine profonde. C'est maintenant dans son œuvre seule que nous le retrouverons, lui, son sourire et son charme, — et dans ce *choix* de ses *poèmes* qui est un résumé de cette vie et de cette œuvre.

§

M. Maurice Barrès nous donne le cinquième volume de son « âme

française et la guerre » : **Les Voyages de Lorraine et d'Artois**, où l'on retrouve le même souci de glorifier les gestes de nos soldats, les plus cultivés et les plus humbles. Il ne veut pas laisser aux historiens de l'avenir le soin de découvrir que nos soldats dépassent en héroïsme « nos devanciers des plus grandes époques », et il réunit dans ces pages les lettres et les documents qui en laisseront la preuve. Et, dans un discours prononcé à Londres, sous les auspices de l'Académie britannique, il établit une sorte de loi de constance de l'héroïsme français, ce qu'il appelle : **Les Traits éternels de la France**. Après avoir cité de nombreux traits de bravoure, d'élégante bravoure, il s'écrie :

Mais tout cela, est-ce donc rien d'inconnu et d'inattendu? C'est du fruit français, pareil à ce que la vieille nation produisit tant de fois le long des siècles, c'est le vin, le froment, le sang de toutes nos épopées. Reconnaissons dans notre passé chacun des traits que nous venons de marquer. Les chansons de geste, les croisades, tout le jeune âge de la France regorgent d'innombrables faits accomplis par nos chevaliers et par la *sancta plebs Dei* qui devancent, annoncent les exploits de nos armées en 1916.

Cette remarque est très juste, et ceci encore, que le vœu mortel des jeunes Saint-Cyriens est un épisode typique de nos chansons de geste. Souhaitons qu'ils trouvent des poètes pour les chanter.

Mais parfois, au cours de ses voyages en Lorraine et en Alsace, M. Barrès, emporté par son émotion devant de si glorieux sacrifices dont il envie la gloire, semble parler, non plus aux lecteurs d'un journal, mais à de vrais soldats auxquels il adresse des ordres du jour de félicitation. L'heure n'est plus à la littérature, et M. Barrès, dans ces pages, a dépouillé la sensibilité personnelle qui gonflait jadis ses phrases : il est devenu comme l'expression d'une collectivité et c'est sans doute pour l'exprimer plus réellement qu'il accueille les clichés les plus patriotiques et les lieux-communs les plus éternels.

On trouvera encore dans ce volume des lettres et des notes sur la mort d'André Lafon, l'auteur de l'*Elève Gilles*, et de Paul Drouot, le petit-fils du Général Drouot : ses premiers vers nous laissaient, hélas ! espérer un vrai poète.

Je signalerai ici un petit pamphlet d'une grande finesse que tout le monde a lu déjà : le **Jardin de Marrès**, par Bérénice. C'est un peu perfide, peut-être, mais si féminin. M. Maurice Barrès a dû sourire avec indulgence en lisant ce petit livre de son amie.

§

Un de nos jeunes confrères espagnols, de l'Amérique du Sud, M. Ventura Garcia-Calderon, a eu l'idée, à l'occasion du troisième centenaire de Cervantès, de demander à quelques écrivains et hommes de lettres français ce qu'ils pensaient de Don Quichotte. Les

réponses qui ont été publiées dans le grand journal de Madrid, *El Impartial*, ont été réunies en un gracieux petit volume sous ce titre d'actualité : **Don Quichotte à Paris et dans les tranchées**. Il résulte de ces pages françaises une apothéose de Don Quichotte qui est considéré, par la plupart des correspondants, comme le symbole même du chevalier français. C'est un peu comme si on faisait des deux héros de Flaubert, Bouvard et Pécuchet, les deux types de la culture française. Remy de Gourmont, qui put encore répondre à cette enquête, écrit à ce sujet :

On croit aujourd'hui que Don Quichotte symbolise le *Don Quichottisme*. Cela prouve que notre sentimentalisme a fait de grands progrès. Je ne partage pas l'opinion commune, et je m'en tiens à celle qui avait cours au XVIIe siècle : Don Quichotte est un roman comique et satirique, un roman qui voulut ridiculiser, et qui y réussit, la mode des romans de chevalerie qui faisait tourner la tête à l'Espagne. Loin de défendre la chevalerie, telle qu'elle apparaissait dans la bibliothèque de Don Quichotte, Cervantès la raille, mais avec tant de bonne humeur que cela a fini par sembler de la sympathie. Du reste, en son temps, elle était depuis si longtemps morte qu'il ne pouvait s'agir d'elle, mais de l'idée qu'on s'en faisait dans les romans ridicules, non à leur origine lointaine, mais par le travestissement que les successifs remaniements leur avaient fait subir.

Les héros de roman comme Don Quichotte ont une vie éternelle et perpétuellement renouvelée ; chaque génération nouvelle lui impose une âme selon la sensibilité du moment. Ainsi Francis James écrit que Don Quichotte est « comme le héros homérique de la charité », de la charité qui est une chose très moderne. Il ajoute : « Il est pétri d'honneur, d'amour et de catholicisme. Il est frère de saint Louis »... et s'il baisse la tête en chevauchant, « il baisse la tête parce qu'il va combattre l'enfer qui est sous terre dans les tranchées des Allemands ».

Mais ce qu'il y a de plus curieux dans l'aventure de Don Quichotte, c'est que ce livre, écrit pour ridiculiser la chevalerie, est devenu une sorte de Bible de la chevalerie et de l'esprit chevaleresque. Cela prouve « que notre sentimentalisme a fait de grands progrès ». Cela prouve aussi que toute critique littéraire est de l'interprétation et que les idées et les sentiments sont assujettis aux mêmes fluctuations que la mode, expression elle-même de notre fugitive sensibilité.

§

Don Juan est un autre exemple de cette transformation des types littéraires, selon les siècles et selon les climats, et **Les Trois Don Juan** que M. Guillaume Apollinaire a réunis en un volume nous permettent cette étude comparative. Ses trois versions qu'il nous donne du Don Juan Tenorio d'Espagne, du Don Juan de Marana des Flandres et du Don Juan d'Angleterre, font de ce livre, illustré

de très belles images empruntées à des maîtres, et d'un frontispice représentant la Maya nue de Goya, une encyclopédie de la légende de Don Juan.

§

M. Alfred Mortier a voulu faire mentir Sainte-Beuve qui a déclaré, dans son *Tableau de la poésie française*, que la littérature des mystères ne renfermait « aucune beauté dramatique de quelque genre que ce fût ». Et il nous donne cette adaptation très stylisée d'un miracle du XIVe siècle : **La Femme d'Othon**, dont le sujet a « défrayé plusieurs romans du XIIIe siècle, » inspiré Boccace et Shakespeare dans Cymbeline. C'est l'aventure de l'épouse fidèle injustement soupçonnée. Comme dans *Barberine* de Musset, Othon, qui croit à la fidélité de sa femme, dit au traître Berenger qui se vante qu'aucune femme ne lui résiste :

Par Dieu, je consens sur ma foy
Perdre d'Espaigne la couronne,
Biau Sire, si elle abandonne
Qu'avec elle charnellement
Vous gisiez.....
Vous me décrirez certain signe
Qu'elle a, et la place inconnue
Où il se dérobe à la vue...

Une chambrière révèle à Berenger, « mais à l'oreille et en secret », où est le signe, et à son retour il déclare à Othon :

La dame ay vu du haut en bas.
Toute nue, en plein et de fait,
J'ay d'elle à ma volonté fait,
Bien de son signe parleray ;
En l'oreille vous le diray,
Si vous voulez, venez ici.

Et il lui parle à l'oreille. Othon défaille...Mais tout s'explique et le traître est démasqué et payera de sa vie sa trahison. Et cela se termine par un motet à la reine des cieux.

M. Alfred Mortier nous recommande lui-même dans cette petite pièce, parfumée de ferveur chrétienne, la prière de Denise et les rondels des Archanges, qui sont, en effet, d'une très pure inspiration. Mais je regrette presque que M. Mortier n'ait pas modernisé davantage son adaptation, si, surtout, comme il le désire, ce miracle doit être représenté au théâtre. Le plus sûr moyen de faire revivre la littérature du moyen-âge est de la transposer dans notre langue du moment.

§

M. H.-P. Roché, dans ces **Deux Semaines à la Conciergerie pendant la bataille de la Marne**, nous raconte la

vie au dépôt d'un avocat, accusé d'espionnage au service de l'Allemagne. Il y a là les portraits d'un souteneur et d'un millionnaire américain, les compagnons du captif, qui sont excessivement curieux : c'est un vrai roman qui se passe dans ce cachot, une petite synthèse balzacienne de la vie sociale. Les prisonniers si divers entendent le canon, que se passe-t-il ? Un coup de fusil ? Qui fusille-t-on ? Le bruit court que les Prussiens entrent dans Paris et qu'on fusille tous les suspects. Mourir ainsi entre ces murs de pierre, sans pouvoir s'expliquer. — Ce ne fut qu'en sortant, après deux semaines, après s'être enfin expliqué, que l'auteur apprit la victoire de la Marne. Petit livre de luxe, illustré par Robert Bonfils.

§

Les vrais auteurs gais sont peut-être ce qu'il y a de plus rare dans la littérature, car c'est un genre qui ne supporte jamais la médiocrité. Alphonse Allais avait une qualité d'ironie qu'on n'avait plus rencontrée depuis que son sourire s'était éteint. Je crois bien que M. C. Pawlowski a retrouvé ce sourire et cette ironie froide, sérieuse, scientifique. L'ironie de M. Pawlowski est parfois si fine que je suis persuadé que beaucoup de ses lecteurs s'y laissèrent prendre et crurent véritables ces **Inventions nouvelles et dernières nouveautés**. Mais j'aime le ton d'humour avec lequel l'auteur fait la critique des prétentions scientifiques et pratiques, s'excusant auprès de ses lecteurs du « caractère purement documentaire » de son œuvre : le temps n'est plus, écrit-il, « aux rêveries littéraires mais bien aux vérités pratiques ».

On nous a reproché de nous attarder en France aux idées générales, on a insinué que nous ne savions pas nous intéresser à ces multiples détails de la vie quotidienne dont est fait, paraît-il, le progrès. Il est temps de réagir et de montrer que nous pouvons, nous aussi, ne pas nous payer de mots.

Cueillons quelques-unes de ces inventions. En voici une qui rendrait bien service aux littérateurs affligés du voisinage d'un piano et qui n'est peut-être pas irréalisable.

On ne saurait trop recommander le *nouveau piano électrique pour débutants*, que l'on impose aujourd'hui dans tous les immeubles modernes. Ce piano d'étude ne comporte que le clavier, dont chaque note est reliée électriquement avec la caisse du piano placée dans la cave. Un casque microphone, placé sur la tête de l'élève, lui permet d'entendre seul le bruit du piano souterrain ; les voisins ne sont plus incommodés et l'élève peut ainsi poursuivre, sans interruption, ses études jour et nuit.

Tout à fait pratique aussi cette *robe secrète à double agrafage pour dames du monde*, que lance un grand couturier parisien pour sa seule clientèle. C'est là un « innocent subterfuge, analogue au

double allumage si apprécié des automobilistes, et qui sera bien accueilli de tous. Il mettra quelque union, cette année, nous en sommes convaincu, dans la plupart de nos ménages parisiens. » Il y a même là un souci de moralité qui est très appréciable.

J'aime aussi le *bénédisiphon*, cet « accessoire de luxe qui, depuis quelque temps, remplace le goupillon dans nos grandes églises de Paris ». Un bouton à pression « permet au public élégant de se servir de l'instrument comme d'un siphon, avec la même précision et la même sûreté. L'Eglise, on le voit, se modernise. » Mais cette imagination ne dépasse pas la réalité du modernisme de l'Eglise, puisqu'il existe, déjà depuis longtemps, une seringue pour le baptême au ventre de la mère, avant l'opération césarienne.

§

Voici un recueil de versions latines tout à fait d'actualité, qui s'intitule d'ailleurs **Pages et Pensées actuelles**, où M. Gaston Cayron a réuni le texte des auteurs latins qui traitent de la guerre. C'est excessivement troublant de lire ces titres auxquels les textes correspondent : *Une tentative de violation de la neutralité romaine, Une promotion sur le champ de bataille, Les Paysans sont-ils les meilleurs soldats?*...Ne sont-ce pas les titres mêmes des articles de nos journaux d'hier? Lisons encore : *Nous lutterons jusqu'au bout, Ivrognerie et gloutonnerie des Germains, La Grèce sortant de la neutralité doit opter pour Rome contre Philippe, Les Jets de matières enflammés, La destruction des édifices religieux en temps de guerre*, et *Les* (éternels) *stratèges en chambre*, etc., etc. Toute la guerre d'aujourd'hui est dans ces pages d'autrefois, et nous pouvons philosophiquement y découvrir une constance des mœurs de l'homme, de ses instincts, de ses sentiments et de ses passions. Si les moyens matériels de faire la guerre ont évolué mécaniquement, la guerre elle-même est toujours la même et les descriptions que nous en ont laissé les Tite-Live, Valère-Maxime, Tacite, César, Sénèque ou Velleius Paterculus semblent être des récits d'un témoin oculaire que publient actuellement tous les journaux de France.

JEAN DE GOURMONT.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Fleurent : *Les Industries chimiques en France et en Allemagne* (conférences, 2ᵉ série), Berger-Levrault, 2 fr. — V. Auger : *L'Industrie des matières colorantes ; son avenir* (conférence), Association française pour l'avancement des sciences 1915-16. — H. de Varigny : *Explosion et explosif*, Berger-Levrault, 0 fr. 75. — Memento.

La question du charbon est à l'ordre du jour ; ce sera aussi un des problèmes les plus importants d'après guerre.

La houille s'est formée vers la fin de la première période de l'histoire géologique, alors que toute une série de terres élevées venaient de surgir des océans, dessinant la chaîne hercynienne, cette charpente squelettique de l'Europe centrale. A cette époque, déjà si lointaine de nous, l'atmosphère terrestre était encore chargée de beaucoup d'eau et d'acide carbonique, et l'énergie du soleil était incomparablement plus puissante qu'aujourd'hui. Les premières plantes vasculaires surent capter cette énergie, à leur profit ; elles se mirent à la transformer en énergie chimique, et fabriquèrent, surtout avec l'eau et l'acide carbonique, des substances complexes qui devinrent des aliments pour elles. Aussi elles ne tardèrent pas à atteindre des tailles considérables. Les débris de ces premières forêts entraînés par les eaux torrentielles s'accumulèrent dans des lacs ou en des deltas aux bords des mers ; depuis, ces dépôts organiques ont subi, sous l'influence de la chaleur et celle de la pression, de multiples et profondes transformations, mais sont restés très riches en substances chimiques et forment des réserves incomparables d'énergie. La houille, en un mot, c'est de l'énergie chimique fossile.

C'est cette énergie que les peuples civilisés se disputent ; un des buts de guerre de l'Allemagne les plus manifestes était l'annexion des bassins houillers de la Belgique et du nord de la France ; actuellement le charbon est un des facteurs les plus importants de la guerre ; après que celle-ci aura pris fin, l'avenir sera à celui qui saura le mieux utiliser l'énergie de la houille et de ses dérivés.

Le nombre de ces dérivés est considérable ; M. Fleurent leur a consacré une de ses conférences des Arts et Métiers : sur **les industries chimiques en France et en Allemagne.**

Lorsqu'on distille un morceau de houille, des matières volatiles qui se dégagent, les unes peuvent prendre l'état liquide par refroidissement (goudrons et eaux ammoniacales), les autres continuent à conserver l'état gazeux (gaz d'éclairage et de chauffage). Jusqu'en 1854, les goudrons, les impuretés de l'industrie du gaz, constituaient des matières sans valeur, et c'est un chimiste français, Pelouze, qui le premier indiqua l'importance industrielle de la distillation des goudrons. On peut retirer de ceux-ci : des huiles légères, des huiles moyennes, des huiles lourdes, etc. Mais tous ces corps peuvent à leur tour subir de nouvelles distillations ; les huiles légères peuvent donner ainsi du benzol brut, d'où on peut retirer la benzine, le toluène, le xylène ; les huiles moyennes contiennent des phénols, qui peuvent en être séparés, de la naphtaline ; les huiles lourdes, de l'anthracène... Les Allemands, depuis un certain temps, ont eu soin de retirer des goudrons tous les dérivés chimiques et d'utiliser ceux-ci, que ces goudrons proviennent de la fabrication du gaz d'éclairage, ou de la distillation de certains charbons pour la fabri-

cation du coke métallurgique. Pendant trop longtemps, on ne s'est préoccupé que de la production du coke; et on a négligé complètement la valeur des produits volatils condensables. C'est vers 1881 que les Allemands ont reconnu que c'était là une erreur profonde.

§

A cette même date, la fabrication des matières colorantes en Allemagne commençait à prendre son essor. Ceci me conduit à parler de l'intéressante conférence, faite à l'Association française pour l'avancement des sciences, par M. Victor Auger, maître de conférences à la Sorbonne, sur **l'Industrie des matières colorantes et son avenir**.

Il a déjà été préparé dans les laboratoires plus de cent mille matières colorantes, dont un bon millier sont présentes sur le marché; et il est bon de faire remarquer qu'il s'agit là d'individus chimiques, et non de mélanges. Or, la houille est la source de la plupart de ces couleurs. On les obtient en traitant de diverse façon le benzène, le toluène, le xylène, le naphtalène, l'anthracène, et corps voisins, précisément tous des dérivés des goudrons de la houille. Il suffit de fixer sur la charpente squelettique de ces corps, charpente qu'on se figurera sous l'aspect d'un hexagone ou de plusieurs hexagones soudés, des groupes chimiques dits chromophores. Il y a, dans chaque cas, toutes sortes de combinaisons possibles, et dans quelques siècles nos arrière-neveux connaîtront certainement plusieurs millions de combinaisons colorées. Les Allemands, avec leur patience, se sont déjà attelés à ce travail, et ont mis la main, directement ou indirectement, sur la plupart des usines de matières colorantes du monde entier. Trois usines françaises des plus importantes, l'usine de Creil, l'usine lyonnaise, les Etablissements de Gillard, Monnet et Cartier, ont passé aux mains des Allemands en 1881, 1889 et 1900. Au début de la guerre, il ne nous restait qu'une grande usine, celle de la Société anonyme de Saint-Denis. De plus, les Allemands ont toujours eu soin de laisser leurs filiales étrangères à l'état d'usines de finissage, ne pouvant fonctionner que par l'apport des produits élaborés par la maison-mère. Enfin les Allemands ont appliqué leur esprit d'organisation aux industries en question ; les principales maisons allemandes, déjà si puissantes, ont éprouvé le besoin de s'unir entre elles, de s'associer pour l'invention, la fabrication et la vente.

§

Mais en organisant l'industrie des matières colorantes, les Allemands avaient une arrière-pensée : la fabrication des explosifs en temps de guerre. Il est, en effet, assez facile de transformer les usines de colorants en usines de guerre. Tous les appareils qui servaient aux opérations de nitration ont pu être mis à réquisition pour fabri-

quer le dinitrobenzène, le trinitrotoluène, les di et trinitronaphtalènes, l'acide picrique, les nitrophénols et les nitrocrésols, qui sont les principaux représentants du formidable arsenal d'explosifs fournis par les distillats du goudron de houille. Il se trouve même que certains explosifs sont des matières colorantes. Tel est le cas de l'*aurantia*, teinture jaune-orange, d'un usage courant jusqu'à ce que sa fabrication eût été arrêtée par une terrible explosion survenue dans un atelier où on effectuait sa pulvérisation.

Dès les premières batailles de cette guerre, les Alliés se rendirent compte de la quantité invraisemblable d'explosifs qu'on devait mettre en jeu de part et d'autre dans les luttes d'artillerie, et comprirent alors pourquoi les Allemands avaient accaparé la rectification des phénols de l'Europe. Par les bas prix de leurs produits, ils avaient ruiné les industries similaires des Alliés, et les usines allemandes seules pouvaient suffire, et au delà, à toutes les exigences de l'artillerie. Nous avons su éviter le désastre cependant.

§

Nous devons penser maintenant à l'avenir. M. Auger a toute confiance dans les pouvoirs publics. Il ne doute pas qu'ils fassent une loi obligeant toutes les cokeries de France à récupérer les produits volatils de leur fabrication. Ils devront aussi donner plus d'ampleur à l'enseignement professionnel de la chimie. Actuellement, il y a pénurie de chimistes. Ils étaient trop théoriciens, et les industriels les méprisaient et ne faisaient guère appel à leurs services. Après la guerre le chimiste mieux instruit reprendra dans l'industrie la place qui lui est due.

Les pouvoirs publics devront se préoccuper en outre de l'organisation commerciale.

Il ne suffit pas de fabriquer des produits, il faut encore savoir les placer et pour cela aller trouver les acheteurs. C'est un axiome psychologique que « le client est un adepte fervent de la religion du moindre effort » ; les Allemands, eux, le savent bien : ils avaient, en dehors de leurs 1500 chimistes de recherches des usines de colorants, toute une légion de voyageurs teinturiers-coloristes, docteurs ès sciences expérimentés et connaissant à fond la chimie de la teinture, qui étaient chargés de faciliter la besogne des clients dans l'embarras et de les enthousiasmer pour des nouveautés réelles ou supposées. Mais nos savants n'ont pas assez le sens commercial.

§

Puisque je viens de parler d'explosifs, je signalerai un excellent ouvrage de vulgarisation, **Explosion et explosif**, écrit par le savant et l'écrivain distingué qu'est M. de Varigny.

L'auteur montre la place importante tenue par la France dans

l'histoire des explosifs. Pour lui, on ne doit à l'Allemagne « qu'un minimum d'initiatives et d'idées générales ».

Les Français en ont au contraire répandu à foison. Mais ils ne les suivent pas assez jusque dans leurs conséquences. Les Allemands, au contraire, sont bons pour prendre les idées des autres, les suivre, les exploiter et utiliser. Ils font de bons ouvriers, des contremaîtres appliqués. Mais des chefs, au sens intellectuel du mot, combien rarement !

MEMENTO. — Jean Laurent : *La Télégraphie sans fil*, Bibliothèque scientifique des Ecoles et des Familles, H. Gautier, 0 fr. 15. — Je tiens à signaler ici cette brochure, due à un jeune ingénieur, chef des travaux à l'Ecole supérieure d'électricité. L'auteur a su exposer le problème avec un rare talent. C'est clair et élevé à la fois.

GEORGES BOHN.

SCIENCES MÉDICALES

Discriminations chirurgicales guerrières. — Les chirurgiens se sont bien chamaillés depuis le début de la guerre au sujet de méthodes chirurgicales. Et cela a été heureux pour les blessés.

Il y avait une sorte de dogme militaire avant 1914. La chirurgie de guerre était quelque chose de spécial, nous disaient les... chirurgiens militaires. Après tout, comme nous n'y étions pas allé voir, nous n'avions pas le mauvais goût de contredire.

Mais survint l'aquilon, et les civils, à devenir... militaires, s'aperçurent que, pour être soldat, on n'en était pas moins homme, même au point de vue... chirurgical.

Quand nous sommes partis, on nous avait dit : « Le projectile se désinfecte lui-même, ne farfouillez pas un blessé, ne ménagez pas la teinture d'iode et collez un bon pansement là-dessus... et avec çà votre blessé peut aller très loin... », si loin d'ailleurs qu'il aboutissait souvent aux infections graves et à la gangrène gazeuse.

Et, comme il était à peu près inévitable, il y eut une réaction en faveur des antiseptiques. Eclats d'obus, de crapouillots, de grenades, entraînaient de tels bataillons de microbes que le mot d'ordre fut : Détruisez le microbe. Et on chercha à le détruire en multipliant les antiseptiques. Mais, le microbe est un être vivant formé de protoplasme comme nos tissus qui souffraient de l'action de l'antiseptique microbicide.

Après n'avoir vu que le *germe*, on s'occupa du *terrain* et on dit Il ne faut pas tant lutter contre l'agent infectieux que favoriser — et surtout ne pas contrarier — la défense spontanée de l'organisme ; il faut à la méthode antiseptique substituer la méthode aseptique.

Que de lances rompues depuis ! on dirait que le costume militaire a rendu plus batailleurs les hommes de science (serait-ce une dé-

monstration inattendue de la théorie périphérique des émotions de Lange et William James qui nous affirment que le costume et l'attitude extérieure créent les états d'âme).

Les lecteurs du *Mercure* connaissent cette évolution de la chirurgie.

Les premiers chirurgiens employaient le vin pour panser les plaies. C'était ce que faisait Hippocrate, ce que continuaient à faire Ambroise Paré, Guy de Chauliac, J.-L. Petit. Les Arabes utilisaient le goudron ; Batailhé, Nélaton, Chedevergne, le vin aromatique ; Raspail l'alcool camphré. Puis l'idée que ces agents infiniment petits infectaient les blessures germa et Alphonse Guérin préconisa le pansement ouaté. Survinrent les splendides découvertes de Pasteur qui, appliquées à la chirurgie par Lister, furent le chapitre d'introduction de la chirurgie scientifique actuelle. L'acide phénique, dont l'action microbicide est puissante régna dès 1865 dans les salles d'opération. Lucas-Championnière importa cette pratique en France. D'autres antiseptiques suivirent. Nous ne les énumérerons pas.

Une méthode nouvelle est ou insultée ou acceptée comme une religion. La méthode antiseptique eut des résultats excellents, et, le pourcentage des morts par infection post-opératoire baissant considérablement, la chirurgie splanchnique devenant, — grâce à elle, — très praticable, elle eut ses dévôts ; on antiseptisa d'un main généreuse, si bien que, dès 1883 déjà, Arloing et Cornavin à Lyon s'élevèrent contre les abus. Après eux, Gros, Tillaux, etc... On insista sur la différence d'une expérimentation *in vitro* et d'une application *in vivo* et on mit en évidence l'irritation, la destruction des tissus, les adhérences consécutives — si désastreuses au niveau des séreuses — et les cas d'intoxication générale par les substances chimiques employées.

Et c'est alors que le *terrain* prit la première place sous l'influence de Lawson Tait, Tripier, Bergmann, Terrier. Il faut surtout, dit-on, non pas s'acharner à détruire les microbes installés dans les tissus, mais éviter l'arrivée de microbes nouveaux et l'on multiplia les précautions *aseptiques* : désinfection des mains de l'opérateur, utilisation de masques pour la face et les cheveux, gants de caoutchouc, ébullition des instruments, construction d'étuves et d'auto-claves. Ces précautions permirent de constater que jamais une plaie n'est entièrement amicrobienne, qu'il existe toujours des staphylocoques ou des streptocoques sur les plaies admirablement guéries *per primam*, « par première intention » et ce dont il faut tenir compte, non de l'absence des ennemis, mais de leur densité numérique, de ce que Stassano a appelé « le coefficient de dose ».

Une conclusion nouvelle s'imposait : *il faut seconder l'organisme* et, tout naturellement, l'attention se porta sur le processus de la guérison naturelle spontanée de l'infection. On établit ainsi le rôle

si curieux des soldats de l'organisme que sont les globules blancs. Ces derniers, qui vivent dans nos vaisseaux, se mobilisent dès que le danger est signalé, traversent les parois vasculaires par un phénomène de *diapédèse*, vu au microscope par Conheim, vont attaquer et détruire l'envahisseur par une *phacocytose* — c'est à dire absorption de cet envahisseur — dont le mécanisme est la gloire de Metchnikoff et de l'Institut Pasteur.

Théorie d'abord *mécanique* — on croyait à une lutte corps à corps entre le globule blanc ou leucocyte et le microbe, — la théorie de la phagocytose ne tarda pas à devenir chimique.

Dans les maladies infectieuses on constata en effet l'apparition de ferments, de sérums et d'humeurs spéciales qui détruisaient l'aggresseur. Metchnikoff démontra que ces produits de nature chimique étaient sécrétés par les leucocytes qui conservaient toujours leur magnifique rôle de soldats.

L'émoi fut grand un jour chez les admirateurs des globules blancs quand le savant anglais Wright vint dire :

— C'est très bien, vos leucocytes sont très chics, mais ils sont un peu comme les Héros d'Homère qui triomphaient — même le bouillant Achille — d'ennemis déjà paralysés par les Dieux.

Pour que le leucocyte gagne la bataille, il faut qu'au préalable, le sérum sanguin, grâce à une substance que j'appelle *opsoniné*, ait annihilé le poison microbien que, — puriste distingué, — je baptiste *agressiné*.

— Pardon, mon cher monsieur, riposta Metchnikoff, mes leucocytes sont dénigrés par vous comme le furent, en août 1914, certains corps d'armée par un sénateur cacochyme ; votre fameuse « opsonine » ce sont eux qui la fabriquent.

Et, avec son élève Kobsarenko, le Maître démontra la multiplicité des ferments leucocytaires. Parmi les globules blancs les uns sécrètent une *protéase* qui digère les matières albuminoïdes dont sont formés les microbes : ce sont les leucocytes polynucléaires ou *microphages* qui dévorent l'armée ennemie ; les autres, un peu plus gros, comparables aux braves territoriaux, sécrètent une *lipase* qui s'attaque aux choses graisseuses, à tous les résidus des luttes organiques et leur servent de four crématoire : ce sont les *macrophages*.

Nos vrais combattants sont donc les leucocytes, qui se spécialisent même comme les armes différentes d'une nation moderne ; et, cela est si vrai, qu'il leur faut une sorte de service d'Etat-Major. Le G. Q. G. de l'organisme, le système nerveux, règle le milieu intérieur et, grâce à lui, on voit apparaître dans le sang des ferments d'origine non leucocytaire, les *leucocytolysines* et les *antileucocytolysines*, étudiés par Manoukhine en 1913, et qui réglementent l'augmen-

tation et la diminution des leucocytes suivant les besoins de la lutte, ces actifs défenseurs, en effet, livrés à eux-mêmes, en vadrouille dans l'économie, pourraient travailler contre l'organisme faute d'ennemis et le démolir comme les anciennes « grandes compagnies » de fâcheuse mémoire. Le cas arrive d'ailleurs dans des affections particulièrement graves causées par l'insubordination générale des globules blancs.

Cette faculté de défense remarquable de l'organisme est si importante et si admirable que l'attention des expérimentateurs et des cliniciens s'est fixée sur la leucocytose envisagée dans ses conséquences thérapeutiques.

Avec un certain nombre de substances, on a provoqué des leucocytoses de laboratoire afin de savoir si on pouvait les utiliser chez l'homme. On s'est d'abord servi de teinture de myrrhe, de camphre, d'éther, d'huile camphrée, d'hémialbumose, de peptones, de carbonate de soude, d'extraits organiques, etc... Deux substances dont les qualités de stimulation de défense de l'organisme ont été mises en lumière, ont été l'acide nucléinique et le cinnamate de soude. Doyen fixa son attention sur l'action des levures, et sa fameuse *Mycolysine* buvable ou injectable est une combinaison de solutions colloïdales de levures avec des toxins ou des vaccins microbiens.

Nous venons de prononcer les mots de *colloïdes* et de *vaccins*.

Ils nous amènent tout naturellement à citer les travaux contemporains sur la puissance thérapeutique des métaux en solution colloïdale, le collargol, etc.., et à rappeler les recherches nouvelles sur la vaccinothérapie.

Le médecin anglais Wright a proposé de guérir les plaies en injectant des vaccins antiseptiques préparés avec des cultures atténuées des microbes de la plaie : cette méthode renforce la défense organique. On l'a utilisée pour des plaies de guerre. Wright l'utilise en surplus pour certaines affections de nature spéciale comme la blennorrhagie.

Enfin on a constaté que l'injection de sérum sanguin active singulièrement la prolifération des leucocytes.

— En pathologie externe on a employé le sérum de cheval chauffé ou sec, soit en injections, soit appliqué directement sur la plaie. Deux sont en faveur, le sérum de Petit et le sérum de Leclainche et Vallée. Tous les travaux relatifs à cette thérapeutique spéciale sont résumés dans le bel ouvrage que le Dr Raymond Petit vient de publier chez Masson sous le titre *Les phagocytes en chirurgie*.

— En pathologie interne le résultat de ces recherches a été la méthode dite d'*autosérothérapie* lancée par un médecin français installé à Pétrograd, le docteur Marcou, et qui consiste à injecter un malade...tout simplement soit de son sérum sanguin, soit du liquide

pathologique produit dans sa plaie ou ses séreuses dans les cas de pleurésie ou d'épanchements. La stimulation organique est suractivée par les substances antimicrobiennes contenues dans ces liquides naturels.

§

Tels sont les éléments scientifiques qui permettent de suivre avec intérêt les discussions passionnées entre partisans de l'antisepsie et partisans de l'asepsie.

Le Pr Pierre Delbet depuis le début de la guerre ne cesse de casser lance sur lance sur le dos des antiseptiques, s'étant mis à cultiver les microbes des plaies de guerre, à faire de la « pyoculture » ; il a affirmé que les antiseptiques *ne sont que des gêneurs*. Il a dit mieux. A la Société de chirurgie, le 3 janvier 1916, il a soutenu que les antiseptiques ne gênent... que l'organisme et, tournant casaque comme de vulgaires Bulgares, « préparent la pâture aux microbes » dont ils sont... la providence.

Rodrigue qui l'eût cru?

Un fait plus curieux encore, voire paradoxal, affirme-t-il, c'est que dans bien des cas les bouillons ensemencés avec les pyocultures faites dans les antiseptiques, ont cultivé plus rapidement et plus abondamment que ceux ensemencés avec les pyocultures témoins. En un mot, *le nombre des microbes augmente souvent dans le pus traité par les antiseptiques.*

Vous voyez d'ici le potin dans Landerneau.

En réalité, les uns et les autres exagèrent. Il faut détruire les microbes quand ils sont trop nombreux (rappelons-nous ce que nous avons appelé le « coefficient de dose »). Il faut renforcer l'organisme.

Certaines plaies guérissent mieux avec l'asepsie qu'avec l'antisepsie.

Chaque médicament a ses statistiques probantes... pour celui qui l'emploie.

C'est, chez l'être bien personnel qu'est l'homme, le coefficient de sa *personnalité humorale* qui prime tout. En chirurgie, comme en médecine, l'argument clinique prime tous les autres. En guerre, les plaies d'apparence les plus bénignes sont souvent suivies de phénomènes infectieux très rapides et très graves et, dans ces cas, ce qui s'impose c'est le large débridement, c'est le drainage.

Dans notre métier la pratique est supérieure à tous les « laïus », si bien que tous les progrès de la chirurgie de guerre actuelle, — (les procédés acceptés par la plupart des médecins qui se moquent des théories), — consistent à appliquer... les méthodes de Larrey, un fameux praticien de guerre celui-là.

Le grand baron tarbais a écrit :

L'acier doit guérir les plaies faites par l'acier.
Sus à l'infection en débridant largement et précocement.
La chirurgie à ciel ouvert est le triomphe de la chirurgie de guerre.

Elle tue les miasmes, modifie les humeurs peccantes et transforme le pus savieux en pus louable.

En chirurgie de guerre, plus précocement et plus largement on fait, mieux on fait.

Le premier pansement ne peut être exécuté que dans les ambulances du front et non dans les postes de secours régimentaires.

De la perfection de ce premier pansement, de la précocité et de la douceur du transport, dépend le sort du blessé.

On peut sans crainte écrire tout cela en lettres d'or sur la porte d'entrée de toutes les formations sanitaires.

Nous parlerons la prochaine fois d'une méthode — mélange heureux d'antisepsie et d'asepsie — qui a fait beaucoup de bruit... et d'excellente besogne : *la méthode de Dakin et Carrel.*

DOCTEUR PAUL VOIVENEL.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

A un tournant de la Guerre. — Un de mes amis du Thibet, qui a fait de bonnes études dans notre pays, m'a adressé la lettre qu'on va lire. Comme il sera facile de s'en rendre compte, à sa lecture, cette lettre m'a un peu vexé. Je la livre, cependant, telle quelle, à mes lecteurs :

« Pardonnez-moi ma franchise. J'achève de lire, en me gondolant, votre dernière chronique du *Mercure*, où vous divaguez éperdument sur la durée de la guerre. Comme on voit que vous n'ignorez pas qu'il y a eu une guerre de Trente ans, une autre de sept, sans compter le fléau qui, tout un siècle, ravagea votre douce France, sans parler de la belle période des guerriers qui va, presque sans interruption, de 1792 à 1815, soit pendant une période de vingt-trois ans. Au fond de tout combattant il y a un cafard qui sommeille ; et le prurit de votre érudition a réveillé le vôtre. Vous laissez entrevoir, avec quelle assurance ! mon cher, que les Alliés doivent s'armer de patience, autant que d'artillerie lourde, avant de voir poindre l'aube, encore lointaine, où les Allemagnes achèveront de mourir d'inanition, après avoir dépensé le dernier mark et vu disparaître leurs dernières réserves d'hommes, épaves des armées si magistralement trucidées par la plume du Lieut.-Colonel Rousset et de M. le Général Malleterre. Vous aviez à peine fini de nous chapitrer sur l'obligation de se résigner à une guerre sempiternelle que la malice du sort soufflait sur votre château de cartes. Oui, des premiers chuchotements de paix couraient de l'Ancien au Nouveau Monde M. de Bethmann-Hollweg, que vous avez si abominablement calomnié pour avoir tiré un profit d'une valeur incomparable et inconnue jusqu'à lui de l'exploitation des chiffons de papier, attestait solennellement le « Vieux Dieu » des

carnages, qu'à l'orée de cette année nouvelle, vraiment, le cœur lui manquait, à lui et à son bon maître, pour continuer plus longtemps à souffler des gaz asphyxiants, à flamber des hommes comme des torches ou à les immerger dans la mer profonde, en leur épargnant toute émotion prémonitoire. Oui, le cœur lui flanchait de continuer à déporter des femmes et des jeunes filles loin de leurs foyers, comme au temps de notre Gengis-Khan ; de brûler des villes, de raser des villages, d'éventrer des chefs-d'œuvre de pierre, comme vos cathédrales, pour des raisons d'Etats-majors ivres du bon vin de France. Ce nouveau Crucifié-fait-homme se repentait à la face du monde, et, comme un aveugle qui pleure dans sa sébile, adjurait les passants et les sergents de ville de faire cesser la boucherie. Et c'est le moment que vous choisissiez pour évoquer la guerre de Troie ! A ce même moment encore, le Pr. Wilson sortait de son tiroir une Note, qu'on assure être la dernière ou l'avant-dernière, qu'il limait en secret depuis plusieurs semaines : c'était sa bûche de Noël aux belligérants. Il suggérait la Paix et il demandait aux uns et aux autres : « A quel prix la consentiriez-vous ? Faites-moi connaître vos exigences pour que je puisse juger entre vous. » Ce fut une belle surprise dans son propre pays. La Bourse de New-York en a tremblé. Les valeurs des industries de guerre ont frisé le krach : « La paix ! disaient certains, quelle est cette nouvelle calamité ? »

« Hélas ! la Presse des Alliés devait réserver un accueil plutôt réfrigérant à la note du Président. On était, il est vrai, un peu blasé sur la valeur de ces papiers, qui, depuis deux ans, s'échangeaient d'un continent à l'autre, comme des tracts de sociétés salutistes, sans modifier d'un iota le cours des événements. Le Président courait le championnat des Notes, et après la première, rédigée au lendemain du coup de la *Lusitania*, où il avait trouvé ce ton de fermeté d'un homme qui menace, avec l'espérance qu'on ne le prendra pas au sérieux, on ne croyait déjà plus à l'efficacité de sa prose. Empêtrée de préjugés juridiques, il y apparaissait trop avec le désir de se montrer Olympien, celui moins avoué de ne pas laisser échapper l'occasion pour son pays de brasser des affaires fructueuses. « Si l'on touche à la vie d'un seul citoyen de l'Union », avait-il dit... A peine avait-il fini de parler que les Boches se livraient impunément, au prix de quelques notes échangées, à un véritable massacre de Yankees. Sans doute, je le reconnais, cet homme vertueux et juste, comme tous ceux qui sont uniquement pénétrés de l'esprit du Seigneur, était un peu brûlé au moment de vous présenter sa bûche de Noël. Cependant, vraiment, cette fois, vous vous êtes trop emballés ; vous n'avez même pas pris le temps de lire et vous vous êtes écriés : « Pour qui prend-il les Alliés ? Est-ce nous qui avons violé la Belgique, escamoté la Serbie, empoché la Roumanie à la foire d'empoigne ? En sommes-

nous capables? — Non? — Alors, pourquoi nous traite-t-il sur le même pied que les Boches? Est-ce nous, oui ou non, qui combattons pour la liberté, le droit et la civilisation? Sont-ce eux qui se battent uniquement pour défendre leur sale peau ou voler à la tire de droite et de gauche? Alors?... »

« Eh bien, oui, vous avez raison ; mais vous vous êtes trop emballé. Vous avez gaffé, — ne vous fâchez pas! — une fois de plus. Il ne faut pas s'en faire. Une fois de plus, une fois de moins, ça ne compte plus. Vous ne vous êtes donc pas aperçus que cette fois le Président tirait droit aux Boches? Il devait bien se douter qu'aux approches de la Christmas on parlerait de paix en Allemagne. Il était mieux informé que vous, mon pauvre Cassandre. Le Hongrois, le Bulgare, le Turc, l'Autrichien, il avait fallu les consulter; et leur accord ne s'était pas réalisé en un jour. Tout cela avait filtré à travers les valises diplomatiques. Il n'y a que vos diplomates pour savoir tout après tout le monde. Le Président a donc pensé que puisque au camp des Boches, on allait parler de paix, il serait peut-être possible de leur demander avec opportunité les conditions qu'ils y mettaient. Pour réussir à leur tirer une réponse, il fallait bien s'adresser à tout le monde et se donner les apparences de ne pas prendre parti d'avance pour l'un ou pour l'autre. Le Père Wilson avait-il, je vous le demande, un autre moyen de forcer l'Allemagne à abattre ses cartes sur table? Non. Aujourd'hui, à la faveur de votre indignation, celle-ci a paré le coup par une échappatoire, dont le Président ne sera pas dupe. Il ne suffira pas à l'Allemagne et à l'Autriche d'avoir renouvelé hypocritement leur désir d'accorder la paix aux peuples et d'avoir exprimé leur joie de s'être rencontrés avec le bon Président sur le même chemin de Damas. Il n'y a rien de fait. Tout est à recommencer. Mais n'allez pas triompher trop vite, ô homme de la guerre à rallonges!

« Vous avez encore laissé passer une autre occasion de placer vos ennemis dans un cruel embarras. Peut-être aviez vous prévu qu'en pareille circonstance, les alliés, après force conversations, n'agiraient pas autrement? De là vos idées biscornues sur la durée de votre guerre.

« J'ai lu, comme tout le monde, dans une édition de vos journaux du soir, la fière réponse de la je ne sais plus quelle triple Entente à la note de paix du quadrille Boche. Certes, elle est brillante, vibrante et enflammée, comme il convient. Vraiment, la coalition rédige et parle d'une manière supérieure. Mais ne vous vient-il pas à la pensée qu'une réponse froide et positive, composée de paroles simples, comme paroles d'Evangile, eût produit encore plus d'effet : « Messieurs d'Allemagne et aultres lieux, vous avez parlé les premiers d'ouvertures de paix. Donc, à vous la pose: Faites-nous connaître

vos conditions par l'intermédiaire de notre commune amie, la Suisse. Ne vous attendez pas, cependant, à nous voir, avant de connaître le programme de vos conditions, vous adresser l'un de nos Thiers ou de nos quarts d'homme d'Etat, qui se laisserait griser par la vanité et, fou d'orgueil de se trouver traité de pair à compagnon par un grand personnage aristocratique de votre tribu, se montrerait tout disposé à se laisser arracher des concessions inespérées en croyant emporter un succès diplomatique. Nous avons vu ça dans notre histoire. »

« Il aurait bien fallu qu'on vous répondît par une proposition positive. Mais ne l'eût-on pas fait, vous rompiez les chiens : Soit, auriez-vous dit, nous n'avons pas parlé les premiers de paix ; nous continuons le jeu.

« Atout ! Atout ! Oui, quand abattrez-vous vos cartes avec force sur le tapis rouge de la guerre, en obéissant au génie de votre race, à vos instincts, à vos belles qualités natives ? Nous vous aimons beaucoup dans ce pays, et nous vous estimons mieux depuis cette guerre, car elle a eu pour vous l'avantage de nous débarrasser complètement des commis-voyageurs boches, qui montaient pressés comme des punaises à l'assaut de nos villes, troublant nos habitudes si heureusement attardées et stagnantes. Oui, nous vous gardons une grande reconnaissance d'avoir détourné de nous cet exode de parasites dévorants. Et vous voilà parvenus à un tournant de cette longue lutte. Il y a quelque chose de changé sous votre ciel ; je vois une éclaircie. Vous avez consenti quelques coupes dans votre haute direction-diplomatie, commandement, administration, simples retouches, encore insuffisantes. Inévitablement d'autres auront lieu. A situation nouvelle, il faut des hommes nouveaux. Ceux-ci naîtront sous la pression des faits, ne cessez pas d'espérer. Voyez, la cruell aventure de la Roumanie a déconcerté des fois robustes, auprès desquelles la foi du charbonnier avait la faiblesse du roseau ; mais elle a dessillé bien des yeux. La leçon vous sera profitable, et quoi qu'on en pense parmi vous, le malheur de la Roumanie ne prolongera pas la durée de la guerre. Il se peut que l'Allemagne ait tiré de sa victoire quelques wagons de blé; cela est de peu d'importance. Vous ne l'aurez pas à merci par la faim ; par le succès de vos armes.

« Mais que l'expérience cruelle que vient de faire la Roumanie, aux côtés de ses puissants alliés, qui n'ont pu que la recueillir au moment d'être tout à fait jetée à terre, soit la dernière de toutes. Après la Belgique, après la Serbie, après la Roumanie, évitez de faire un sort pareil à la Grèce et ne lui demandez pas de tenter l'expérience à vos côtés. Ce serait d'une ironie trop cruelle. La Grèce se refuse à renouveler l'expérience à son profit, si l'on peut dire. Elle repousse

les présents et la puissante assistance des alliés. A son tour, elle vous retourne le

Timeo Danaos et dona ferentes,

qu'on lui a si longtemps servi. Elle ne veut recevoir ni les camions automobiles de l'Angleterre, ni les munitions d'Amérique, ni les canons lourds de M. Schneider. Son erreur détestable reste un abîme de mystère. Cependant le peuple grec avait pour vous une traditionnelle et franche sympathie; vous l'avez froissé, irrité et exaspéré et, malgré tout, une grande majorité de ce peuple vous est encore acquise. Par contre, vous n'avez eu que ménagements à l'égard de son Basileus, qui s'est toujours montré entiché de germanisme et qui professe pour le grand Etat-major boche l'admiration naïve d'un gendarme berlinois. Vous n'avez cessé, par vos diplomates, vos amiraux, vos envoyés de tout acabit de vous montrer en coquetterie avec cette tête auguste. Vraiment, serait-il votre cousin ? Je me souviens de ce grand journal de Paris qui, pour trouver des raisons à ces incompréhensibles ménagements, à ces agaçantes et humiliantes coquetteries, énumérait les liens de parenté qui unissaient le basileus aux souverains de l'Entente, mais il omettait de rappeler qu'il était le beau-frère de votre pire ennemi. Il est prêt à vous faire tirer dans le dos par son armée si la vague de Mackensen venait à déborder sur le front de Macédoine. Mais il ne sera le maître d'exiger qu'on vous fusille ainsi par derrière que si vous continuez à exaspérer son peuple tout en laissant ses franches coudées à son Basileus. Sans doute je juge mal des choses du haut des montagnes neigeuses où je vis retiré; mais la chaleur du coin du feu, où je me tiens, est bonne conseillère, et je me trouve à l'abri de l'énervement qui vous tient.

« Croyez-moi, à votre place, je n'eusse pas exigé l'exécution du § 4 de votre dernière note à la Grèce. Cela ne me serait jamais venu à la pensée. Ne croyez-vous pas qu'on le prenne plus tard pour les exigences d'un consortium de Républiques de Saint-Domingue réclamant des farandoles et des démonstrtaions populaires en justes réparations à leur vanité blessée ?

« Mais je m'arrête ; je crains de vous blesser. — Adieu, esprit fâcheux et subversif, qui croyez à la durée de la guerre. Que diriez-vous si la paix sortait un jour, d'une manière inopinée, comme un diable de sa boîte à ressort, de la décision des mêmes hommes qui viennent de se trouver d'accord pour l'écarter avec indignation ? Je ne vous le prédis pas ; mais tout arrive. »

Je m'excuse auprès de mes lecteurs de la longueur de cette lettre, et qu'on veuille bien me pardonner s'il y est plus question de politique que de choses militaires. Mais la politique et la stratégie ne

vont-elles pas ensemble ? Je ne sais plus quel général, dans l'embarras, s'épanchait auprès de son gouvernement : « Faites-moi de bonne politique, je vous ferai de bonne stratégie. » D'ailleurs, depuis de longues semaines, au moment de clore cette chronique, le calme règne sur l'ensemble du front. Il n'y a qu'en Roumanie où le drame s'achève sur la ligne du Sereth dans les derniers soubresauts d'une violente prise à la gorge. Il est encore trop tôt pour esquisser même les grandes lignes de cette passe d'armes rapide et brutale. — Trop d'éléments en sont encore mal connus.

JEAN NOREL.

LES JOURNAUX

La Grèce d'hier et d'aujourd'hui (Le Journal, 18 janv.). — *Souvenirs sur Alfred Droin et Gauthier-Ferrières* (Le Figaro, 12 janvier). — *Une anecdote sur Albert Glatigny* (Le Nouvelliste de Bretagne, 4 janvier).

Voici, à propos des événements de Grèce, une très belle page où M. Henri de Régnier évoque la grande figure de lord Byron, qui mourut pour l'indépendance de l'Hellade, et rappelle le mouvement d'opinion enthousiaste qui exalta envers la Grèce toute une génération. Mais il faut citer en entier cet article que **le Journal** a publié :

Je relisais récemment le très curieux volume de souvenirs que l'Anglais Trelawney a consacré aux derniers jours de Shelley et aux dernières années de lord Byron. Ce Trelawney était, d'ailleurs, un singulier personnage. Dans sa jeunesse, il avait exercé par sport l'honorable métier de corsaire et écumé la mer des Indes. Plus tard, revenu à une existence moins vagabonde et moins mouvementée, il s'était lié d'amitié, en Italie, avec les poètes Shelley et Byron.

Comme le lord, il avait embrassé la cause de l'indépendance de la Grèce, ce qui comportait une part de conviction réelle et une part de snobisme ; mais plus heureux que son illustre compagnon il ne paya pas de sa vie son aventureuse intervention, et même il n'arriva à Missolonghi que lorsque l'auteur de *Childe Harold* et de *Don Juan* eut rendu le dernier soupir, mais assez à temps néanmoins pour s'acquitter envers lui des suprêmes devoirs et pour recueillir de la bouche des témoins les précieux détails qu'il nous a donnés sur la fin héroïquement misérable du grand poète philhellène.

Cette mort, inutile peut-être, mais généreuse de lord Byron, il la faut toujours rappeler lorsque l'on parle de la Grèce, car elle est significative des sentiments qu'éveillèrent, dans les cœurs romantiques d'il y a cent ans, les malheureuses destinées de l'Hellade. Elle atteste le mouvement d'opinion enthousiaste qui exalta toute une génération. Ce mouvement, s'il eut son origine dans les magnifiques prestiges du passé hellénique, n'en demeura pourtant pas « platonique » et aboutit à des réalités effectives. L'indépendance de la Grèce ne fut pas seulement un thème de déclamation

et de poésie. Elle ne donna pas seulement lieu à des *Messéniennes* et à des *Orientales*. Elle n'inspira pas seulement des Casimir Delavigne et des Victor Hugo. Des actes suivirent les paroles, et la terre sacrée de l'harmonie et de la beauté trouva des libérateurs valeureux.

Ce fut donc au souvenir de son antique gloire que la Grèce dut sa liberté. Ce fut la Grèce des poètes et des artistes, la Grèce de Sophocle et de Phidias, la Grèce des Héros et des Dieux qui valut à la Grèce opprimée les sympathies libératrices et les dévouements vengeurs. Ce fut pour cette œuvre d'idéal et de justice qu'un Byron vint mourir avec tout son génie sur la côte fièvreuse où il consuma, dans une héroïque attente, les dernières heures de sa vie violente et passionnée.

La Grèce moderne, redisons-le encore, est née de ce sentiment d'admiration et de reconnaissance pour la place lumineuse qu'avait tenue dans la civilisation la Grèce des beaux âges. A ce sentiment, elle dut des garanties dont les nations marraines entourèrent sa liberté. Que la Grèce redevînt vivante et prospère, et les grands espoirs ne lui seraient pas interdits! Elle pourrait, un jour, réunir à elle les territoires de sa race encore disjointe de son unité. Qu'elle fût sage et vigilante et qu'elle attendît l'occasion juste et favorable, et de belles perspectives d'avenir s'ouvriraient devant elle.

De ces ambitions, la Grèce en a réalisé quelques-unes. Elle a connu l'orgueil joyeux des agrandissements territoriaux, — insulaires et continentaux. Le drapeaux hellène a flotté sur l'île crétoise. Une guerre heureuse l'a arboré sur Janina, sur Cavalla, sur Salonique. La victoire avait retrouvé le chemin de l'Acropole. Le règne du roi Constantin s'ouvrait sous les auspices de Pallas, et voici maintenant qu'il se continue sous l'influence de Circé!

La Circé que croisa sur sa route royale Constantin Ier le Germanique ne fut pas la Magicienne fameuse dont Homère a chanté les enchantements néfastes. Il ne lui advint pas, comme aux compagnons d'Ulysse, l'aventure fabuleuse que l'on sait et qui les rabaissa au rang « des plus vils animaux », pour me servir d'une périphrase classique. Mais pour être moins fabuleuse, la magicienne que rencontra le roi des Hellènes n'en fut pas moins redoutable et nous voyons aujourd'hui les ravages irréparables de ses philtres empoisonnés. Cette Circé-là ne vivait ni dans l'île marine, ni dans les forêts thessaliennes. Au contraire, elle se paraît de tous les attraits de la civilisation, et sa séduction n'en était que plus puissante. Dès l'abord, le pacte fatal fut conclu et les liens s'en resserrèrent à mesure que les événements eussent dû les relâcher. Et cette magicienne, nommons-la par son nom, c'est l'Allemagne. C'est elle qui tient asservi le monarque hellène. C'est elle qui lui parle à l'oreille et lui souffle ses résistance criminelles. C'est elle qui inspire ses pensées et qui dirige ses actes. A ses yeux sournoisement naïfs, elle fait miroiter les prestiges de la force et de la brutalité. Elle lui a mis aux mains un talisman qu'il croit magique. Le roi Constantin a plus de confiance dans son bâton de feld-maréchal allemand que dans le sceptre de Basileus.

Mais un jour, après cette illusion maléfique, la désillusion viendra. Elle viendra quand le prince désabusé s'apercevra que la Circé germanique à laquelle il a sacrifié l'avenir de son peuple n'est qu'une idole malfaisante et grossière, faite de fer, de boue, de mensonge et de sang!

Voilà du beau et noble journalisme qui nous lave des grossièretés de la presse quotidienne. C'est une page de Chateaubriand.

§

M. Albert-Emile Sorel consacre dans **le Figaro** cet article ému à deux de ses compagnons, Alfred Droin et Gauthier-Ferrières, morts au combat. Voici Alfred Droin :

Vers 1901, il était des amis qui se rendaient auprès de Sully-Prud'homme, à Châtenay, dans sa maison rose, à l'ombre d'un jardin. Un chien aux longs poils jappait chez le maître. Sully vous accueillait avec la douceur qui était la sienne, acquise par la victoire de la pensée sur un corps torturé par la douleur. Certain dimanche après-midi, je trouvai dans son cabinet de travail un jeune sous-lieutenant d'infanterie coloniale. Il était blond, avec une courte moustache. De larges yeux clairs exprimaient la franchise : la lumière de la vie intérieure rayonnait à travers ses prunelles. Son rire était bon, loyal. La voix, faite au commandement, ne perdait rien de son énergie pour parler en sourdine et pour réciter des vers. Sully le désignait d'un geste paternel et fier en s'écriant : « Est-il gentil, ce petit-là ! », et il ajoutait : « C'est un soldat et un poète. » Il nous entretenait de son culte pour Corneille, — « le grand poète philosophe », disait-il, — le jeune sous-lieutenant lui répondait avec la précision d'un homme qui sait donner des ordres et le charme d'un rêveur qui entend le rythme des mots. Sa première œuvre — œuvre sereine d'une âme pure, œuvre sensible d'une conscience intègre — lui valut une préface de Sully-Prud'homme, écrite de la même encre que les sonnets de 1870-71 sur la Patrie.

A la tombée de la nuit, après nos rencontres, nous revenions, Alfred Droin et moi, par les chemins déserts et déjà noyés dans l'ombre. Il me quittait, pour rejoindre son bastion et ses hommes.

Avec la même précision dans le souvenir, le même bonheur d'expression, M. A.-E. Sorel fait revivre le cher fantôme de son ami Gauthier-Ferrières :

Vers la même époque où je faisais la connaissance d'Albert Droin chez Sully-Prud'homme, on voyait, à travers la fumée des cigarettes, chez François Coppée un jeune poète en vêtements de deuil. L'auteur des *Intimités* le traitait comme son fils, et son disciple avait fini par s'assimiler ses gestes, ses tics, ses jeux de physionomie. On le rencontrait, dans les rues avoisinant sa demeure et sur les quais, le long desquels il errait des nuits entières, marchant d'un pas rapide, « noir de la tête aux pieds », les cheveux débordant le feutre, balayant d'un geste de sa canne les importuns et chassant les idées sombres qui l'assaillaient. « Ce que je cherche, c'est moi-même », nous a-t-il avoué. Et il avait l'air de poursuivre son spectre. Une année l'Académie française décernait son grand prix de poésie à un poème sur la bataille de Denain : le nom du lauréat, Gauthier-Ferrières, sortit de l'ombre, mais lui-même, par une sorte de misanthropie, refusait de se montrer. Il aimait son art, à la folie, et il se détournait avec horreur des mesquineries humaines. La méchanceté, doublée de sottise, ne lui était pas inconnue : il la fuyait. Au fond du quartier du Luxembourg, il vivait à l'écart des intrigues, méprisant la fortune et trouvant, pour prendre soin

de lui, la plus vigilante des mamans. Là, il ouvrait ses évangiles : Victor Hugo, qu'avec sa formidable mémoire il savait par cœur, presque tout entier, et Chateaubriand, qu'il reprenait avec ivresse.

Quel visage expressif d'une âme tourmentée : nez courbé, entre les sourcils marqués, à l'ombre desquels brillaient les prunelles brunes incandescentes ; face rasée, avec une bouche éloquente et fine ; front haut et large, comme bombé par la poussée de l'inspiration. On le nommait « le dernier des romantiques » : il se serait battu pour une querelle de prosodie ou d'idées — mais, sous ces dehors originaux et cette ardeur débordante, Gauthier-Ferrières cachait une âme pondérée et assagie par les classiques, encore que blessée. Il souffrait cruellement, non par les exigences matérielles que lui imposait la vie, mais par ce qu'il nommait la médiocrité contemporaine. Jamais cœur ne fut moins artificiel que le sien. Rien ne lui était étranger. Il vivait dans le passé et pleurait ses maîtres disparus. Agir — ce mot d'ordre eût été son salut : il le comprenait. Avec un touchant orgueil, il se rappelait que son aïeul avait été un grognard de Napoléon, et il écrivait, en parlant de lui-même :

> Et je ressemble à ceux qui mouraient vers trente ans
> Dans les campagnes d'Italie.

En 1914, il en avait trente-quatre. Il se lamentait d'avoir été réformé jadis : il veut s'engager. On le refuse. Il s'obstine. Enfin, il est incorporé dans un régiment. Ses classes à peine terminées, il demande à partir volontaire pour les Dardanelles. Le voici au comble de ses vœux : l'Orient avec la magie du soleil et les splendeurs de ses clartés, l'Orient de lord Byron... Les troupes se rencontrent en Provence : il est touché par la lumière d'avril, comme par grâce divine. Son tourment s'apaise ; il trouve un cœur pour comprendre et deviner le sien : c'est l'enchantement des fiançailles. Pourtant, il quitte la rive à laquelle tant de promesses l'attachent, emportant la foi dans la victoire et l'espérance de son bonheur. On avait dit : « Il est malheureux ! » En vérité, durant ces jours-là, il est heureux et pleinement. Finies les exaspérations stériles, anéanties les colères vaines, détruites les méchantes chimères : il est soldat pour se battre et poète pour aimer et pour fêter la victoire. Il s'en va l'esprit triomphant.

Cité deux fois à l'ordre du jour, Gauthier-Ferrières, est tombé en héros au champ d'honneur. Il avait trouvé sa voie et, n'ayant pas coutume d'être heureux, la mort l'a pris, peut-être pour qu'il le soit à jamais...

Etrange contraste entre la destinée du soldat-poète et celle du poète-soldat ! L'officier est un homme de son temps, porté pour sa double vocation à travers les combats. Il revient glorieux pour vivre le plus émouvant poème.

Le poète est une figure d'un autre siècle, discipliné par les lois de son art. L'armée lui offre l'action et la mort fait de son dernier geste l'épopée vécue qu'il n'a pas écrite.

Deux poètes... Deux soldats...

Je me souviens de Gauthier-Ferrières et de son air perpétuellement attristé, blessé par la vie. Il n'avait pas l'habitude d'être heureux, et, « la mort l'a pris peut-être pour qu'il le soit à jamais... »

§

Je cueille dans le **Nouvelliste de Bretagne** ces souvenirs sur un autre poète d'une génération disparue : Albert Glatigny. C'est M. Adolphe Orain qui écrit ces lignes :

Un soir du commencement de l'hiver de 1861, je vis entrer chez moi, conduit par des amis, un grand garçon maigre, have, presque misérable avec de longs cheveux recouvrant le col de son paletot râpé. Il me fut présenté comme un poète, et c'en était, en effet, un vrai. Il s'appelait Albert Glatigny.

Il remplissait alors les humbles fonctions de souffleur au théâtre de Rennes.

Nous étions jeunes tous les deux, nous nous liâmes étroitement, et il continua à venir, quand il n'y avait pas théâtre, se chauffer dans une chambre.

Un jour que sa bourse était vide, et qu'il était triste, il prit un album qui se trouvait sur ma table, et il improvisa le sonnet suivant :

J'ai rêvé la douceur des joyeuses caresses
Près de la femme aimée au grand cœur, aux beaux yeux.
Les femmes, secouant les trésors de leurs tresses,
A mon noir abandon m'ont livré soucieu .

J'ai désiré la gloire, à haines vengeresses !
La gloire dont j'aimais le sceptre radieux
A détourné de moi son bruit et ses ivresses
Et ne m'a rien fait voir que dédains oublieux.

J'ai voulu la richesse éclatante. La folle
Avait depuis longtemps choisi d'autres élus,
Et ne m'a pas donné seulement une obole.

Eh bien ! éteignez-vous, ô désirs superflus !
Mais toi qui, seul, as pu survivre à la tempête,
Dans mon cœur, ténébreux orgueil, lève la tête !

Ce sonnet fut inséré, plus tard, sans aucune retouche, dans *Les Flèches d'Or*.

Pauvre cher poète, son souvenir me hante souvent, et l'une des scènes de sa vie de misère me revient à l'esprit. La voici telle qu'on me l'a contée :

Dans l'opéra bouffe d'Offenbach, *Les deux Aveugles*, il y a le rôle du passant. Or, un jour, Glatigny demanda à parler au maëstro près duquel il fut introduit.

Offenbach était à sa table de travail.

— Que voulez-vous ? interroge-t-il.

— Maître, je veux manger.

L'auteur d'*Orphée* fait un bond, examine l'intrus, et il faut croire que l'aspect du misérable était bien en rapport avec ses paroles, car il continua :

— Que savez-vous faire ?

— Des vers ! Mais comme vous n'usez pas de ça, ici, je voudrais jouer la comédie.

— Avez-vous du talent ?

— Je ne sais pas.

— Avez-vous de la voix ?

— Non, heureusement ! Car si j'en avais, je suis sûr que je chanterais faux.

— Bon ! J'ai votre affaire · je vous prends à soixante francs par mois. C'est peu, mais c'est du pain.

— C'est la fortune.

— Vous jouez ce soir : le rôle n'est pas difficile. Voilà : vous passez sur un pont où il y a un aveugle, vous lui jetez un sou et vous vous en allez.

— C'est tout ?

— Oui. C'est bien simple : mais il faut que ce soit bien fait ; nous allons répéter.

Après la répétition, le maëstro complimenta le nouveau venu.

— Monsieur, dit le malheureux, vous me flattez : mais je vous prie de mettre le comble à vos bontés.

— De quoi s'agit-il ?

— Veuillez m'avancer le sou que je dois jeter.

Offenbach eut un serrement de cœur : il chercha dans sa poche et donna un sou auquel il joignit un louis.

Le jeune homme devint rouge, salua et partit.

Offenbach le suivit des yeux, et lorsqu'il fut dehors, il lui cria par la fenêtre :

— A propos, Monsieur, comment vous appelez-vous ?

— Albert Glatigny.

— Eh bien ! Monsieur Glatigny, faites bien attention de ne pas donner votre louis pour un sou.

La fin du poète fut peut-être le seul moment heureux de sa vie.

Phtisique au dernier degré, il s'éteignit lentement, soigné par une jeune femme qui l'avait en admiration et aussi en pitié. Pour éviter les médisances ils se marièrent, et ce fut dans les bras de sa femme qu'il rendit le dernier soupir.

Atteinte de la même maladie que son mari, la veuve le suivit de près dans la tombe.

« La fin de Glatigny fut peut-être le seul moment heureux de sa vie. » Lui aussi la mort l'a pris, jeune, pour qu'il soit à jamais aimé des dieux et des homme

R. DE BURY.

LETTRES ALLEMANDES

Kriegs-Aphorismen für Europæer, par Oscar Levy (Berne, Ernst Kuhn). — Quand on n'a pas, quelque part dans le monde, un coin qui vous appartienne en propre, du moins par le souvenir ; quand l'évocation d'un paysage, d'un clocher, d'une chaumière ne fait pas battre le cœur plus fort ; quand on ne sait plus ce que c'est que le sol natal, avec toutes ses légendes, tous ces rêves et toutes ses réalités ; quand on est de partout et de nulle part, comment saurait-on comprendreque, dès lors qu'on se bat, on met sa vie

en jeu pour tout ce passé, tout ce présent et tout cet avenir ? Ce n'est pas à la portée de tout le monde de pénétrer le sens de la guerre. Mais les neutres eux-mêmes ont été obligés de prendre parti, sinon par les armes, du moins en affirmant leurs préférences, pour peu qu'ils soient capables d'élever leur esprit jusqu'à une conception lucide des faits. Ils ont fini par comprendre que cette guerre n'était pas une guerre ordinaire et que ce qui se joue en ce moment, c'est la destinée même du monde. Il y a cependant, dans la masse des intellectuels partagés en deux camps, des individus condamnés à la neutralité faute de pouvoir choisir. Leurs origines les rattachent à plusieurs nations, leur formation toute cosmopolite a mis en eux, dès l'âge le plus tendre, des sentiments contradictoires. Habitués à une vie de *palace* et de *sleeping-car*, nomades et vagabonds, ils sont le résidu de cette ancienne société européenne, dont les types éminents se sont peu à peu effacés devant la montée des gens d'affaire et des oisifs sans culture. Où peuvent-il s'accrocher en ce moment, tous ces colporteurs d'idées, juifs-errants de la sensation rare, alors qu'il n'est plus permis de voyager sans passe-port et que leur nationalité mal définie ne leur permet même pas de choisir l'asile provisoire et inconfortable du camp de concentration ? La Suisse les hospitalise depuis deux ans et demi et c'est de Suisse que nous parvient l'écho de leurs agitations.

Voici M. Oscar Levy, directeur de la traduction anglaise de Nietzsche, poète de langue allemande, mais n'ayant de racines ni en Grande-Bretagne ni en pays germaniques. L'année d'avant la guerre il campait dans le midi de la France, mais les hostilités l'ont fait décamper à Genève. Il médite maintenant sur l'absurdité de son sort au bord du lac Léman ; il cherche à se rendre compte des causes mystérieuses qui ont déchaîné le cataclysme.

Ses observations, M. Oscar Levy les a colligées dans un petit livre qui s'intitule *Kriegs-Aphorismen für Europœer*. C'est le fin du fin de ce que l'on peut imaginer, quand on est hors d'état d'accorder son cœur avec les instincts profonds d'un peuple. Est-ce la fatalité de sa race ou sont-ce ses habitudes intellectuelles qui l'isolent ainsi ? Dans sa préface il écrit :

Les fils au bout desquels dansent aujourd'hui les pauvres marionnettes remontent bien loin dans l'obscur passé... L'auteur qui appartient lui-même à un peuple de l'obscur passé et en outre au seul peuple qui ait pu se maintenir jusqu'à cet épouvantable présent, n'est peut-être pas le moins qualifié pour suivre ces fils et les démêler. Il s'y sent appelé d'autant mieux qu'il possède la certitude de ne plus être engagé lui-même dans ces fils (*sic*) et de s'être également tenu en dehors de ces autres liens, les liens nationaux et non moins dangereux, dans lesquels l'humanité d'aujourd'hui hurle et se débat... Il n'a passé que la moitié de sa vie dans sa patrie (*quelle patrie?*), mais l'autre moitié à l'étranger et en voyage, soit en Europe, soit

hors d'Europe. Le sentiment de se trouver à l'écart et en dehors du « progrès d'aujourd'hui », qu'il s'est acquis dans un exil long et douloureux (?), n'est pas le fruit d'une expérience du moment ou d'une déception du présent ; depuis quelques dizaines d'années il avait jugé en sceptique les désirs, les espérances et les évaluations de l'Allemagne-Europe ; ses livres précédents parlent déjà de la banqueroute morale et intellectuelle prochaine de notre culture ou de notre inculture. Il a non seulement pressenti cette banqueroute, il en a souffert d'avance et pourrait dire aujourd'hui, à ceux qui ne pressentaient rien et qui, à cause de cela, souffrent d'autant plus, des paroles rassurantes. Et comme il n'y a pas d'apaisement sans compréhension, il y ajoutera un mot d'éclaircissement au sujet du mauvais voisin...

Cette banqueroute intellectuelle et morale que M. Oscar Levy prétend avoir prévue a de toutes autres causes que celles qu'il croit discerner. Mais c'est là une autre affaire et qu'il serait oiseux de vouloir discuter en ce moment. Ce qu'il y a de certain, c'est que le malaise dont nous souffrons et dont nous ressentions déjà les atteintes bien avant la guerre, nous vient principalement du péril permanent que constitue l'existence d'un empire agressif au centre de l'Europe. M. Levy ne nie pas la responsabilité de l'Allemagne ; s'il l'interprète à sa façon, c'est précisément parce qu'il a choisi un point de vue — d'instinct, convenons-en — qui l'isole au milieu des combattants. Lui aussi, veut être « au-dessus de la mêlée », bien qu'il n'entende pas être confondu avec M. Romain Rolland. Il estime que le « lyrisme international » de celui-ci est beaucoup plus « répugnant » que l'autre, celui des nationalistes. « Car, dit-il, cette sorte d'européanisme a sa source dans la faiblesse. Son livre devrait s'appeler *Hors de la mêlée*... C'est là que l'on peut poursuivre son rêve sans être dérangé. »

L'ouvrage de M. Oscar Levy a été interdit en Allemagne dès son apparition. Il ne faut pas s'en étonner, car l'auteur est d'une franchise dont on chercherait vainement un exemple, même parmi les amis de Liebknecht. Un aphorisme consacré aux atrocités allemandes s'intitule : « Qui veut faire l'ange fait la bête. » En voici un passage, intéressant même dans ses bizarreries, et que la traduction rend mal :

Un peuple, qu'il soit même flegmatique et avide du marteau, comme le peuple allemand, est quelque chose de vivant, dont les instincts veulent s'affirmer d'une façon ou d'une autre, où que ce soit, dont les instincts crient après la satisfaction et demandent à être déchargés. Si cette décharge est refusée, le tonneau éclate, parce qu'il n'est pas un tonneau vide, mais qu'il est rempli de poudre, la poudre des passions contenues. Et ce n'est pas le tonneau lui-même qui saute, mais toute l'Europe qui l'entoure ! Et l'Europe entière s'étonne, à cause de ces « barbares » qui ont accompli ce « forfait » et tous les autres forfaits qui ont suivi ? Y a-t-il là de quoi s'étonner ? Tout le « hunisme » des Germains au commencement de la guerre, qui n'a pas existé seulement dans les colonnes du *Matin* et du *Daily*

Mail ; toute leur politique brusquée et échauffée de représailles en Belgique, que Clio relatera un jour en secouant la tête, trouvent leur explication dans la répression systématique de l'individu, telle qu'elle a été pratiquée sans égards, depuis cent ans, en Allemagne, et dans l'explosion des masses humaines comprimées qui en est le résultat.

Oui, oui ! la discipline, l'ordre, l'organisation, l'éducation, la moralité ! — de quoi peuvent-ils se rendre coupables ? Un peuple naturellement bonasse peut être poussé à l'antipode de sa nature ! Comment donc disait Pascal ? Qui veut faire l'ange fait la bête.

Quelques chapitres d'une égale sévérité s'élèvent contre la culture allemande et contre la théorie du raciste qui a fait dire aux Allemands tant de sottises. Voulez-vous savoir pourquoi le monde ne pardonne pas aux Allemands leurs ambitions d'hégémonie universelle ? Il y a d'autres peuples qui ont aspiré à la domination et dont l'Histoire a enregistré les exploits sans les condamner. C'est qu'ils avaient « la manière ». Les Allemands n'ont pas la manière, ils ont l'air emprunté, comme « l'oncle de province ». L'Europe sait que « ces provinciaux ont puisé dans les livres (et quels livres) le courage qu'il faut pour jouer le rôle de triomphateur ». Elle ne se fera jamais à l'idée que ces gens-là sont « le peuple élu ». Il y a dans le texte de M. Oscar Levy un jeu de mot sur *lesen* (lire) et *auserlesen* (choisi) qu'il faut renoncer à traduire. Si l'on veut savoir après cela qui est responsable du cataclysme européen, il faut lire l'aphorisme suivant :

LES CINQ P. — Il y a cinq catégorie de gens qui sont les auteurs intellectuels de la guerre : les philosophes, les professeurs, les pasteurs, les pédagogues et les politiciens. Une sixième catégorie est innocente, ce sont les poètes, car ceux-ci sont les ennemis jurés de tous les mandarins de la science et de la foi. Il faut naturellement faire abstraction des poètes d'Etat qui ne comptent pas. On sait que les poètes d'Etat sont ceux dont l'Etat ne peut pas faire état.

Enfin, M. Oscar Levy tient à parler également d'un autre auteur de la guerre, de l'auteur principal et voici le portrait assez baroque qu'il en trace :

Un Allemand qui avait eu souvent l'occasion de se rencontrer avec Guillaume II et que l'on interrogeait sur la mentalité de l'empereur, répondit de la façon suivante : « Avez-vous jamais été en Amérique ? Non ? C'est dommage, car vous comprendriez du premier coup ce que je veux dire. Car le cerveau de notre empereur ressemble beaucoup aux rues brillantes et incohérentes des Etats-Unis. Dans ces rues on peut voir un temple grec qui semble avoir été édifié en l'honneur d'un dieu sublime, d'un dieu auquel une foule recueillie est en train de faire ses dévotions. Quand on y regarde de plus près, c'est une Bourse du commerce. Tout à côté s'élève un énorme gratte-ciel : on y trouve réuni un temple méthodiste, un hôpital pour chiens, un palace-hôtel et un bureau de poste. Plus loin on remarque une église gothique qui, dans une extase mystique, cherche à gravir

la voûte des cieux. Approchez-vous davantage et vous verrez que sur sa flèche s'entrecroisent des millions de fils de cuivre : l'église gothique est un central téléphonique. Ensuite vient une église véritable, dont le mur est mitoyen avec un théâtre de variétés, et à la porte de ce théâtre une énorme affiche a été apposée, sur laquelle « le nègre le plus fort du monde » serre la main du Saint-Père au Vatican. Pour finir, vous entrez dans une bibliothèque. Il y a une rotonde où l'on joue au *foot-ball* et sur les murs vous remarquerez des mosaïques d'après celles du temple de Théodose à Ravenne. Le passé et le présent s'entrecroisent dans un pêle-mêle épouvantable. Ce qui vient du passé est faux et s'applique faussement au présent... et rien n'est à sa vraie place.

Voilà à peu près ce que l'on voit dans la tête de Sa Majesté. »

L'ironie de M. Oscar Levy est rarement tempérée par une adhésion pleine et entière à des maîtres qu'il vénère. Ce féroce démolisseur n'est pas très tendre pour la France contemporaine, tout en déclarant que les Français connaissent mieux l'Allemagne que les Allemands la France. Il réserve son admiration à Gœthe qu'il cite souvent, en reprochant aux Allemands d'avoir renié ses idées : « Cela peut paraître paradoxal, mais cette guerre eût été évitée si les dirigeants de l'Allemagne actuelle avaient mieux compris Gœthe ».

Inutile de dire que M. Oscar Levy joue au libre esprit. Il renierait sa tradition (si tant est qu'on peut parler de tradition, quand il s'agit d'un déplanté comme lui) s'il lui fallait défendre des idées qu'il pourrait avoir en commun avec le populaire. Ses paradoxes sur le christianisme, quelle que soit la forme moderne dont il se plaît à les revêtir, sont d'un autre âge. On y trouve un relent du dix-huitième siècle assez déplaisant de la part d'un écrivain qui veut préparer la philosophie de demain. N'oublions pas que l'antichristianisme de Nietzsche est né du besoin de croire. Chez un indifférent qui prétend appartenir à l'élite, les diatribes contre la religion choquent comme une faute de goût.

M. Oscar Levy a voulu écrire des *Aphorismes de guerre pour les Européens*. On lui objectera qu'en ce moment il n'y a plus d'Européens, il ne saurait y en avoir tant que la Prusse n'est pas mise dans l'impossibilité de nuire. Voici longtemps du reste qu'il n'y avait plus d'Europe. L'Allemagne, par ses conquêtes, s'était chargée de la supprimer. Mais c'est précisément pour qu'il puisse de nouveau y avoir des Européens qu'il était nécessaire d'arrêter les ambitions de l'Allemagne. La guerre, quelles que soient ses horreurs, ses tristesses et ses deuils, est pour nous une guerre de libération. Le cosmopolite aigri, réfugié dans la neutralité, n'a pas pu le comprendre. Sa petite chapelle, quoiqu'il puisse penser, est en marge des événements. Si demain on veut respirer plus librement, aujourd'hui il faut être capable de choisir.

HENRI ALBERT.

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

Amado Nervo : *Serenidad*, « Renacimiento », Madrid. — E. Mario Barreda : *La Cancion de un hombre que pasa*, édition de la revue « Nosotros », Buenos-Aires. — Ernesto Guzman : *El Arbol Ilusionado*, Imprimerie Universitaire, Santiago. — E. Bustamante Vallivian : *Arias de Silencio* (sans indication typographique), Lima. — Max Henriquez Urena : *Anforas*, Bibliothèque Studium, La Havane. — Regino Boti : *Arabescos Mentales*, R. Tobella, Barcelone. — Wenceslao Pareja : *Voces Lejanas*, Librairie Espagnole, Guayaquil. — J. Lagos Lisboa : *Yo iba solo*, Imprimerie universitaire, Santiago. — Emilio Oribe : *Las Letanias Extranas*, Librairie Meremiro, Montevideo. — Montiel Ballesteses : *Emocion*, maison d'édition « Renacimiento », Montevideo. — Alberto Ureta : *Rumor de Almas*, « La Revista », Lima. — J. Munizaga Ossandon : *Las Rutas Ilusorias*, Imprimerie universitaire, Santiago. — P. Gonzalez Castello : *De la Ciudad y del Campo*, édition de la revue « Nosotros », Buenos-Aires. — Memento.

Après la mort de notre grand poète Ruben Dario, nous nous sommes proposé, comme nous l'avons dit déjà, de présenter comme il se doit sa figure littéraire dans le pays qui fut en quelque sorte pour lui la patrie intellectuelle. Mais pour cela, nous n'avons pu nous limiter à une étude synthétique, rapide, à grands traits. Nous avons dû entreprendre un travail analytique, étendu, intégral ; travail qui, sous le titre de *Ruben Dario et les Nouvelles Lettres Hispano-américaines*, paraîtra en volume le plus prochainement possible. Si une étude explicative est nécessaire pour présenter tout écrivain étranger, elle est indispensable pour donner une juste idée de Ruben Dario. Ce poète a été à la fois un créateur intense et complexe et un novateur puissant et fécond. Il a produit une œuvre multiple, belle et rare, et il a animé un mouvement littéraire qui a révolutionné les lettres castillanes d'Amérique et d'Espagne, et a révélé une pléiade d'écrivains nouveaux et choisis. Pareil mouvement n'a pas été autre chose que ce grand courant artistique libérateur et rénovateur qui, à la fin du dernier siècle, agita presque toutes les littératures européennes en un juste désir d'émancipation des normes académiques caduques et de recherche de modes nouveaux d'expression, plus amples et plus nuancés. Grâce à Ruben Dario surtout, ce courant de salut pénétra dès lors dans les lettres castillanes par l'Amérique et non par l'Espagne, comme il eût été logique qu'il advînt. Inspiré principalement par les nouvelles lettres françaises, ce mouvement, connu sous le nom de Modernisme, a libéré, épuré, affiné, élargi, modernisé en un mot, notre littérature, la rendant apte à exprimer toutes les nuances de la sensibilité contemporaine, toutes les idées de l'esprit nouveau. Mais nous ne voulons pas parler aujourd'hui du Modernisme, dont nous nous sommes occupé plus d'une fois : nous voulons traiter du mouvement qui lui a succédé depuis le commencement du présent siècle.

Ce nouveau mouvement tend simplement à adapter au milieu hispano-américain les conquêtes véritables réalisées par le mouve-

ment antérieur. Il a réagi, par conséquent, contre tout ce qu'il y avait dans le Modernisme d'exotique, d'artificiel, de morbide, tandis qu'il a employé ce qu'il y a en lui de neuf, d'ample, d'affiné dans l'interprétation de l'âme ambiante et dans la stylisation de la nature *locale*. S'il n'aura pas ainsi la gloire du Modernisme, d'avoir vivifié toute une littérature, il aura l'honneur de créer les véritables lettres hispano-américaines. De là vient qu'on l'ait appelé Américanisme, bien que sa dénomination juste soit « Mondonovisme ». Ruben Dario, qui vécut toujours en pleine évolution créatrice, adhéra au courant nouveau et lui prêta son concours dès les premiers moments. Comme il avait donné au Modernisme un évangile brillant et raffiné dans *Prosas Profanas*, il s'empressa de donner au « Mondonovisme » une œuvre initiatrice élevée, toute imprégnée d'émotion intime et de sentiment racial et autochtone : *Cantos de Vida y Esperanza*. Bientôt, les meilleurs poètes modernistes se sont pliés plus ou moins au mouvement nouveau, poussés sans doute par cette attraction irrésistible des courants intellectuels qui répondent à une véritable nécessité de l'âme collective.

Ainsi pourrait-on dire du poète mexicain bien connu, Amado Nervo, qui après avoir été un des plus beaux aèdes modernistes, reste aujourd'hui simplement un des plus hauts poètes hispano-américains. Apparu au moment où le Modernisme commençait sa croisade de libération et de rénovation esthétique, il s'est révélé lyrique très délicat et très fervent, enthousiaste du nouvel idéal. Plus émotif que visuel, ses poèmes nuancés et musicaux durent surprendre en son pays, où, à cette époque, le précurseur du Modernisme, M. Gutierrez Najera, imposait une poésie brillante et mélancolique mi-parnassienne, mi-romantique. Il est en réalité un chantre de la vie intérieure intense et subtil, un artiste du vers moderne audacieux et fin. Ses maîtres les plus chers sont le doux poète de *Sagesse* et le saint chanteur des *Fioretti*. Ainsi, dans ses premiers recueils, *Misticas*, *Perlas Negras*, il dit ses nostalgies de l'adolescence ou ses transports religieux, en pièces ténues, parfois étranges, toujours délicates ; en ses livres suivants, *Poemas*, *Lira Heroica*, il interprète son émerveillement de siècles chevaleresques ou galants non comme évocations objectives, à la manière parnassienne, mais comme souvenirs d'avatars lointains de sa propre âme ; et dans ses dernières œuvres, *Jardines Interiores*, *En voz baja*, il traduit ses émotions les plus profondes, ses rêves les plus vagues en poèmes de ton mineur, susurrants et évocateurs comme des musiques lointaines. Et voilà que dans la rigueur de sa sincérité émotive il délaisse ses paradis lointains et ses nostalgies archaïques pour être attentif à la suggestion de la vie vécue, pour écouter la voix des vieux objets familiers qui évoquent en lui le sol natal, le lointain foyer mexicain,

et qu'alors il crée des pièces comme cette *Vieille clef*, qui sont des modèles de poésie nouvelle hispano-américaine. Ainsi donc Amado Nervo est un pur lyrique qui condense l'essence de ses sensations, l'extrait de ses rêves, en vers vivants et ailés, non point précisément balbutiants comme ceux des *Romances sans Paroles*, mais suaves, pénétrants comme ceux du *Chariot d'or*. Rubens Dario mort, il est peut-être celui qui compte avec l'œuvre lyrique, vraiment lyrique, la plus considérable dans la poésie castillane actuelle.

Dans son dernier livre, **Serenidad**, M. Amado Nervo nous apparaît en cet état de quiétude intellectuelle que les anciens considéraient comme le dernier degré de la sagesse. Le poète s'est trouvé éthiquement (combien d'artistes sont parvenus à se trouver en ce sens?) et il gravit d'un pas ferme la « montagne auguste de la sérénité ». La vie se montre à ses yeux en « amples et claires perspectives » : « la sphynge hier sombre a aujourd'hui des yeux sereins ». Et voilà que ses lèvres « auparavant prodigues de vers et de chansons, éprouvent maintenant le désir d'encourager ceux qui défaillent, de répandre des bénédictions ». Il chante donc l'Espérance éternelle, « route d'instinct que nous montre une étoile intérieure » ; il loue le Renoncement, ce beau geste moral qui nous libère de la tyrannie du désir insatiable ; il exalte Notre-Dame la Mort, « pâle, mais si sereine », dont la « tendre bouche » nous dira « à voix basse les réponses aux pourquois angoissants qui torturent l'existence ». Mais, par moments, le sage tempère son accent trop austère de fines inflexions d'ironie ou de suaves frissons de tendresse. Ainsi, s'adressant à un écrivain ami (un de ces intellectuels espagnols formés par la culture française qui font aujourd'hui parade de germanophilie), il dit avec un charmant air dégagé : « Malgré tout », « l'or de tes livres est bon or de France, et ce qui est de toi ... n'est qu'ingratitude ». Et ainsi, se rappelant l'aimable compagne de sa vie en allée sans retour, il module une série d'élégies d'une douleur d'autant plus amère qu'elle se montre étouffée par une résignation compréhensive. Ce sont de véritables perles de poésie, d'émotion, d'amertume, qui mettent en ce recueil assez intellectuel, et par là un peu froid, une suave chaleur sentimentale et une douce splendeur de larmes.

Le nouveau mouvement de nos lettres a trouvé dans toutes les République hispano-américaines d'ardents adeptes parmi les jeunes poètes. En Argentine, un de ses plus beaux champions est M. Ernesto Mario Barreda. Simple mais profondément vivant, ce poète est comme une bonne plante silvestre qui fleurit par sa propre vertu et par la vertu de la terre et du ciel. En accents spontanés, il chante les suggestions de son pays primitif et héroïque ou les émotions de son âme blessée, mais non vaincue par l'existence, avec la fermeté et la sincérité d'un homme qui aime la vie « jusqu'à la mort », avec la

simplicité et le dédain de l'artifice d'un artiste qui aspire à se réaliser selon son cœur et sa conscience esthétique. Ainsi, dans son premier recueil, *Talismanes*, il célèbre la belle barbarie des « malones » indigènes, ou dit l'inquiétude de sa peine quotidienne. Parfois seulement, il s'aventure aussi en « promenades » exotiques, hors de ses domaines, ou essaie des chants dans lesquels on ne reconnaît pas son accent individuel. En retour, dans son dernier livre, **La Cancion de un hombre que pasa**, maître de son inspiration et de son rythme, il tire constamment ses motifs de la terre natale et de sa propre vie et accorde toujours son vers à la palpitation saine de son sang ou au ton rosé de son esprit. Ainsi, il célèbre la haute majesté de l' « ombu » légendaire, la grande rusticité de la Pampa maternelle, ou dit la gaieté de son verger doré de soleil et résonnant de chants de coqs, les hasards de son chemin dans la vie, point toujours facile, mais toujours beau. C'est une poésie cristalline et savoureuse qui interprète les sentiments simples et profonds et stylise les menues choses de la vie quotidienne. Nous goûtons ce genre de poésie et loin de le croire prosaïque, comme les critiques académiques, nous le concevons comme moule approprié à la sensibilité moderne; en sa simple forme nous avons écrit un de nos livres, *Romances de Hoy*, que nous aimons encore.

Au Chili, la nouvelle tendance littéraire compte de nombreux prosélytes. M. Ernesto Guzman se distingue entre eux. C'est un rêveur serein, méditatif, qui, incliné sur son cœur, suit en son propre être les volitions de la vie universelle, comme un enfant qui, assis au bord d'un lac, contemple dans l'eau le frémissement des arbres et la marche des nuages. Son introspection n'est donc pas ce narcissisme irritant de contagion nietzschéenne qui s'extériorise en gestes égoïstes et rebelles; c'est une sorte de panthéisme sentimental qui s'exhale en images paisibles, humbles, humaines. Dans son premier recueil, *Vida Interna*, ses poèmes trop chargés d'idées semblent un peu lourds, de souffle lyrique court. Mais en ses *Poemas de la Serenidad* et en son récent recueil, **El Arbol Ilusionado**, la pensée et la grâce poétique s'équilibrant davantage, ses poèmes chantent, ses vers battent des ailes suffisamment. Dans ce dernier livre, M. Guzman célèbre, comme toujours, les êtres ou les choses de la nature reflétés dans le puits d'azur de son âme. Et voici qu'en ses poèmes les arbres offrent leur ombre avec une douceur humaine, les cerisiers se couvrent de pétales précoces avec une coquetterie féminine, tandis que les hommes, dans la gloire du jour, mettent leur sensibilité au rythme de la lumière, et que les morts, retournés à la terre, exhalent « leur bonté dans le parfum » des roses. Sans doute, ce poète a appris à être élevé, à être profond, à être humble en contemplant au travers de son âme ses montagnes, sa mer, sa terre. Oui, les livres

lui ont peut-être prêté quelque chose, mais la terre lui a donné beaucoup plus. De là vient qu'il soit parvenu à rendre avec son œuvre une note puissante et originale dans le concert de la nouvelle poésie hispano-américaine. Malheureusement, pour faire peut-être parade d'austérité ornementale, Guzman s'est renfermé, en ce qui concerne la forme métrique, dans notre « vers blanc » (le vers de onze syllabes sans rimes), c'est-à-dire dans la forme la plus facile et la plus monotone de notre poétique ; ceci donne à ses poèmes une uniformité et une monotonie vraiment regrettables. Néanmoins M. Miguel de Unamuno, dans la préface des *Poemas de la Serenidad*, loue la forme du poète et préconise le vers blanc comme le mode le plus riche de versification castillane. Mais l'ex-Recteur de Salamanque ne voit-il pas que cette forme, restreinte à une seule mesure, est certainement moins variée que quelque combinaison de deux ou de plusieurs sortes de vers, comme notre « silva » classique ou le verslibrisme moderne? Quant à la rime, nous croyons qu'elle est une note d'harmonie pour ainsi dire chromatique qui nuance le vers. M. Guzman doit en sentir quelque chose, car en ses vers blancs il a souvent recours à l'enjambement, et dans son dernier recueil il emploie parfois même le vers libre avec rythme uniforme et rimes peu fréquentes, mais qui pourtant ne laissent pas que de nuancer la mélodie rythmique. Malgré le maître, donc, le disciple a trouvé le bon chemin...

Au Pérou, où le Modernisme a fait entendre une grande voix, mais non ce chœur de voix qui constitue un mouvement littéraire, quelques-uns des jeunes poètes respectent encore l'esthétique moderniste autant que, par moments, ils poursuivent également l'idéal mondonoviste. Ainsi M. Enrique Bustamante Vallivian est un rêveur épris des vieilles civilisations fastueuses et féeriques, mais qui sent aussi sa terre rude et simple. Dans son premier recueil, *Elogios*, il loue le Passé de « visage austère », la Femme, « divinement parée et pâle », la Luxure, sœur du savoir, en une série de sonnets subtils, souvent exquis, imprégnés du parfum de toutes les littératures, et, parfois, composés étrangement, à la manière d'orchestrations capricieuses. Mais en son petit livre **Arias de Silencio**, qui vient de paraître, il exprime le sentiment profond de son âme délicate et ondoyante, en pièces brèves, vagues, étranges, mais pures et suggestives comme des phrases musicales. Peut-être bien y sent-on des résonnances exotiques, des ariettes ineffables de Verlaine ou des « romances » lunaires de J. R. Jimenez ; mais ce sont des échos dispersés, fondus dans l'harmonie personnelle dominante. En outre, M. Bustamante a publié dans les revues de son pays quelques poèmes remplis d'émotion autochtone ou raciale, vigoureux comme les arbres de la terre natale, libres comme les oiseaux de son ciel : ils formeront son prochain volume, *Odas Vulgares*. A la réception de

ce livre, nous nous occuperons plus amplement de ce poète ; pour le moment, nous nous plaisons à le signaler comme un de nos jeunes aèdes du plus bel avenir.

La République Dominicaine a donné à notre mouvement moderniste plusieurs lettrés délicats, et voici maintenant que ce petit pays, que les Etats-Unis viennent de brusquer impunément, nous offre en M. Max Henriquez Urena un écrivain choisi. Très cultivé et inquiet en même temps que pondéré, il s'est manifesté d'abord comme un critique de lettres et d'art sachant surprendre la beauté et la commenter harmonieusement. Pendant quelque temps il a rédigé avec talent la critique des livres dans la revue cubaine *Cuba contemporanea*, et il a dernièrement donné un volume de critique musicale, *Tres poetas de la Musica*, aussi consciencieux que délicat. Mais M. Henriquez Urena est également un poète affiné et correct, et ceci n'est pas le moindre éloge, car parmi nous on est facilement brillant mais difficilement correct. Dans le recueil **Anforas**, qu'il vient de publier, il dit avec grâce et émotion ses regrets de l'enfance, ses angoisses sentimentales, ses anxiétés d'idéal, en pièces de coupe neuve, mais bien équilibrées, harmonieuses. Malheureusement, ses vers montrent souvent des réminiscences de ce modernisme « sensations rares », de ce romantisme « échelle de Roméo » qui ne peut plus nous émouvoir. Ses « amphores » le sont bien, mais nous les aimerions pleines toujours du bon vin de notre terre. Nous ne doutons pas que ce poète, qui est un critique sagace, ne tardera pas à nous donner raison.

Parmi les jeunes poètes de Cuba, se distingue M. Regino Boti. Très fervent de beauté et d'idées, il se cherche avec enthousiasme et tact, tantôt directement, en créant, tantôt indirectement, en discutant de technique. Ainsi dans son intéressant recueil **Arabescos Mentales**, il essaie toutes les formes poétiques, et atteint souvent des notes réellement belles ou délicates ; et dans l'étude préliminaire du volume, il révise tous les procédés littéraires et souvent émet des jugements perspicaces. Mais aussi, quelquefois, en ses poèmes, il se perd dans le verbalisme démesuré ou fade, et dans son idéologie il tombe en d'étranges erreurs d'appréciation. Ainsi, par exemple, il ose dire en certaine page qu'il envie la langue anglaise comme expression poétique. Il pourrait jalouser le français pour sa souplesse et sa nuance, mais l'anglais, cette langue de clichés et d'un si pauvre vocabulaire !... Il faut croire que l'œuvre de séduction du Yankee dans la belle Ile, après avoir réussi en politique, commence à s'insinuer dans la culture, pour pouvoir expliquer pareille aberration. Attention, amis de Cuba ! La langue est l'expression la plus forte de la personnalité nationale, vous le savez bien...

En Equateur où le mouvement moderniste n'eut pas de représentants,

il y a aujourd'hui divers jeunes poètes dont quelques-uns suivent ses tendances et d'autres inclinent au nouvel idéal. L'un d'eux est M. Wenceslao Pareja, qui vient de s'affirmer en un petit recueil, **Voces Lejanas**, bon chantre de la nature et de ses propres sentiments. Certes, il orchestre ses poèmes à la moderne et ne manque pas en ses vers d'évoquer Manon ou de rêver de « gondoles vénitiennes ». Mais il loue surtout les grandes et belles ormes de la nature, la forêt, le fleuve, le vent, les nuages, et ses louanges trouvent dès accents profonds et tendres. Au bois qui abrita son enfance, il dit : « Donne-moi l'harmonie de ton exubérance et le rythme solennel de ta grande voix. » Et parfois on dirait qu'il en a été entendu. Ses « voix » ne sont donc pas aussi « lointaines » que sa jactance juvenile voudrait nous le faire croire, et en cela réside précisément le mérite de son petit recueil.

Parmi les nouveaux poètes chiliens, on remarque M. J. Lagos Lisboa, qui débuta à l'époque moderniste. C'est en général un poète sincère, émotif, plein du sentiment de la vie, nourri de la sève du terroir. Sous le titre **Yo iba solo**, il vient de nous donner une sélection de toute son œuvre. Répertoire de ses états de sentiment et de ses manières successives, c'est forcément un recueil complexe et inégal. Ainsi, en certaines pages notre poète fait des « évocations romantiques » ou prononce des « oraison sacrilèges », son inspiration paraît assez artificieuse et sa voix se confond avec celle de certains aînés, le grand Pedro A. Gonzalez ou le minime Juan de D. Peza. Tandis qu'en d'autres pages, il interprète les « voix du terroir » ou trace les « profils de la sierra » américaine ; et alors son vers exhale l'âpre parfum de la flore régionale, son accent pur et distinct nous révèle une âme profonde et délicate de poète. M. Lagos a donc découvert sa voie et ne la suit plus seul ; avec lui s'avance l'esprit de sa terre et de sa race.

En Uruguay, où le Modernisme n'a trouvé de partisans vigoureux qu'en ces dernières années, plusieurs jeunes poètes paraissent osciller entre l'esthétique d'hier, recherchée et lointaine, et le goût d'aujourd'hui, autochtone ou simplement vital. Ainsi en est-il de M. Emilio Oribe. Dans son premier recueil, *Alucinaciones de Belleza*, et dans son livre récent, **Las Letanias Extranas**, il célèbre les jardin exotiques ou exalte les sensations quintessenciées, mais il interprète aussi les sentiments profonds et chante les superbes pins des Cordillères. Tout cela en pièces peut-être pas encore assez pures, fluides (parfois ses vers se parent d'ornements artificiels, la rime des sonnets est forcée) et de ton pas tout à fait sincère, personnel, souvent, sa fantaisie flotte en « rêves byzantins », ses sens cherchent la « vie maladive ») ; mais tout cela aussi en harmonieuse fougue imaginative et vibrante expansion sentimentale. Nous nous

permettons de conseiller à ce jeune poète de fermer ses livres favoris, d'oublier ses rêves « littéraires » préférés, de se concentrer et d'approfondir en son âme. Nous ne doutons pas qu'il ne trouve là cette fleur de beauté qu'il cherche avec ardeur, fleur simple et néanmoins unique, comme le lis silvestre et magnifique de sa terre généreuse.

Un autre jeune poète uruguayen, M. Montfiel Ballesteros, chante spontanément, purement, tel un rossignol printanier. Dans son délicat recueil **Emocion**, il dit, avec une grâce légère, ses matinées pleines d'or céleste et ses heures familières saturées de tendresse intime. Il est vrai qu'en outre, en proie à des suggestions étrangères, il cède à la tentation de chanter « Dame Bohême » et les midinettes qui « traversent le boulevard ». C'est que, novice encore, il prête une oreille trop attentive à certains nouveaux poètes espagnols, qui reflètent ce parisianisme aux longs cheveux dont les poètes parisiens ne se souviennent déjà plus. Mais M. Ballesteros est jeune et a une âme de véritable lyrique. Qui doutera donc qu'il ne sache réagir contre les mauvaises suggestions et se maintenir dans la belle sincérité dont brillent la plupart de ses poèmes ?

Parmi les poètes péruviens plus jeunes, nous nommerons M. Alberto Ureta. Sous le titre de **Rumor de Almas**, il vient de publier un petit ensemble de poèmes généralement délicats et sentis. Mais parfois ce poète montre également les influences que subit Ballesteros. Nous l'engageons à lire un article de son compatriote M. J. de la Riva Aguero, sur les jeunes lettres de son pays, article publié à La Havane vers 1914. Nous ne dirons pas tout à fait comme l'avisé critique péruvien, car il y a en Espagne quelques poètes qui sont mieux que des imitateurs, mais nous conseillerons à nos jeunes poètes de lire de préférence un choix de nos lyriques modernes, et de nouveaux maîtres étrangers, purs, comme Francis Jammes, ou forts, comme ce grand Verhaeren, que nous ne regretterons jamais assez, nous qui avons été ses admirateurs ou ses amis.

Signalons encore un jeune poète chilien, M. J. Munizaga Ossandon. En son premier recueil, **Las Rutas Ilusorias**, il cherche avec tact et souvent avec succès son trésor intérieur, préférant comme guides les nouveaux maîtres hispano-américains. M. Munizaga vient d'obtenir le premier prix de poésie aux Jeux Floraux de Santiago. Nous nous permettons de lui suggérer de ne plus tenter les triomphes faciles. Cela n'est pas pour lui. Nommons enfin M. P. Gonzalez Castellu, jeune poète argentin qui est entré dans les lettres avec un recueil de poèmes délicats et sincères, **De la Ciudad y del Campo**. « C'est la révélation d'une âme lyrique, écrit de ce livre, dans la préface, M. Roberto Giusti, la révélation d'une âme lyrique excellemment douée. » Nous partageons l'avis du critique argentin autorisé.

MEMENTO.— Voici quelques revues nouvelles. A Santiago du Chili, où l'on n'avait dernièrement comme publication littéraire qu'un magazine approprié au goût du populaire qui paie, vient de paraître une revue littéraire choisie, *Los Diez*. Elle réunit les collaborations des meilleurs écrivains nouveaux et comprend une section de critique littéraire et artistique bien tenue ; elle publie, en outre, en tomes supplémentaires, des œuvres de jeunes écrivains. Dans le premier numéro (septembre) nous trouvons une sorte de programme fantaisiste très personnel de M. Pedro Prado, et de beaux poèmes de MM. Magallanes Moure et C. Mondaca. Son fondateur est M. P. Prado, écrivain jeune mais déjà connu ; nous l'avons présenté comme poète : dans notre prochaine chronique nous parlerons de lui comme prosateur. A Guayaquil (Equateur) a commencé la publication d'une jeune revue littéraire digne de tout éloge, *Renacimiento*. Dirigée par les jeunes poètes MM. A. Falconi Villagomez et J. M. Egas, elle compte pour collaborateurs la plupart des jeunes écrivains du pays et traite des lettres hispano-américaines en général. Dans le second numéro (août) nous voyons un intéressant article sur la « Nouvelle Poésie à Guayaquil » de M. J. C. Endara, et quelques traductions d'Albert Samain par M. A. Falconi Villagomez ; dans le n° 3, (septembre) un curieux article sur la jeune poésie de Costa-Rica, par M. M. A. Silva. A Buenos-Aires paraît depuis près d'un an un hebdomadaire très intéressant, de tout genre d'actualité, dirigé par M. E. Emin Arslan, *La Nota*, qui publie prose et vers des bons écrivains nouveaux et commente au jour le jour les événements intellectuels. Signalons dans le n° 57 (9 septembre) un beau poème de M. Eduardo Talero, dans le n° 59 (23 septembre) un article sur « l'anniversaire de la Marne » de M. J. de Vedia. A Montévideo a débuté une revue petite mais délicate, *La Hoja*, dirigée par les jeunes écrivains M. Ballesteros et S. C. Abella. C'est une publication de lettres et d'idées d'avant-garde et, par suite, digne de toute sympathie. Dans le premier numéro (avril) mentionnons le programme juste et hardi de la Direction ; dans le second (juin) un beau petit article sur « Cervantès » de M. Abella. A Carthagène (Colombie) est née une bonne revue de lettres et de sciences sous la direction de M. G. Porras Troconis, *Revista Contemporanea*. Signalons dans le second numéro (août) un large travail sur « la loyauté et l'honneur castillans dans la littérature classique » du Directeur, et un article touchant la guerre, « Comme Byron », du distingué écrivain cubain E. J. Varona. Enfin, à Caracas paraît depuis peu un beau magasine de caractère littéraire, *Multicolor*, dirigé par M. A. Fernandez. Le numéro 9 (11 août), le seul que nous ayons reçu, contient de bonnes lectures variées et de belles illustrations.

FRANCISCO CONTRERAS.

LETTRES SCANDINAVES

Joh. K. Bergwitz : *Henrik Ibsen i sin avstamning, norsk eller fremmed? Henrik Ibsen, ses origines, norvégiennes ou étrangères?* Gytdendal, Kristiania.— *Belgien* (*la Belgique*), publié par Kai Friis Mœller, Pio, Copenhague.

Pendant longtemps on s'en est référé, pour les renseignements biographiques sur Henrik Ibsen, au dictionnaire Halvorsen et à

l'ouvrage écrit par Henrik Jæger pour le soixantième anniversaire du dramaturge. Henrik Jæger a fait quelques recherches sur la famille d'Ibsen, et reconnu que son trisaïeul était venu d'une île danoise, que sa mère s'appelait Altenburg, ses grand'mères Piesner et Paus, et devant ces noms de résonnance allemande, il a conclu un peu vite que l'on trouvait des origines étrangères de tous côtés, et que, sous réserve de ce que ferait découvrir une généalogie plus complète, on pouvait se demander s'il y avait dans Henrik Ibsen une seule goutte de sang norvégien. Comme, d'ailleurs, Ibsen était demeuré de longues années en Italie et en Allemagne, exilé volontaire, et s'était exprimé sur la Norvège en termes amers et même parfois méprisants, comme son œuvre et son attitude personnelle pouvaient inspirer l'admiration et le respect, mais non l'enthousiasme sympathique, le public norvégien accepta très facilement l'idée que le grand poète fût un étranger : on trouvait même dans ce fait une explication à sa manière d'être, à son âpreté dans la critique de la société norvégienne, et au visible malaise qu'il y éprouvait.

J'ai cherché à me rendre compte, par les témoignages oraux recueillis à Skien, la ville natale d'Ibsen, et en feuilletant le journal local, surtout pour l'année 1835, si ses grands-parents s'étaient vraiment sentis des étrangers, ou du moins des immigrés de fraîche date, et j'ai pu dire, dans ma notice biographique du premier volume des œuvres complètes, que, tout au contraire, les ascendants connus d'Ibsen se mouvaient tous dans Skien comme des Norvégiens qui vivent dans leur milieu propre, et qu'ils étaient en relation ou même apparentés avec les familles les plus considérées. Ceci, du moins, est bien certain, que le milieu et les traditions de la famille d'où Ibsen est sorti sont un milieu norvégien et des traditions purement norvégiennes, et n'est-ce pas là l'essentiel ?

Il restait cependant à faire une généalogie aussi complète que possible des ascendants d'Ibsen. Elle nous est présentée dans le volume de M. Joh. K. Bergwitz : **Henrik Ibsen, ses origines, norvégiennes ou étrangères?** Le résultat en est curieux. Il confirme d'abord ce que m'avait appris mon enquête à Skien. Les deux parents, les quatre grands-parents, et les huit arrière-grands-parents d'Ibsen sont tous nés en Norvège, la plupart dans la région de Skien, et la plupart appartenaient à la bourgeoisie commerçante et aisée. Au rebours de la théorie de Henrik Jæger, on pourrait presque dire que les origines norvégiennes d'Ibsen sont exceptionnellement pures, si l'on songe que tous ses ascendants sont gens des villes. Car si la plupart des Norvégiens sont de leur pays sans nulle provenance étrangère découvrable, si haut qu'on remonte, c'est qu'ils sont de souche paysanne, donc nationale, et même assez étroitement locale. Mais dès qu'un Norvégien est urbain, — artisan,

fonctionnaire, négociant, — il y a les plus grandes chances pour qu'il ait des origines étrangères diverses et assez récentes, surtout lorsqu'il s'agit d'un homme né en 1828, quatorze ans après la séparation d'avec le Danemark, d'une famille de marins commerçants. Ibsen est donc norvégien plus qu'on ne devait, *à priori*, s'y attendre.

Mais ces noms à résonnance allemande ? Il n'y faut pas faire attention, déclare M. Bergwitz, ils tiennent tout simplement à la manie de germaniser qui fut, en effet, dominante en Danemark, et qui sévit aussi, bien qu'à un moindre degré, en Norvège. On peut suivre, par exemple, la ligne des Paus, en remontant, jusqu'au XVIe siècle, deux générations au delà du premier qui a porté ce nom, et tous sont des Norvégiens authentiques.

Si pourtant on remonte au delà des huit arrière-grands-parents d'Ibsen, il est curieux de constater que les origines étrangères apparaissent, et se multiplient assez vite. Au degré suivant, qui compte seize ancêtres, il y en a trois danois, mais mariés en Norvège. Au degré suivant, on trouve des Allemands. Au degré suivant (64 ancêtres), on trouve des Courlandais. Il serait peut-être intéressant de rechercher la marque de l'esprit courlandais dans l'œuvre d'Ibsen ? Bref, vers le commencement du XVIIe siècle, les 128 personnes qui ne se doutaient guère qu'elles auraient, à la septième génération, un descendant commun qui serait un grand poète, n'étaient pas toutes norvégiennes : elles comprenaient au moins 26 Danois, 14 Allemands et 2 Courlandais. C'est au moins un tiers de sang étranger qu'il faut attribuer à Ibsen. Et il paraît probable que si tous ses ascendants pouvaient être déterminés, il faudrait lui en attribuer un peu plus, pas loin de la moitié. Ce n'est pas là, évidemment, la totalité que prétendait Henrik Jæger. Mais cela contraste assez curieusement avec la pureté norvégienne que semblaient faire présager les trois générations qui ont immédiatement précédé Ibsen.

§

A défaut d'expression directe de sympathie pour la cause des alliés, les neutres recourent volontiers à ce moyen détourné qui consiste à parler de **la Belgique**, à dire leur admiration pour son art, sa littérature, son histoire, sa richesse acquise par un travail intense. C'est ainsi que M. Kai Friis-Mœller a publié un très bel ouvrage collectif, précédé d'une lettre de Maeterlinck et d'une courte préface de Verhaeren sur « la Belgique admirable ». Savants et hommes de lettres danois se sont empressés d'apporter chacun leur contribution à la louange du pays héroïque.

M. J. L. Heiberg raconte d'abord le courage des Belges qui luttèrent contre César, et montre qu'ils étaient bien des Celtes. Puis, M. Poul Nœrlund dit la grandeur des Flandres au siècle des Arte-

velde, et conclut ainsi son étude : « L'aveugle courage et l'esprit de sacrifice sans réserve a fait du quatorzième siècle une époque héroïque dans l'histoire de la Flandre et, par suite, de toute la Belgique. Il y a une évidente parenté entre la lutte des Flamands contre l'attaque française au commencement du quatorzième siècle, et la levée spontanée des Belges contre l'invasion allemande de 1914, parenté dans la haine inexpiable qui maintenait la lutte, et dans le sentiment d'indépendance qui suscitait la haine. » Et cette lutte soutenue par les démocrates des Flandres n'était pas seulement nationale. « Comme mouvement social, la levée flamande est remarquable par un sentiment de la responsabilité, et par une maturité politique, qui fait défaut à la plupart des mouvements analogues jusqu'à la révolution française ». Il s'agissait là de gens « conscients de la porté de leurs actes. » Il est bon de rappeler, en effet, que la Belgique fut au nombre des pays précurseurs, dans l'ordre économique et dans l'ordre politique, et cela n'a sans doute pas peu contribué à tremper le courage belge, et surtout à lui donner son caractère de ferme résolution civique.

Tout marche ensemble dans un harmonieux progrès de la civilisation, et il est naturel que la Belgique, politiquement précoce, ait manifesté dans les arts la même précocité. La richesse artistique du passé belge est si connue que MM. Francis Beckett et Karl Madsen n'ont pas voulu en parler directement. Celui-ci nous conte l'histoire des tableaux de Rubens que possède le musée de Copenhague. Le « Jugement de Salomon »,— qui paraît avoir été offert au roi Christian IV par le fameux maréchal de Rantzau, à qui Mars n'avait laissé « rien d'entier que le cœur », fut longtemps le seul tableau de réelle valeur qu'il y eût en Danemark. Deux autres Rubens n'entrèrent au musée qu'au XIX[e] siècle : le merveilleux portrait de l'abbé des Prémontrés d'Anvers, et une esquisse pour un Christ sur le chemin du Golgotha. M. Francis Beckett dit l'influence de l'architecture belge sur l'architecture danoise depuis le treizième jusqu'au dix-huitième siècle, influence surtout sensible à la fin du seizième et au commencement du dix-septième, mais alors tellement prédominante que Copenhague semblait être une ville flamande. Les architectes et les ouvrages d'art décoratif belges régnaient alors souverainement en Danemark, et plusieurs des plus importants monuments du pays sont de cette époque : tels le célèbre château de Kronborg, à Elseneur, œuvre d'Antonis van Opbergen, de Malines, et le château de Frederiksborg, à Copenhague, œuvre de Hans Stenwinkel, architecte belge du roi Christan IV.

M. Niels Mœller revendique pour la Belgique le roman de Renart, que les savants allemands ont souvent présenté comme le développement d'une légende antique et spécifiquement allemande. D'une telle

légende il n'y a pas de trace, jusqu'au milieu du douzième siècle, où un clerc de Gand, Nivardus, s'inspira d'Esope pour écrire un *Ysengrinus*, suite de fables entre lesquelles un lien résultait du caractère constant de l'ours et du renard. De Flandre, le renard latin passa en France, où les imitations furent nombreuses et libres, pour revenir un siècle plus tard à son pays d'origine, où le clerc Willem écrivit *Van den vos Reynaerde*, « d'après les livres welches ». Il y eut une histoire de Renart, par un néerlandais du quatorzième siècle, et ce fut surtout par la traduction de celle-ci en bas allemand, en 1498, que Renart se répandit en Allemagne, et y devint si extraordinairement populaire.

Je ne peux analyser toutes les parties de cet ouvrage. M. Chr. Rimestad y parle des grands écrivains belges modernes. M. Kai Friis-Mœller s'est réservé de donner un aperçu de la littérature belge, d'expression tant flamande que française, depuis le moyen âge. M. Kr. Nyrop a écrit une étude très précise sur la question des deux langues et sur l'action pangermaniste en Belgique avant et pendant la guerre. Le livre s'achève par un poème de M. Helge Rode.

M. Kai Friis-Mœller, dans sa préface, a été heureux de pouvoir associer à cet hommage à la Belgique le plus grand écrivain de littérature danoise, Ludvig Holberg, qui écrivait dans une lettre

De tous les pays que j'ai habités, aucun ne me plaît mieux que la Flandre et le Brabant ; mais comme la plupart des guerres européennes y ont, pour ainsi dire, leur domaine, ces pays ont aussi leurs inconvénients. Toutefois j'y ai trouvé beaucoup d'agréments ; et si j'étais forcé d'habiter une terre étrangère, je choisirais Bruxelles pour ma résidence.

P.-G. LA CHESNAIS.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

Teodor de Wyzewa : *Derrière le Front « boche »*, Paris, Perrin, fr. 3 fr. 50. — Gabriel Hanotaux : *Pendant la Grande Guerre*, tome Ier, Paris, Plon-Nourrit, 3 fr. 50 — A. Prignet : *L'Alsace-Lorraine*, Paris, Librairie Delagrave, 4 fr. — Jean Alazard : *L'Italie et le conflit européen*, Félix Alcan, 3 fr. 50. — Jules Destrée : *En Italie pendant la guerre*, G. Van Œst et Cie, 3 fr. 50. — William Martin : *Sur les routes de la Victoire*, Félix Alcan, 3 fr. 50. — Wentzel Hagelstam : *Krigskronika från Paris, chronique parisienne de guerre*, Svenska Andelsforlaget, Stockholm. — Ernest Denis : *Qui a la responsabilité de la guerre ? Le dernier plaidoyer de M. de Bethman-Holweg*, Bureaux de Foi et Vie, 48 rue de Lille, 1 fr. 50. — Gaston Moch : *La garantie de la Société des Nations*, Marcel Rivière, 0,40. — Paul Ginisty et Arsène Alexandre : *Le Livre du Souvenir*, Flammarion, 5 fr. — Capitaine Ferdinand Belmont : *Lettre d'un officier de chasseurs alpins*, Plon, 3 fr. 50. — Gaston Bonnier : *En Marge de la grande guerre*, Flammarion, 3 fr. 50. — Rudyard Kipling : *Sea Warfare* : Macmillan, 5 s.

Le plus récent recueil des « Histoires de partout » de M. Teodor de Wyzewa s'intitule **Derrière le front « boche »**. L'auteur a tenu à justifier et peut-être à excuser le titre qu'il s'est plu à donner à cette suite de *la Nouvelle Allemagne*, en expliquant au lecteur qu'il

s'agit là non seulement d'une « image de la vie allemande d'à présent », mais encore « qu'un titre comme celui-là aurait de quoi lui suggérer une vague idée de tout ce qui se trouve caché de profonde misère d'esprit et de cœur par-dessous un autre *front* allemand, — par-dessous cette *effronterie* orgueilleuse et brutale qui, pendant un demi-siècle, a scandaleusement réussi à nous tromper sur le compte de nos vainqueurs de 1870, jusqu'au jour où les *Boches* eux-mêmes, dans leur sottise, ont cru nous avoir dorénavant assez mystifiés pour qu'un simple éclat de leur grosse voix leur suffit maintenant à nous asservir ». Acceptons donc le double sens du « front » boche et voyons ce que M. de Wyzewa y a observé. Pour se renseigner sur l'âme allemande, telle qu'elle a été façonnée par la guerre, il a recours à plusieurs ouvrages étrangers, dont il nous offre de copieuses analyses. Une parodie de Sven Hedin, publiée à Londres, sous la signature fictive de Hun Svedend, lui fournit l'occasion de montrer comment opèrent les correspondants de guerre qui ont mis leur imagination au service de l'état-major prussien. Le chapitre des « atrocités » allemandes est complété par une intéressante contribution russe, empruntée à un ouvrage de M. A.-S. Rezanof, et par le récit d'une visite à Aerschot, entrepris par une femme de lettre australienne. La révolte de De Wet, dans l'Afrique du Sud, est présentée par M. de Wyzewa comme « un exemple curieux de la contagion du venin allemand ». Quelques publications populaires, parues en Allemagne depuis la guerre, permettent, en outre, de se rendre compte du degré d'exaltation maladive qu'a atteint le chauvinisme soulevé par des explosions de haine. Il y a là des documents extrêmement précieux sur la stupidité tudesque et que l'auteur a tenu à recueillir avec une patience méritoire.

Dans un chapitre qui s'intitule « la pensée et l'art allemands », M. de Wyzewa a développé, en une cinquantaines de pages, ses opinions personnelles au sujet du germanisme. Le problème a souvent été traité dans ses dernières années, mais le critique français y apporte quelques clartés nouvelles. Après avoir protesté contre l'affirmation de M. W.-P. Paterson, professeur à l'université d'Edimbourg, qui écrit que la contribution des Allemands au trésor commun de l'humanité civilisée a été « très substantielle », il passe en revue les différents domaines sur lesquels le génie germanique se serait particulièrement distingué, pour nier enfin que « dans tous les départements supérieurs de la vie et de l'œuvre de l'esprit humain », l'Allemagne ait creusé une « empreinte très profonde ».

Il est bien vrai, sans l'ombre d'un doute, écrit cependant M. de Wyzewa, que les Allemands ont « creusé une empreinte très profonde » dans le domaine de la musique. Des deux grands sens « artistiques » dont la collaboration sert de fondement à la partie supérieure de notre vie intellectuelle,

le sens « musical » et le sens « pittoresque », c'est chose incontestable que le premier se trouve éminemment développé dans l'âme nationale allemande. Mais la collaboration de ces deux sens suppose d'abord, entre eux, un équilibre plus ou moins complet : tandis que, chez les Allemands, nulle trace n'existe d'un pareil équilibre. Non seulement leur sens « pittoresque » est d'un développement rudimentaire, en comparaison de celui de leur sens « musical » : à cette inégalité anormale de développement s'ajoute encore une opposition déplorable entre les aspirations, les habitudes natives des deux sens.

Il y a incompatibilité entre le matérialisme brutal des Allemands et leurs aspirations idéales. De là leur inaptitude à imaginer la réalité et leur goût pour l'irrationnel. Incapables de coordonner leurs rêves, leur art n'a jamais produit « de fruits manifestement mûrs ». Dans leurs œuvres littéraires, ils créent « selon l'esprit de la musique », mais ils restent hors d'état de donner l'illusion de la vie. Ces imaginatifs ont toujours manqué de plasticité. Sans pouvoir suivre ici dans ses détails l'intéressante démonstration de M. de Wyzewa, retenons l'admiration qu'il témoigne à Novalis et le dédain qu'il affiche à l'endroit de Goethe. Mais l'auteur d'*Ofterdingen* semble précisément incarner ces qualités de « sens musical » dont il nous parle et *Faust* reste, quoi qu'il puisse penser, une œuvre hautement vivante. Un écrivain allemand contemporain avait déjà hasardé une comparaison ironique entre les deux poètes. Dans *Die Nacht des Doctor Herzfeld*, M. Georges Hermann se demande dans quel sens aurait évolué la littérature de son pays si le jeune Goethe avait fait usage lui-même des pistolets dont s'est servi Werther et si Novalis n'était pas mort de la poitrine. Nous aurions alors eu vingt *Henri d'Ofterdingen* et deux cents *Hymnes à la Nuit*. Peut-être! Mais il convient d'ajouter que la thèse esquissée dans *Die Christenheit oder Europa*, si Novalis avait vécu plus longtemps, eût été développée et poussée jusqu'à son extrême conclusion. La prétention d'ériger le germanisme en religion universelle se serait affirmée cent ans plus tôt. C'est grâce à Goethe, grâce à son magnifique effort pour ramener son pays à l'idéal greco-latin que le nationalisme piétiste des premiers romantiques n'a pas fait plus de ravages.

Certains publicistes de marque qui se sont plu à interpréter au jour le jour les événements de la guerre ont tenu à recueillir en volumes la série de leurs articles. Après avoir rempli la tâche patriotique de rassurer et d'orienter le public, il leur a semblé que la postérité aurait droit à connaître, elle aussi, par le détail, le labeur littéraire qu'ils ont accompli. Voici le premier recueil des articles de M. Gabriel Hanotaux. Il s'intitule **Pendant la grande Guerre** et comprend la période d'août à décembre 1914, c'est-à-dire les quatre mois qui ont suivi la déclaration de la guerre jusqu'à la stabilisation du front occidental après la bataille de l'Yser. Guidé par une connaissance

profonde de l'histoire contemporaine, l'ancien ministre des Affaires étrangères a pu improviser pendant ce laps de temps de brillantes chroniques, au cours desquelles il affiche un optimisme que les événements ultérieurs n'ont pas justifié. Dès le 1er octobre il annonce que l'Allemagne est en baisse et le 4 novembre il prévoit déjà la fin de la Turquie. Il convient de dire qu'après la victoire de la Marne on était en droit de concevoir les plus belles espérances et que M. Hanotaux n'a pas été seul à s'imaginer que l'Entente parviendrait à réduire l'Austro-Allemagne en peu de temps. Le mecompte oriental, que l'attitude douteuse de la Bulgarie aurait pu faire prévoir dès 1914, a prolongé la guerre au delà des limites que les esprits les mieux avertis lui avaient fixées. La confiance de la France en la « justice immanente », dont parle l'historien de Richelieu, lui a fait méconnaître la force véritable de ses ennemis.

Comme président du comité France-Amérique, comme fondateur du Secours national, M. Hanotaux a été mêlé à une série de manifestations qui se sont produites chez nous dès le début des hostilités. Il a pris la tête du magnifique élan de charité qui a uni tous les Français, et la propagande des Alliés chez les neutres n'a pas eu de champion plus dévoué que lui. De tous ces efforts les articles qu'il leur a consacrés fournissent en quelque sorte le commentaire perpétuel. On les trouvera reproduits intégralement dans ce volume. L'auteur a tenu à tout réimprimer de ce qu'il a écrit dans le *Figaro* et la *Revue hebdomadaire* pendant les premières semaines du conflit européen. Nous regrettons cependant quelques omissions. C'est ainsi que M. Hanotaux a négligé de recueillir la phrase par quoi il commençait l'un de ses articles, daté de Bordeaux dans les premiers jours de septembre, et que l'un de ses confrères de l'Académie avait jugée si remarquable qu'il eût voulu la faire afficher dans la salle des séances de la docte assemblée.

On avait beaucoup écrit sur l'Alsace-Lorraine avant la guerre ; on a continué avec la même ardeur depuis que la perspective de voir les deux provinces rentrer dans la communauté française s'est ouverte devant nous. Grâce à ce zèle, le public a-t-il été mis en mesure de mieux connaître l'état d'esprit des populations qu'on se plaît à désigner sous l'appellation de « frères séparés » ? On peut en douter quand on prête l'oreille aux propos que l'on continue à tenir en France au sujet des territoires qui nous ont été arrachés en 1871. Dans la deuxième série de ses *Cahiers d'un Artiste*, M. Jacques-Emile Blanche cite une lettre d'un député : « Il y a aussi la question d'Alsace-Lorraine ; le grand point d'interrogation depuis le commencement jusqu'à la fin de la guerre, et bien plus encore après. Nous avons confiance dans les plans de l'Etat-Major, mais si nous sommes sûrs de reprendre l'Alsace-Lorraine, que nous direz-vous de la ré-

fection, l'immense tâche à remplir, alors que ces provinces seront redevenues françaises? Avez-vous des plans, administrateurs, comme l'Etat-major en a pour reconquérir notre bien ? On écarte, jusqu'ici, la question de l'Alsace-Lorraine à dégermaniser après l'avoir reprise... » Le problème de la réfection et l'œuvre de dégermanisation, voilà en effet ce qui importe en ce moment, mais, encore, pour être à même d'y réussir, ne faut-il pas présenter le pays comme peuplé exclusivement de martyrs courbés sous le joug allemand et qui pendant quarante-cinq ans n'ont pas eu d'autre pensée que de faire retour à la France. « Il ne suffit plus, dit encore le correspondant de M. Blanche, d'habiller nos filles en petites Alsaciennes pour le jour du mardi-gras et de leur enseigner à lire, dans les albums du dessinateur Hansi, des couplets patriotiques et des odes à la France. » Il est temps de mettre fin à ces jeux puérils, si nous voulons vraiment accomplir la tâche que nous imposera la victoire.

L'ouvrage de M. A. Prignet, professeur au lycée de Montpellier, qui s'intitule **L'Alsace-Lorraine, son histoire, son héroïsme, son martyre, ses aspirations**, appartient au genre qu'on est convenu d'appeler de la « vulgarisation patriotique ». L'auteur s'y est appliqué de son mieux à célébrer l'attachement des provinces perdues à la mère patrie. Il n'y a rien à dire de la partie historique de ce travail, sinon qu'elle eût gagné à s'appuyer sur une documentation moins incertaine. Quant à la période qui s'est écoulée depuis l'annexion jusqu'à la grande guerre, il faut constater que l'auteur ne tire ses lumières ni d'un contact direct avec les événements, ni d'une étude critique de sources incontestées. Il divise les Alsaciens-Lorrains en deux catégories : « ceux qui sont partis » et « ceux qui sont restés ». Au sujet des trois chapitres qui traitent des premiers, tout ce que l'on peut dire, c'est qu'ils résument assez proprement le petit volume de Georges Delahache intitulé *l'Exode*. Avec un pareil guide il serait difficile de ne pas faire de bon travail. Mais, si l'on examine, en toute impartialité, les cinq chapitres que M. Prignet a consacrés à ceux qui sont restés fidèles à leur terre natale, il faut aboutir à la triste constatation qu'il est loin de saisir la portée exacte du problème posé par l'annexion. « Les électeurs n'en continuèrent pas moins d'envoyer au Reichstag les quinze candidats de la protestation», écrit M. Prignet, après avoir parlé des premières élections de 1874. Cela n'est exact que pour les élections de 1887, mais si l'on songe à la personnalité même du préfacier on ne sera pas loin de considérer cette affirmation de l'auteur comme tout à fait tendancieuse M. Prignet passe délibérément sous silence tout l'effort en faveur de *l'autonomie* qui a rempli vingt années de la vie politique Alsace-Lorraine. Or, c'est précisément pendant cette période de calme apparent qu'a pu s'accomplir le lent travail d'émancipation

qui a ramené et maintenu le pays dans la conscience française. Cette longue période de lutte sur le terrain légal a donné au pays sa véritable physionomie ; c'est celle-là qu'il faut étudier, si l'on veut comprendre le caractère de l'Alsace-Lorraine et éviter l'optimisme simplificateur qui ne peut que nous préparer des mécomptes dans l'avenir.

HENRI ALBERT.

§

Le livre de M. Jean Alazard : **L'Italie et le conflit européen**, remet au point nombre d'idées fausses qui, à propos de l'Italie comme à propos de tant d'autres sujets, imprègnent et égarent l'opinion publique. Nous connaissons encore mal — et c'est un plaisir d'être instruit par un homme qui possède bien la question — les détails de la vie politique italienne, l'activité des partis et la longue période d'évolution qui a précédé la décision de la péninsule. Après avoir étudié avec une grande perspicacité les bouleversements de politique intérieure et extérieure, la politique giolittienne, l'auteur examine les deux graves problèmes de demain pour l'Italie unifiée : les rapports italo-slaves et franco-italiens. On trouvera dans cette seconde partie du livre des vues qu'il faut connaître pour bien comprendre les évènements qui se dérouleront autour de la paix.

Que Jules Destrée a écrit de jolies pages sous le titre : **En Italie pendant la guerre** ! Ici, la politique passe au second plan, point d'histoire non plus : de simples notes prises au jour le jour, pleines de vie, de pittoresque, d'anecdotes actuelles et rétrospectives, pleines surtout de vieilles pierres et de tableaux, de coups de soleil et de ruelles ombreuses, de nature et de légendes, de toute l'âme enfin de cette Italie dont nous avons tous été les pèlerins passionnés. Ce décor connu et aimé, ce décor de paix et de souvenir, est étrangement mêlé à la tempête guerrière qui emporte l'Italie vers ses destinées : un défilé en armes pour la conquête des terres irrédentes et pour la gloire du Droit sous les vieux remparts de Viterbe, dans l'histoire accumulée le long des voies de Rome et sur chaque pavé de la plus petite ville. Ce livre d'impressions est un livre de vérité.

M. William Martin est correspondant du *Journal de Genève* à Paris. **Sur les routes de la Victoire** est un recueil de quelques-uns de ses articles. Je ne sais si je me trompe. Je n'ai pas eu le temps de consulter ma collection du *Journal de Genève* mais j'ai l'impression que l'auteur a retouché quelques-uns de ses papiers — surtout des premiers — dans un sens plus conforme au titre du livre. L'intention qui a inspiré l'ouvrage est des plus louables. Le journaliste, en faisant consciencieusement son métier, a été amené à rendre hommage à la France, à son effort, à son héroïsme

à son bon droit. Le souci de la vérité a fait de M. William Martin, d'origine neutre, un francophile. Il faut l'en louer sans restrictions. Pourtant les deux meilleurs chapitres du livre sont, à mon avis, le premier intitulé : *l'Agonie de la Paix* et qui est daté de Berlin, et le dernier : *l'opinion française et l'Allemagne*, qui contient sur l'empire de Guillaume II quelques notations curieuses. J'ignore tout à fait si M. William Martin a vécu en France; je sais d'autre part qu'il a été longtemps correspondant du *Journal des Débats* et du *Journal de Genève* sur les bords de la Sprée. L'on découvre très vite dans son œuvre qu'il connaît et comprend très bien l'Allemagne, mais qu'il n'a sur la France que des vues récentes, hâtives et assez superficielles. Tout le chapitre XII, « l'Essai de la démocratie », a été écrit par quelqu'un qui est étranger à ce peuple français dont il entend analyser la volonté, qui n'a pas pris contact avec son âme, qui le regarde du dehors.

Je ne sais pas où M. William Martin a pu découvrir — comme il l'affirme au chapitre XV, « Le Retour à la Révolution », que « la France semble reprise par une crise de ce qu'on nommait, il y a un siècle, l'idéologie ». Est-il vraiment persuadé que « toute la phraséologie révolutionnaire dont notre génération avait passablement perdu le goût a retrouvé sa fraîcheur d'antan et son ascendant sur la masse et même sur les classes cultivées »? Ceux qui connaissent bien la France et les Français qui représentent la conscience même du pays, sont au contraire stupéfaits de ce que la Nation se soit aussi rapidement et aussi complètement libérée de cette « idéologie » et de cette « phraséologie » pour se mettre en face des réalités. M. W. Martin en est encore à la France légendaire telle qu'on la concevait en Allemagne avant la guerre. Il subit malgré lui et rétrospectivement l'influence du milieu. Entre tous, le peuple de ce pays est peut-être le plus difficile à connaître ; il faut l'avoir longuement pratiqué pour y parvenir, avoir longtemps participé à sa vie, être devenu un peu lui-même. N'est-ce pas d'ailleurs la seule façon de saisir la psychologie de ces grandes familles nationales ? Je n'en veux pour preuve que le beau volume que M. Martin a consacré à l'Allemagne en 1913.

J'ai noté au passage, que l'auteur m'excuse, quelques étrangetés de style. Par exemple : Qu'est-ce que des persiennes qui, « à moitié arrachées, pendent *indifférentes* » ?

MARCEL ROUFF.

§

M. Hagelstam est un Finlandais de langue suédoise, qui a beaucoup vécu à Paris. Il n'est pas un « neutraliste », et il déclare sans ambages : « Celui qui évite de prendre personnellement position en

face du crime contre toute l'humanité que constitue la guerre, ne peut plus prétendre à notre estime. » Et il est impossible, en effet, de prendre position plus nettement qu'il ne le fait dans son livre. Dès les premiers mots, il dit la ferme résolution des soldats français, qui n'ont aucune idée de conquête, et qui combattent pour le droit des peuples et pour la restauration de la Belgique. «Ils luttent pour un but sacré, le plus sacré qui soit au monde, et le monde saura un jour que leur lutte a été désintéressée, dans le sens le plus plein et le plus beau de ce mot. »

Cela suffit pour indiquer dans quel esprit sont traités les divers chapitres du livre. La question des responsabilités n'est pas éludée, et la fameuse phrase de Maximilian Harden : « l'Allemagne a voulu la guerre et devait la vouloir » est soigneusement recueillie. Ce que M. Hagelstam appelle « le système » allemand, c'est-à-dire l'application méthodique de la théorie de la force et du coup de poing, est opposé à l'humanité française. Et il ne craint pas de donner un compte-rendu assez développé du rapport français sur les atrocités.

Dans le public auquel il s'adresse, le jugement d'un grand nombre de personnes a été influencé par le fait que la Russie est au nombre des alliés. M. Hagelstam ne pouvait manquer d'en parler, même dans un recueil d'articles relatifs à la France. Il l'a fait adroitement, en empruntant à M. Romain Rolland, non suspect de passion germanophobe, son chapitre de *Au-dessus de la mêlée*, intitulé « Pangermanisme ou panslavisme ? » dont les conclusions ne sont nullement à l'avantage de l'Allemagne.

Pour les Français d'esprit critique, attentifs aux « maladresses du sentiment national », et aussi à bien d'autres maladresses ou fautes plus graves, le portrait qui est tracé de la France en ce volume paraîtrait sans doute trop flatté. On y voit trop peu d'ombres au tableau. Mais peut-être, après tout, les ombres, vues à distance, ne tiennent-elles plus que peu de place, tandis que certains Français, rares heureusement, tournent trop le dos à la lumière.

P. G. LA CHESNAIS.

§

On ne fera jamais assez la lumière sur la question des origines de la guerre. Aussi est-il bon que M. de Bethmann-Hollweg ait exposé devant le Reichstag en novembre dernier la thèse de l'Allemagne et meilleur encore que M. Ernest Denis l'ait réfuté dans son travail : **Qui a la responsabilité de la guerre ?** M. Denis, professeur à la Sorbonne, a donné déjà sur *La Guerre* un livre dont j'ai parlé ici (mai 1915, p. 133) et qui reste le meilleur de tous ceux qui ont été publiés chez nous sur les origines de la crise ; il était donc tout indiqué pour apprécier la tentative d'apologie du Chancelier.

Ce plaidoyer de M. de Bethmann-Hollweg est un parfait exemple de la manière allemande : habiletés maladroites et mensonges révoltants ; et ceux qui auraient pu avoir des doutes sur la culpabilité des Kaisers avant de le lire n'en auront certainement plus après l'avoir lu. Ce mot « mensonge » que j'employais n'est pas trop fort. Ecoutez ce que dit le Chancelier sur tel point précis et d'ailleurs grave : « Il ne se trouverait en Allemagne aucun cerveau brûlé qui ait eu l'idée d'attaquer la France pour lui prendre ses colonies. » Or le 29 juillet 1914 un « cerveau brûlé » de ce genre avait été repéré par l'ambassadeur anglais à Berlin, sir E. Goschen : « J'ai interrogé le Chancelier au sujet des colonies françaises. Il me répondit qu'il ne pouvait prendre des engagements semblables à ce sujet. » Voilà qui est bien net. Maintenant peut-être M. de Bethmann-Hollweg voulait-il dire « l'idée d'attaquer la France pour lui prendre *seulement* ses colonies ».

Faut-il à côté du « mensonge révoltant » citer des « habiletés maladroites » ? J'en indiquerai une que M. Ernest Denis a laissée de côté : Quand l'Allemagne, pour prouver qu'elle n'était pas coupable de la guerre, a livré à la publicité la dizaine de télégrammes particuliers et confidentiels échangés les 28, 29 et 30 juillet entre le Tsar et le Kaiser, elle a sournoisement distrait de la collection celui où le Tsar disait : « Il serait juste de remettre le problème austro-serbe à la conférence de la Haye » et c'est seulement par la presse russe que nous avons connu ce document pourtant important. Le fait de le passer sous silence suffisait à prouver la mauvaise conscience de l'Allemagne.

Une autre « habileté maladroite » est cette manœuvre de la dernière heure au sujet de laquelle subsistent encore certains doutes, au moins en ce qui concerne la sincérité de l'Autriche. On sait que, le 31 juillet, l'Autriche s'est déclarée prête à « tenir compte de la proposition de médiation de l'Angleterre entre la Serbie et elle ». Et les uns croient que le gouvernement autrichien cherchait alors sérieusement à faire machine en arrière, effrayé qu'il était par la gravité de l'aventure à courir, tandis que d'autres voient là un simple atermoiement pour parfaire ses préparatifs de guerre. Mais même en supposant que l'Autriche ait voulu sincèrement freiner, la démarche que l'Allemagne aurait faite à ce moment auprès d'elle ne ferait que confirmer son machiavélisme. On était au 30 juillet. Les télégrammes avec le Tsar dont je viens de parler avaient été échangés sans résultat, la guerre apparaissait aussi certaine qu'elle pouvait l'être. Ce même jour, von Jagow repousse une formule de négociation élaborée à Pétersbourg ; ce même jour aussi, le *Lokal Anzeiger* lance la fausse nouvelle de la mobilisation allemande, pour décider la Russie à ouvrir aussitôt les hostilités avant que lui parvienne la nouvelle, soigneusement retardée, du démenti et de la saisie du

journal. Tout est donc calculé pour que la guerre éclate le lendemain ou le surlendemain. Or ce même jour, le gouvernement allemand télégraphie au cabinet de Vienne pour lui « demander instamment et énergiquement de réfléchir s'il ne pouvait pas accepter la médiation de l'Angleterre » ! et Vienne répond comme je l'ai dit, en se tenant disposé à en « tenir compte » ! Qui trompe-t-on ici ? L'idée qui vient tout de suite à l'esprit, c'est que cette correspondance, dont on parle pour la première fois en novembre 1916, plus de deux ans après sa date, alors que tant de Livres blancs et rouges ont été publiés, est inventée à plaisir, et que jamais le Chancelier n'a écrit ce qu'il dit avoir demandé « instamment et énergiquement ». Mais même en supposant qu'il l'ait fait, qu'est-ce que cela prouve? Ceci seulement, que l'Allemagne a voulu duper jusqu'à sa complice ! qu'elle s'est dit : Demandons à l'Autriche de freiner, elle ne freinera pas, et ce sera elle qui aura la responsabilité de la guerre, comme moi le bénéfice de mon intervention pacifique. Or, le comique, hélas sanglant, de la chose, c'est que l'Autriche, ahurie par ce qu'elle craint être un lâchage (ce qui montre le peu de confiance de ces larrons entre eux), vacille et va peut-être tourner le dos (car personnellement je croirais volontier à la sincérité du cabinet de Vienne, prêt à battre en retraite si le cabinet de Berlin ne le soutient pas à fond), et qu'alors l'Allemagne, prise à son propre piège, et se voyant presque lâchée, brusque les choses, lance l'ultimatum à la Russie et déchaîne définitivement l'effroyable série de carnages.

L'« habileté maladroite », corsée très probablement d'un odieux mensonge, voilà une illustration vraiment merveilleuse de la manière allemande !

Le livre de M. Gaston Moch, **La Garantie de la Société des Nations**, vient aussi à son heure. Il n'y a que quelques jours que le ministre anglais Balfour répondant au Président Wilson lui spécifiait qu'une des conditions de la paix future était « qu'au-dessus du droit international, au-dessus de tous les traités ayant pour but de prévenir ou de limiter les hostilités, une sanction internationale soit établie qui arrête les agresseurs les plus téméraires ». Et le Président Wilson, dans son Message au Sénat des Etats-Unis, disait dans le même sens : « Il doit y avoir non pas un équilibre de puissances, mais une communauté de puissances ; non pas des rivalités organisées, mais une paix commune organisée » ; et les bases de l'organisation étaient précisées : égalité des nations et consentement des peuples gouvernés, tous nos principes à nous ! Il ne s'agit donc plus de ces rêves humanitaires un peu vains dont certains de nos compatriotes se moquaient tant, et dont ils avaient tort d'ailleurs de se moquer, car ces rêves étaient de pensée haute et devaient finir par n'être pas si vains que ça, mais de projets solides et s'appuyant sur

la force, seulement une Force servante de la Justice et du Respect des conventions.

Dans le projet de M. Gaston Moch, les États alliés commencent par signer entre eux des traités d'arbitrage ; cela ferait un total de 45 traités sur lesquels 9 existent déjà ; la France notamment en a avec l'Italie et l'Angleterre et transformerait vite son alliance avec la Russie en traité semblable ; entre grandes puissances alliées, il n'en manque qu'un entre la Russie et l'Angleterre. Une fois ainsi liés entre eux, les États alliés, ainsi que les autres États qui voudraient adopter le même régime (tous, espérons-le !) contracteront une alliance militaire défensive les obligeant à venir au secours de tout État se trouvant dans le cas de légitime défense, et ce cas se présentera toutes les fois que l'État agresseur aura attaqué sans pourparlers préliminaires tendant à la conciliation, ou *a fortiori* après refus d'arbitrage, ou plus encore après refus de se soumettre à la sentence arbitrale prononcée. Cette procédure, dans les détails de laquelle je n'entre pas, semble devoir être efficace ; elle n'empêcherait pas absolument les guerres entre États qui d'un commun accord voudraient en venir aux mains, mais elle mettrait en infériorité très réelle celui qui aurait attaqué de son seul gré. Il n'y aurait d'ailleurs pas de force internationale distincte, obéissant à un tribunal d'arbitrage, (les armées de ce genre se font battre), mais des forces nationales se mettant en mouvement contre l'État qui aurait enfreint la charte de la Société des Nations, et même si ces forces n'étaient pas en mesure d'écraser le coupable — comment écraserait-on la Russie ? ou les Etats-Unis ? — elles seraient suffisantes pour amener par le blocus un resserrement économique qui finirait par obliger l'État-bandit à demander l'aman.

Ainsi sera réalisé le mot prophétique de Michelet : « Au xxe siècle, la France déclarera la paix au monde ! » Déjà d'ailleurs, et avant même M. Balfour et M. Wilson, notre Aristide Briand avait dit : « La paix doit être basée sur un droit international garanti par des sanctions contre lesquelles aucun autre pays ne pourra se dresser. » Ce ne sont pas là de simples fanfares ou d'abstraites idéologies, mais des points de législation très positive et très magnanime à la fois, et nous ne pouvons qu'être heureux d'avoir, dès le premier jour de la guerre, soulevé la question de droit et d'idéale justice. A distance, que ne donnerions-nous pas pour que la guerre de 1870, par exemple, se soit engagée, non pas sur la niaise candidature d'un Hohenzollern au trône d'Espagne, mais sur la consultation des Danois du Slesvig conformément à l'article 5 de la Convention de Prague, ou sur la libération des Posnaniens, ou même des Hanovriens et des Hessois ? Je disais quelque jour ici que nous n'avions rien à vouloir changer à notre histoire de ces quarante dernières années vis-à-vis

de l'Allemagne ; pourtant en telles ou telles circonstances nous pouvons regretter que certaines paroles n'aient pas été dites ; par exemple quand les Puissances envoyèrent leurs contingents respectifs en Chine et que le Kaiser lança à ses reîtres et lansquenets cette atroce proclamation où il évoquait le souverain des Huns et où il ordonnait de ne pas faire quartier, on eût aimé que nos gouvernants d'alors (mais qu'attendre d'un gélatineux Waldeck-Rousseau ou d'un vomitif Lanessan ?) eussent hautement rappelé à nos soldats que tout Français ne doit combattre même contre des Boxers que de façon loyale.

Cette date de la paix prochaine qui, pour la première fois, essaiera de fonder sur des bases sérieuses la Société des Nations, sera une date éclatante, au moins autant que 1900 le changement de millésime, ou que 1889 le centenaire de la Révolution. Pourquoi la France ne la commémorerait-elle pas par l'annonce d'une Exposition universelle qui, aussi vite que possible, presque instantanément, attesterait sa reviviscence soudaine et puissante ? Et pourquoi à cette Exposition où tous les peuples seraient conviés, toute la France ne participerait-elle pas ? Au lieu d'aller du Champ-de-Mars aux Invalides et du Trocadéro à Vincennes, on irait de Paris à Lyon, et de là à Bordeaux, et de là à Nancy, avec pèlerinage aux champs de gloire voisins, la Marne, Verdun, l'Yser ! La Section des arts se tiendrait à Paris, avec la foire du monde et la rue des Nations pour lesquelles ne seraient pas de trop tout le bois de Boulogne, et la Seine de Puteaux à Saint-Cloud, et le parc de Saint-Cloud ; et la Section des tissus à Lyon, la Section coloniale à Bordeaux ou à Marseille, la Section de métallurgie à Nancy, et la Section de la Paix internationale et de la Justice immanente à Strasbourg ! Je lance l'idée, que chacun s'en empare !...

HENRI MAZEL.

§

Avec **le Livre du Souvenir**, *Guide du Voyageur dans la France envahie en 1914*, Paul Ginisty et Arsène Alexandre ont entrepris de donner l'histoire détaillée et topographique des événements de la guerre présente, — ouvrage qui promet d'être de longue haleine et dont le premier volume paru est surtout consacré à la bataille de la Marne, qui fut l'événement pivot de la première année du conflit. *Le livre du Souvenir* doit rappeler les circonstances de la lutte et en même temps servir de guide sur le sol aux nombreux visiteurs qui se promettent, — on a pu l'annoncer déjà, — de venir en France, après la paix, visiter les provinces envahies, les lieux où se déroulèrent les principales batailles. Les auteurs en somme n'ont pas entrepris de raconter la Grande Guerre et l'invasion de la France, mais d'en situer sur le terrain les épisodes principaux ; de décrire,

avec les endroits, les péripéties de la lutte dans les diverses localités qui se trouvèrent atteintes. — Ils ont commencé par la bataille de la Marne et leur premier volume s'occupe des endroits où elle se déroula entre Dammartin et Reims, — plus ou moins atteints lors de l'invasion et pendant la lutte acharnée des premiers jours de septembre 1914, qui arrêta les Allemands dans leur ruée sur la France et lorsqu'ils se croyaient sûrs d'arriver à Paris.

Sur la Marne, Claye se trouve le point le plus rapproché de la capitale où ils parvinrent (3 septembre) et, plus au nord, on sait qu'ils arrivèrent à Montgé, Cuisy, Monthyon, Iverny, Plessis-L'Evêque, c'est-à-dire sur le territoire de l'ancienne Goële. Le récit donné par MM. Paul Ginisty et Arsène Alexandre suit pas à pas les combats, les épisodes de la lutte dont les localités porteront encore bien longtemps les traces. Accueillis comme il convenait sur la frontière de la Goële, les Allemands se retirèrent sur la route qui va de Saint-Soupplets à Meaux et prirent position sur une ligne passant par Marcilly, Barcy, Chambry ; en arrière ils tenaient les hauteurs de Vareddes et tiraient sur Barcy d'où nos troupes avaient fini par les déloger. L'église avait d'ailleurs été massacrée ; le toit s'était effondré ; le transept nord était entièrement détruit. A Chambry, on se battit du côté du cimetière où s'étaient retranchés les Allemands ; mais les zouaves qui l'enlevèrent eurent beaucoup à souffrir des batteries installées à Vareddes et Gui-à-Tresmes. — La bataille continua à Etrepilly et c'est de ce côté, au sommet d'une colline, qu'on a élevé un premier monument aux morts des journées de la Marne, — une pyramide avec un couronnement en saillie. Plus loin on combattit à Puiseux, à Tracy, à Vincy, dont la tour massive garde des traces d'obus, et où l'hôtel du Cheval noir n'est plus qu'un monceau de débris. On arrive ensuite à Acy-en-Multien ; à Vareddes, — couvert de tombes ; à Germigny-l'Evêque, qui garde encore la maison de campagne et le souvenir de Bossuet ; à May-en-Multien, où — par hasard ! — il n'y eut que quelques coups de fusil et à Congis, — qui devait bien être détruit, mais échappa quand même aux menaces de l'adversaire.

On parvient cependant à Coulommiers, où les Allemands ne séjournèrent que cinquante-deux heures, mais qui leur suffirent pour mettre tout sens dessus-dessous ; l'hôtel de l'Ours fut saccagé ; on enfonçait les portes des maisons à coups de hache ; on chargeait les objets volés sur des voitures ; partout c'était la dévastation et le pillage. « Dans deux jours, criaient les envahisseurs, nous serons à Paris ! » — et il y a des faits un émouvant récit de M. Chatry, procureur de la République, un des otages, qui fut injurié copieusement et faillit même être fusillé. La bataille aux environs, les mouvements de l'armée anglaise qui réoccupa bientôt Coulommiers survinrent à temps

pour délivrer les prisonniers. — Aux environs, on peut d'ailleurs indiquer les mêmes ravages, les mêmes massacres à Guirard, à Monroux, Pommereuse, Saint-Augustin, Chailly, Courtacon, Maupertuis, Rebais, la Ferté-Gaucher. — A la Ferté-sous Jouarre, il y eut de même des dégâts ; le maire et un conseiller général se trouvaient détenus, mais lors de l'offensive des Anglais, ils se virent abandonnés à la garde d'un officier subalterne, — qui proposa de les laisser partir contre la modique somme de dix francs ! Il n'y a pas de petits profits. — A Château-Thierry, ce furent aussi des ravages, mais moins, heureusement, qu'on ne l'avait annoncé d'abord. Le volume de MM. P. Ginisty et A. Alexandre parle ensuite de Compiègne comme carrefour des routes terrestres et fluviales dont l'ennemi avait intérêt à s'emparer et donne sur le lieu, — ainsi du reste que sur ceux qui se présentent au cours du récit, — des détails historiques intéressants. Il rappelle la défense de 1814 par le major Othenin qui tint tête avec 1500 hommes à une armée des Alliés qui en comptait 15.000, puis donne un intéressant récit de l'arrivée et du séjour des Allemands dans la ville, qui semble bien avoir été épargnée comme devant leur servir de quartier général et de séjour à l'Empereur Guillaume. On sait aussi qu'ils prétendirent faire main basse sur la caisse municipale ; mais il n'y trouvèrent qu'une modique somme de 831 francs, — le receveur ayant eu le bon esprit de « disposer » du reste. Une curiosité encore est la proclamation signée du commandant d'étapes Sabath, — qui en fut bien, du reste, pour ses frais d'éloquence. — Les environs de Compiègne, on peut le savoir, furent beaucoup plus éprouvés, et de la jolie église de Tracy-le-Val il n'est resté que des décombres. Nous avons raconté déjà le drame de Senlis. Il y eut également, tout proche, à Montépilloy, à Barbery, à Villers-Saint-Frambourg des dégâts et des meurtres ; Rhuis, Pompoint, Nogent-les-Vierges, Pont-Sainte-Maxence eurent à souffrir, de même que Creil, Gouvieux, La Morlaye, Ermenonville. Il faut indiquer encore les réquisitions ou dévastations faites à Crépy-en-Valois, à Orrouy ; le pillage de Bétheny ; des meurtres ou sévices à Béthancourt, à Néry ; à Betz où furent donnés ensuite de durs combats de l'offensive franco-anglaise ; à Acy-en-Multien, à Etavigny dont l'église n'est plus qu'une ruine ; à Baron, où fut tué Albéric Magnard. — Un long chapitre est consacré ensuite à Soissons, ses souvenirs historiques très nombreux, la physionomie de la ville, les événements de la guerre et le bombardement qui se poursuit encore. Aux environs, très éprouvés, on peut déplorer encore la dévastation de l'église de Bucy, dont les vitraux étaient surtout remarquables ; la destruction de celle de Sermoize (XIIe siècle), où il reste un Christ en cuivre, en équilibre sur les débris de l'autel. — A Epernay, une des capitales du vin de Champagne, il y eut de même des exactions,

mais l'arrivée des nôtres fit déguerpir les Allemands. Les derniers chapitres du livre sont consacrés à Reims dont ils racontent longuement la dévastation.

Le volume de MM. P. Ginisty et Ars. Alexandre a été abondamment illustré. Comme nous l'avons indiqué, c'est le premier d'une série qui doit nous parler ensuite des ravages et batailles des régions de l'Est et du Nord.

La librairie Plon a publié, avec une remarquable préface d'Henry Bordeaux, les **Lettres d'un officier de Chasseurs alpins,** de Ferdinand Belmont, parti sous-lieutenant au début de la guerre alors qu'il faisait sa médecine, parvenu bientôt au grade de capitaine et qui fut tué à l'ennemi le 28 décembre 1915 après un an et demi de campagne.— Ce sont des lettres à sa famille, une suite de récits souvent intimes, quasi confidentiels, où l'âme s'épanche parce que le soldat n'écrit que pour ceux qui l'aiment et le comprennent, mais également leur fait part des choses, raconte les incidents, les aventures, les gestes de la campagne, donne les nouvelles au jour le jour, — et se remet à Dieu de l'avenir. Ces lettres, d'un style alerte, cursif, familières sans trivalité, sont d'un écrivain de race ; leur rédacteur a le don d'observation, le trait juste, les mots qui dépeignent, — que ce soit dans le récit des choses de l'arrière, l'attente désœuvrée et la préparation des troupes, — ou l'impression donnée par les tranchées de l'Yser, la guerre dans la boue, parmi les villages massacrés de la côte belge. Elles sont surtout d'un observateur averti, bienveillant sans doute, — et qui se reconnaît « charge d'âmes » avec les troupes qu'il doit conduire. — De Savoie, il avait été dirigé sur les Vosges et se trouvait à Saint-Dié au moment de la retraite d'août 1914. C'est là qu'il reçut le baptême du feu. Les Allemands occupèrent Saint-Dié après un combat où l'auteur se trouva engagé et dont il confesse que son régiment ayant beaucoup souffert dans un engagement sous bois, l'ennemi le fit déguerpir avec bien d'autres. Une contre-attaque qui fut organisée ensuite n'eut pas de succès ; ce fut la retraite avec des escarmouches tous les jours aux environs de la ville, jusqu'au matin (11 septembre) où l'on s'aperçut que l'ennemi battait en retraite. C'était la victoire de la Marne qui se dessinait enfin. — Le régiment reçut l'ordre de remonter le long de la frontière et par Saint-Dié gagna Clermont, puis les environs de Péronne où s'établit la guerre de tranchées, avec l'organisation si curieuse des postes, des boyaux de communication, des abris, des cuisines, etc... Dès lors, c'est la vie dans ces fossés, devant l'ennemi qui reste terré de son côté, — puis de brefs retours à l'arrière, la mise au repos pendant de courtes périodes. En novembre, le régiment se trouva envoyé dans les Flandres, dont Ferdinand Belmont donne de curieux aspects, où il décrit les combats dans les dunes, les fossés, les tran-

chées de la côte ; et de nouveau il y a des alternatives de repos à l'arrière, le fracas du bombardement, sous la pluie, dans la boue des routes, l'abri hasardeux des petits postes. Sur la fin de décembre, il se trouva rappelé en France et prit part à l'attaque du Mont Saint-Eloi. Il revint ensuite dans les Vosges et fut mis au repos à Gérardmer avant d'être envoyé en Alsace, dans la vallé de la Fecht,à Metzeral, sur le Lingekopf. — Après quelques jours passés près des siens, il était de nouveau le 14 septembre à Corcieux, vers les lignes du Bonhomme et à peu près sur le front. Sa dernière lettre est du 27 décembre. Il fut atteint le surlendemain, dans un combat de nuit, et mourut sur le soir, — belle et noble figure du soldat tombé pour la défense du sol, un de ceux, — en grand nombre — qui trouvèrent tout simple de se sacrifier pour arrêter l'Allemagne victorieuse, et payèrent de leur vie la résistance à l'agresseur.

Chez Flammarion encore, M. Gaston Bonnier, de l'Institut, publie un volume d'articles : **En marge de la grande guerre**, dont il est juste de retenir quelques bonnes pages : sur la physionomie de Grenoble, pays dont il est peut-être originaire, et où il se trouva en 1870 comme en 1914 ; sur l'hôpital temporaire de Claix, dans l'Isère, à propos duquel sont consignées de curieuses déclarations de prisonniers allemands ; sur nos amis les Tchèques ; l'esprit intellectuel en Allemagne à propos de la « culture », des projets et rêves du Germanisme ; la discipline dans la science d'outre-Rhin et la manie bibliographique des savants allemands ; l'Académie des Sciences et la Guerre ; le mouvement scientifique pendant les hostilités, etc... M. Gaston Bonnier nous parle également de la guerre chez les Abeilles ; de la gloire de Pasteur et des attaques contre sa mémoire. — Mais nous voilà bien loin du conflit déchaîné sur l'Europe et ce sont, en somme, des questions qui n'ont qu'un intérêt bien relatif, — du moins à l'heure actuelle.

CHARLES MERKI.

§

Cette guerre est anonyme, a-t-on dit. Mais pour ce qui est de la marine, on peut bien dire : la guerre est muette... A peine de temps à autre avons-nous su que « quelques engagements » avaient eu lieu quelque part de par le monde, au large des côtes du Chili ou près des îles Falkland ; et il y eut aussi la grande bataille du Jutland... On ne manque pas de nous apprendre également que tel ou tel cuirassé ou croiseur a été torpillé, mais nous restons dans l'ignorance quant à l'incessant et pénible travail qu'accomplissent les flottes alliées dans la Méditerranée, dans la Mer du Nord et dans l'Atlantique. Des communiqués quotidiens renseignent d'une façon plus ou moins complète sur les opérations de terre. Nous savons même quels gé-

néraux, quels officiers, quels soldats se sont distingués. Nous suivons sur les cartes les résultats des offensives, où des régiments et des divisions entières ont pris part avec éclat, mais le silence obstiné enveloppe le rude labeur des marins sur les flots et dans les brumes. Nous plaignons les soldats qui ont à subir les intempéries de l'hiver ou les chaleurs de l'été, et nous oublions trop facilement que nos marins patrouillent les mers par tous les temps, affrontent les tempêtes, risquent leur vie à toute heure sous la menace des torpilles et des mines.

L'Amirauté anglaise observe la même discrétion que notre Ministère de la Marine. Elle n'a jamais dit combien de douzaines de sous-marins elle a capturés, coulés ou détruits par des moyens ingénieux, et sans cesse renouvelés. Elle ne parle d'aucun de ces engagements qui ont dû prendre place dans la Mer du Nord contre les navires ennemis ; elle ne dit pas qu'il y a nuit et jour, sur les mers, des milliers de bateaux de tous genres et de tout tonnage qui exercent une surveillance si redoutable que les escadres allemandes demeurent prudemment dans leurs ports, protégés par des champs de mines; nuit et jour une muraille flottante empêche le ravitaillement de l'Allemagne dont le pavillon a disparu des mers ; peu à peu, l'impitoyable blocus affame l'ennemi, le prive de certaines matières utiles aux fabrications de guerre, l'étouffe et le paralyse. Toute cette activité se devine lorsque de rares occasions se présentent d'y penser. Il n'en est guère de meilleure preuve que le volume où Rudyard Kipling a réuni, sous le titre de : **Sea Warfare** les trois séries d'articles qu'il a publiés, au cours des dix-huit derniers mois, après des visites à la flotte et la lecture de documents officiels que l'Amirauté mit à sa disposition.

Dans la première partie, Rudyard Kipling décrit ce qu'il appelle : *The Fringes of the Fleet*, c'est-à-dire les innombrables flottilles de bateaux de pêche, chalutiers, yachts, canots automobiles, bâtiments et embarcations de toute espèce qui furent réquisitionnés par milliers dès les premiers jours de la guerre et n'ont cessé depuis lors d'accomplir une besogne des plus utiles, en même temps des plus dangereuses et des plus dures. « La Marine est très vieille et très sage », dit Rudyard Kipling, et c'est pourquoi elle se tait. Les nombreuses anecdotes que l'auteur relate montrent que tous ces pêcheurs, tous ces marins de la flotte marchande considèrent leurs occupations présentes comme toutes naturelles; ils font leur devoir sans se plaindre, sans grommeler, parfaitement conscients des dangers qu'ils courent et qu'ils abordent sans appréhension et sans forfanterie.

Dans la deuxième partie qu'il intitule *Tales of The Trade*, l'auteur relate des aventures survenues à des sous-marins dans la Baltique ou dans la mer de Marmara. La besogne spéciale des sous-

marins, qui « portent, au lieu des noms classiques, des lettres et des numéros peints à même leur peau, et jouent leurs redoutables jeux d'aveugles dans des petites boîtes de fer blanc », est communément désignée dans la marine sous ce terme « The Trade ».

Rudyard Kipling nous raconte des faits qui mettent singulièrement en valeur les qualités de sang-froid, d'ingéniosité et de courage dont font preuve les jeunes hommes qui forment les équipages des sous-marins.

La troisième partie du volume s'élève à un ton plus héroïque encore, on pourrait dire un ton épique. Dans les rapports des commandants, Rudyard Kipling a choisi un certain nombre d'incidents qui montrent quel fut le rôle des contre-torpilleurs à la bataille du Jutland : *Destroyers at Jutland.* Ce n'est pas un compte-rendu précis des opérations de cette fameuse bataille. L'auteur se borne aux faits et gestes de ces rapides contre-torpilleurs qui se jetèrent dans la mêlee avec un incroyable élan, lançant leurs torpilles à tribord et à bâbord, sous la pluie d'obus formidables que leur lançaient les croiseurs et les cuirassés ennemis. Au cours de ce combat, de jeunes officiers n'ayant parfois pas plus de vingt ans ont accompli avec une simplicité déconcertante des actes de courage ou pris des décisions qui plongent les lecteurs dans l'émerveillement. Tout cela est relaté, dans les livres de bord, avec les termes les plus laconiques et les plus ordinaires. Rudyard Kipling voulut voir ces jeunes héros et causer avec eux, mais il semble bien qu'il n'en tira pas plus que ce qu'ils avaient écrit. Sur leur rôle, ils se taisaient, mais parlaient volontiers des exploits de leurs camarades, et par ce moyen Rudyard Kipling, aidé aussi par son merveilleux talent, a pu reconstituer quelques rapides phases de cette fameuse bataille que, dans un excès de modestie, l'Amirauté anglaise risqua de laisser passer pour une défaite, et qui fut bien cependant une victoire. Cette réserve de l'officier de marine est fort bien décrite dans le passage suivant :

Mon ami du contre-torpilleur retourna bientôt à son existence désolée et obstinée, où les sentiments ne comptent pas, où le fait d'avoir froid, d'être trempé, de souffrir de la nausée, de rester sans sommeil et d'endurer toutes les fatigues n'a pas la moindre influence sur la besogne qui exige qu'on soit prêt, à toute heure et par tous les temps, à endurer et à risquer sans broncher, selon le rituel, ce que demandent le temps et l'heure. Il est dur de pénétrer jusqu'à l'amande dans un crâne de marin. L'habitude qu'ils ont de diriger des mécaniques impitoyables sur des flots implacables leur donne la simplicité des éléments et des machines. La nécessité d'être prêts à toutes les éventualités, de se tirer à l'impromptu de tous les accidents, une carrière qui les met en contact étroit et constant avec ceux de leur classe, comme avec toutes sortes de gens à tous les bouts de la terre, ajoute à ces qualités un discernement prompt et subtil. Le fait, dès leur jeunesse, de retrancher d'eux-mêmes tous les sentiments qui peuvent

s'interposer entre eux et leur tâche, les rend plus incompréhensibles que les Jésuites, même pour leurs compatriotes. Que peuvent-ils bien être alors pour l'ennemi ?

Rudyard Kipling entr'ouvre une fenêtre sur des perspectives éblouissantes qu'il nous sera donné, espérons-le, de parcourir quand la nécessité de se taire aura disparu. En attendant, il est à souhaiter que ce livre soit promptement traduit et puisse être lu par beaucoup de Français. Il serait non moins à désirer qu'on fît de même connaître un peu les exploits, l'esprit de sacrifice, le courage et l'endurance de nos marins français.

HENRY-D. DAVRAY.

A L'ÉTRANGER

Balkans.

Une partie de la presse italienne n'a pas fait preuve, au cours de ces dernières semaines, d'une tendresse excessive pour M. Venizelos. Le chef du gouvernement national de Salonique a été en butte à des attaques plutôt violentes de la part de certains organes de Rome et de Milan. Pourquoi? Et comment se fait-il que l'homme qui a lutté pour que la Grèce intervienne dans la guerre aux côtés de l'Entente, aux côtés de l'Italie, ait si peu de sympathies dans la péninsule transalpine? Un journaliste italien m'expliquait l'autre jour l'état d'esprit de ses compatriotes dans ces termes : « Je respecte et admire le grand patriote grec qu'est Venizelos. Mais je considère que ses tendances « panhellénistes » s'opposent aux intérêts de mon pays. Telle est mon opinion personnelle et ainsi pensent la grande majorité des Italiens. » — « Allons, lui dis-je, puisque nous sommes en veine de confidences, precisons. Sur quels points trouvez-vous que les intérêts greco-italiens sont inconciliables ? » — « En Epire peut-être, en Asie-Mineure certainement, aussi bien que dans l'Archipel. Une grande puissance méditerranéenne comme l'Italie a besoin de certains territoires, de certains ports, de certaines îles que la Grèce de Venizelos ne semble pas disposée à nous concéder. Voilà pourquoi l'opinion publique chez nous n'a pas toujours manifesté une grande sympathie pour ce qu'on appelle en Grèce le « mouvement national ».

Ces précisions, avouerez-vous, manquent de précision et malgré ma prière instante, mon confrère italien n'a pas pu m'en fournir plus. Et n'allez-pas croire que c'est par circonspection, par réserve diplomatique qu'il s'est montré si avare d'explications ; les articles de la presse italienne dirigés contre Venizelos ne sont guère plus clairs que les réponses de mon interlocuteur.

Nous n'avons donc que des données très vagues pour baser la dis-

cussion; mais ces données, si vagues qu'elles soient, comportant une erreur fondamentale, il n'est nullement inutile de les examiner de près. Et d'abord qu'est-ce que cette légende qui présente Venizelos comme un « panhelléniste » à outrance? Cet homme d'État, dont on parle tant dans le monde entier, est-il donc si mal connu en dépit de sa célébrité? Le grand reproche que lui faisaient ses adversaires politiques en Grèce fut, de tout temps, que Venizelos était très conciliant à l'égard des puissances amies. A la fin de la première guerre balkanique ne l'accusait-on pas de mollesse au sujet de la revendication des territoires que la Grèce avait droit d'exiger et que Venizelos abandonnait à ses alliés d'alors pour que le bloc balkanique ne fût pas désagrégé? Mais ce sont surtout ses tendances chaleureusement amicales envers l'Italie qui lui ont valu les jugements les plus sévères. Car il ne faut pas oublier que si, au début de 1913, un conflit greco-italien a été évité, ceci est dû en grande partie à la souplesse de Venizelos.Les troupes grecques venaient d'entrer à Janina, capitale de l'Epire, et avançaient déjà vers Argyrocastro. Le grand état-major de Constantin, alors diadoque, était d'avis d'occuper Valona. L'Italie s'en émut et exposa son point de vue au gouvernement d'Athènes,présidé à cette époque par Venizelos.Celui-ci déclara vouloir entretenir des relations amicales avec l'Italie et, dans cette intention, il donnait ordre à l'armée de laisser Valona en dehors des opérations militaires.

Plus tard, lorsque la question de l'Épire du Nord se posa d'une manière plus pressante et qu'un mouvement révolutionnaire, dirigé par M. Zografos, éclata dans cette région, Eleutherios Venizelos, toujours au pouvoir, se montra particulièrement respectueux des intérêts italiens. Quant à la question du Dodécanèse, question des plus complexes et des plus épineuses, Venizelos ne déclarait-il pas récemment à un correspondant du *Morning Post* qu'étant premier ministre, il avait engagé des pourparlers avec le représentant de l'Italie à Athènes?

Dans une étude sur Venizelos parue dans le *Mercure* bien avant que l'opinion publique italienne ait pris parti contre le chef des libéraux grecs, je citais les paroles que celui-ci m'avait dites quelques semaines avant la conclusion du traité de Bucarest. Sa pensée était d'orienter la politique grecque vers un rapprochement avec l'Italie.

Après la signature de la paix, deux ou trois journalistes grecs ayant lancé des pointes contre la grande nation latine, Venizelos déléguait un de ses secrétaires auprès des directeurs des journaux en question pour les conjurer de ne plus commettre de pareils écarts de langage.

Toute la politique extérieure de Venizelos depuis son arrivée à Athènes jusqu'à aujourd'hui est basée sur le maintien de rapports étroitement amicaux avec l'Italie. Céder au grand Etat méditerra

néen les points stratégiques dont il a besoin et collaborer sur le terrain économique, industriel et commercial, tel est un des principes directeurs de la politique venizeliste.

La froideur de l'opinion publique italienne à l'égard de Venizelos est due à une inquiétude aussi vague qu'injustifiée. Que ceux qui considèrent le grand Crétois comme un conquérant effréné se détrompent. Venizelos apprécie la valeur de l'appoint italien au cours de cette guerre. Il est aussi fermement convaincu que l'Italie a besoin d'expansion en Orient. Par conséquent, aucun empêchement réel, essentiel ne se dresse contre un rapprochement italo-venizéliste.

Des journalistes français — très rares, il est vrai — ont cru devoir justifier ces dernières semaines le point de vue italien à l'égard de la Grèce. Ce n'est pas, me semble-t-il, d'une heureuse diplomatie. Venizelos se trouve aujourd'hui dans le même groupe de belligérants que l'Italie. Ce serait consolider l'Entente que de contribuer à un rapprochement entre la Grèce de Venizelos, la seule vraie, et le grand peuple latin qui accomplit des miracles de vaillance dans sa lutte contre l'oppresseur autrichien.

ALEXANDRE MAVROUDIS.

Norvège.

Il n'est ici question que de l'opinion norvégienne, et non de l'Etat norvégien. Jamais les moyens par lesquels le gouvernement norvégien entend sauvegarder sa neutralité n'ont été discutés dans ces articles. Mais le neutralisme y a été ouvertement combattu. Grande est la différence. La neutralité est un fait politique. Elle résulte, dans son principe et dans ses modalités, de l'autorité gouvernementale. Le neutralisme est une disposition d'esprit, une affaire purement privée. Malheureusement cette distinction n'est pas toujours faite, et l'on a vu des exemples d'hommes qui n'osaient exprimer leur opinion personnelle, ou même qui la faussaient, par crainte de porter atteinte à la neutralité officielle. Par contre, on a vu des Norvégiens, même des hommes politiques, comme M. Konow, ancien président du Conseil, aussi désireux que d'autres d'éviter que la Norvège prenne part à la guerre, s'exprimer cependant, à titre personnel, en toute liberté, et constater à la fois et le bon droit des alliés, et l'intérêt universel qui s'attache à leur victoire. Je ne crois pas cependant que cela ait jamais été formulé avec plus de fermeté que dans ce discours prononcé récemment à Paris, par M. Ragnvald Moe :

...La cause des alliés est chère à tous mes compatriotes. Un Norvégien comme moi dirait même qu'une propagande en Norvège pour la France et ses alliés est presque un paradoxe. Vous avez pourtant une grande tâche maintenant : c'est de faire comprendre partout, même aux pays scandina-

ves, en face des efforts, en soi louables, pour la paix, — mais pour une paix qui serait prématurée, qui serait fondée sur l'injustice, qui ne renfermerait que des germes de guerres futures,— que c'est le devoir sacré des puissances alliées de mener leur lutte jusqu'au bout. On pourrait même dire, je crois, et avec justice, que ce devoir est un devoir du droit international, ce devoir que les Etats neutres des deux mondes n'ont pas, dès la première heure, reconnu.

Je viens de passer quelques mois en Angleterre. J'ai eu l'honneur de parler avec beaucoup d'hommes éminents. J'ai entendu partout des paroles pleines de sympathie pour mon pays. Mais, en même temps, j'ai senti qu'on n'était pas tout à fait content de nous, comme des Etats neutres en général. J'ai retrouvé ce sentiment, ce sentiment d'amertume presque, à Paris. Et j'ai dû me dire à moi-même que ce ressentiment était juste. L'idée de la justice internationale gît par terre maintenant ! C'est la faute des puissances centrales, d'abord ; c'est, ensuite, la faute des Etats neutres. Une grande tâche incombait à ces Etats : c'est d'être la conscience toujours en éveil du droit international ! Dès le premier moment, au lendemain de la réponse serbe à la note autrichienne, les Etats neutres auraient dû rappeler au gouvernement provocateur que ses demandes formidables seraient soumises au jugement d'un tribunal international. Le moment précieux fut perdu. Leur devoir international fut également oublié au lendemain de la violation de la Belgique. L'idée de la justice a été subordonnée, d'un côté de l'Atlantique, aux intérêts de partis politiques intérieurs; de l'autre, malheureusement, à la crainte !

On parle maintenant d'une conférence des Etats neutres. Mais ce sera une conférence pour la sauvegarde de leurs intérêts nationaux, non du droit international. La sauvegarde de l'intérêt de la justice entre les peuples incombera à ce moment uniquement à la France et à ses alliés ! Cette tâche est dans le rôle historique de la France, — l'honneur dangereux de la France, comme a dit Renan dans une heure de pessimisme, mais pourtant l'honneur sublime de la France ! J'espère avec tous mes compatriotes que cette tâche sera accomplie, que vos efforts héroïques seront couronnés ! Je bois à votre succès final !

On voit que M. Ragnvald Moe ne pratique pas le neutralisme d'opinion pour son compte. Il va plus loin et pense que les Etats, dans leurs actes officiels, doivent aussi distinguer entre la neutralité, qui est un fait, et le neutralisme, qui est l'abstention de tout jugement moral. Pour lui, les Etats modernes sont des personnes morales qui doivent avoir conscience de plus que leurs intérêts particuliers, de plus que la solidarité de leurs intérêts matériels : ils doivent avoir conscience de leur solidarité morale, se sentir lésés, tous et chacun, par toute atteinte au droit international, et formuler leur blâme. C'est l'esprit des conférences de la Haye, c'est l'esprit de la future organisation d'une société juridique et pacifique des nations, que M. Ragnvald Moe regrette de ne pas trouver plus répandu et plus vigoureux dans les milieux gouvernementaux des Etats neu-

tres, et il observe que la France se trouve être, une fois encore, le représentant éminent de l'idée nouvelle en formation.

M. Ragnvald Moe parlait en son nom, et n'affirmait qu'une opinion personnelle. Mais comme il est secrétaire de l'institut Nobel de la paix, ses paroles sont bien celles d'un homme imbu d'esprit juridique, familier avec le droit des gens et l'histoire diplomatique, et pénétré de longue date du sentiment international le plus vif. Le neutralisme de quelques journaux norvégiens s'est effrayé de déclarations si nettes, et ont protesté non contre les déclarations elles-mêmes, mais contre le fait qu'elles étaient formulées par le secrétaire du comité Nobel, ce qui, disaient-ils, compromettait la neutralité norvégienne. Cette polémique montre, une fois de plus, la confusion d'idées qui est au fond du neutralisme, car le comité Nobel n'est, à aucun degré, une institution nationale, c'est-à-dire officielle, en Norvège, et par conséquent aucune déclaration, émise par le Comité lui-même, tout entier, dans la forme la plus solennelle, ne pourrait engager la responsabilité du gouvernement norvégien. Et M. Ragnvald Moe, parlant en son nom, n'a pas même engagé celle du Comité. C'est ce que la majeure partie de la presse n'a pas manqué de faire observer, et particulièrement le *Tidens Tegn*. Mais cette polémique montre aussi combien le neutralisme est susceptible.

Heureusement, qu'importent quelques articles de journaux ? Ce qui compte, c'est l'expression d'une pensée à la fois plus hardie et plus sereine, comme celle de M. Ragnvald Moe, et l'encouragement qui en résulte pour nous.

P.-G. LA CHESNAIS.

§

A travers la presse.

LA PRESSE ALLIÉE. — Les gouvernements provinciaux du Canada ont mis à l'étude un plan de colonisation par des soldats, auxquels seront octroyés des terres et un secours financier. On remarquera, dans le court exposé que nous donne *le Canada*, que les soldats alliés n'ont pas été oubliés :

Le gouvernement fédéral a préparé un projet de colonisation pour les soldats, lequel s'appliquerait aux provinces dans lesquelles les terres publiques sont encore la chose du gouvernement du Dominion, c'est-à-dire le Manitoba, la Saskatchewan, l'Alberta et une certaine partie de la Colombie britannique. Le bill que le cabinet va mettre à l'étude à la prochaine session à ce sujet fait naturellement abstraction des terres publiques dont les provinces sont libres de disposer. Mais il est désirable qu'on prenne des mesures uniformes dans toutes les provinces, et voilà pourquoi Ottawa demande la coopération des divers gouvernements provinciaux, y compris les provinces qui sont maîtresses de leurs propres terres publiques.

Deux réunions présidées par sir Robert Borden ont eu lieu hier, et la discussion a révélé une harmonie de vues qui fait bien augurer de la solution satisfaisante du problème des soldats revenus du front. On compte que les avantages accordés aux militaires s'appliqueront dans une certaine mesure aux soldats des pays alliés en dehors de l'Empire britannique, qui émigreront au Canada, le conflit terminé. Le projet du gouvernement comporte outre la cession de terres, l'octroi d'un secours financier au soldat-colon. On propose de confier l'exécution de ce plan à une commission composée de 3 membres qui ne pourraient être mis à pied que par arrêté ministériel. Chaque colon recevra peut-être une subvention de $ 1,500 pour s'établir, sans avoir l'obligation de rien payer pendant 3 ans, après quoi le principal est remboursable par 15 versements annuels d'égale valeur. La commission pourra avancer à chaque colon jusqu'à $ 1,000 en sus de la première subvention.

Les terres ainsi cédées resteront en la possession de la Couronne, tant que le nouveau colon ne se sera pas acquitté de toutes ses obligations, et le protégé du gouvernement ne pourra pas disposer de son droit sans le consentement de la commission, à moins d'avoir remis la moitié des fonds fournis et d'avoir rempli ses devoirs de colon pendant 3 ans.

Le projet comporte aussi un enseignement préliminaire de l'agriculture et une direction locale donnée par des fermes d'expérimentation, ainsi que des cours d'économie ménagère donnés à peu de distance des divers centres de colonisation. Le bill dit que les soldats canadiens et les réservistes anglais résidant au pays lors de leur appel sous les drapeaux, et les veuves des soldats tués à la guerre bénéficieront de ces différents avantages.

LA PRESSE ENNEMIE. — Dans l'*Internationale Monatsschrift für Wissenschaft, Kunst und Technik*, M. Richard Hamann nous tend, à nous et à ses compatriotes, un miroir où, si nous consentons à nous regarder, peut-être découvrirons-nous quelques traits qui soient vraiment nôtres.

La catastrophe qui s'est abattue sur l'Europe n'est point toute dans la lutte des puissances et des armées. Elle a révélé des contrastes, devenus des mots de combat, comme, d'une part, le militarisme, la force brutale, la soif de conquête, et, d'autre part, la liberté, les droits de l'homme et la culture. Il ne faut pas non plus nier que l'Allemand est presque partout peu aimé, bien qu'il soit devenu, dans la plupart des choses, le grand éducateur de l'humanité, et que le Français, encore qu'il soit arriéré sur bien des points qui précisément intéressent la civilisation moderne, rencontre une sympathie beaucoup plus générale. Quoique le cours de la guerre ait suffisamment prouvé que les Allemands, partout en minorité, ont obtenu la victoire par la seule domination spirituelle des forces, par une systématisation, et qu'ils doivent leur supériorité tout d'abord à la science allemande, le cri de *Barbares* ne cesse nullement. Il a beau être question, au sujet des Français, de mauvaise administration, de corruption, de calomnie et de manque de sentiment chevaleresque dans le traitement des prisonniers, le monde continuera de célébrer en l'esprit français la fleur de la civilisation et de la culture. Tous les essais de protestation et

d'explication du côté allemand n'ont fait que rendre la situation pire, pour la raison qu'effectivement il existe une supériorité des Français. Il est également indéniable que la culture allemande dépasse la culture française. Nous avons, se faisant face, deux cultures particulières, deux modes différents de vie et d'estimation des valeurs qui se sont formés dans deux nations au cours de leur histoire, se sont affinés et ont marqué chacune d'elles du sceau de leur forme propre en quoi nous aimons à reconnaître le signe de la culture. Dans ce que chacun de ces deux peuples a produit, il est naturel qu'il dépasse l'autre. Mais que sa culture soit préférable à l'autre, ce n'est point à la logique de le discerner, mais au caractère ou à l'histoire, lorsque la suite des événements donnera à l'une des deux la direction de l'évolution, alors que peut-être l'autre aura eu jusqu'alors les guides en main. Il se peut que cette guerre soit une sorte de jugement dernier.

Et M. Richard Hamann nous dit les caractères français et allemand :

Nous touchons le point vital de l'organisation française de la vie lorsque nous considérons celle-ci comme toute de sociabilité et reconnaissons son plus grand mérite dans son apport de formes à la vie sociale. Il semble d'abord paradoxal qu'on l'oppose précisément au caractère allemand. Car n'est-ce point à notre faculté d'organisation, à notre socialisation des forces humaines que nous sommes redevables de nos succès ? Il ne faut pas seulement entendre par là que les Français nous ont précédés dans le développement des formes sociales et dans l'organisation de sociétés, mais que, dans les limites de la culture française, l'esprit de ces sociétés est spécifiquement français et sociable. Ce qui lui importe, ce sont les rapports des hommes entre eux, la valeur personnelle atteinte dans la société par l'un comparativement à l'autre, le rôle qu'il y joue. On peut avec une certaine exagération déclarer que la tâche de toute la culture française, dans son évolution, est de développer des règles pour une telle vie sociale, d'indiquer à chacun ses devoirs et ses droits d'après sa position dans ladite société, d'inventer des formes et des formules pour la cohésion, des symboles pour la communauté, de renforcer et d'exhausser cette communauté elle-même, et, avec elle, la valeur de l'individu faisant partie de cette société.

Au fond tout cela est étranger au caractère allemand. Les Allemands n'ont cessé de se tenir dans un complet isolement des personnes ; société et sociabilité sont choses qui, pour eux, passent toujours après la vie personnelle de l'individu. C'est pourquoi toutes les formes de la vie sociale n'ont jamais atteint chez eux la finesse et le naturel comme en France, et, ce qui est plus important, c'est la raison pour laquelle la France, toutes les fois que la sociabilité a pris dans le monde une valeur particulière, a toujours donné le ton, et nulle part plus qu'en Allemagne. Sous ce rapport l'Allemand a toujours passé pour un Barbare. Il serait injuste de nier qu'aujourd'hui encore il l'est jusqu'à un certain point. Aussi, à cause de cette particularité, est-ce uniquement dans le domaine des choses nécessaires à la vie que l'Allemand, dans la recherche de ces valeurs positives, est parvenu à une dépense de soi-même dont le résultat fut, non seulement un

perfectionnement constant de la technique concernant toutes choses ayant pour objet l'organisation matérielle de l'existence, mais aussi une spiritualisation de tous ces biens objectifs, et rien autant que la musique allemande n'en atteste la profondeur. Il s'en suit que tout un domaine de buts poursuivis se déroula, et, en même temps, une organisation du travail indiquant, elle aussi, à chacun sa place, mais toujours en se basant sur les capacités matérielles de l'individu, au delà desquelles sa personne peut se garder entièrement indépendante de la société où il travaille...

Un autre trait fondamental du caractère allemand résulte de cet individualisme : la faculté de pénétrer un caractère étranger et une tolérance certaine, un laisser-être quant aux autres existences et la reconnaissance de toute vie personnelle...

. . . .

Le sentiment de l'unité nationale devait nécessairement mener la France à cette centralisation de la vie qui pénètre toute l'administration du pays et a fait que Paris signifie la vie propre de la France et que la province est placée si loin derrière. L'ordre hiérarchique, particulier aux sociétés fondées sur le rang, est toujours à la base de la France républicaine, et, du besoin d'un succès apparent dans la société, il est résulté que tout ce qui voudrait jouer un rôle se presse vers Paris. Cette ville est toujours une sorte de Cour, comme au temps de Louis XIV, où il est d'un honneur suprême d'être reçu. C'est Paris qui donne le ton. C'est ici qu'on est créé. Tous ceux qui connaissent la France prétendent qu'en elle le secret désir d'un roi vit encore. Par contre, la décentralisation est, quant à l'Allemagne, si extraordinairement caractéristique, un individualisme des petits Etats et surtout des villes, ayant non seulement donné aux villes allemandes des physionomies si diverses, mais aussi permis à de petites localités de devenir le centre d'une vie culturelle des plus riches. Mais à cette centralisation, la France est certes redevable de la grandeur de sa puissance politique et du premier rang qui lui a été dévolu pendant plusieurs siècles ; mais elle lui doit aussi la monotonie et la vie ennuyeuse des petites villes de province. L'administration rigoureusement centraliste, qui fait du maire un fonctionnaire du gouvernement, a pour effet que la vie nationale et citadine de la France est uniforme, et que le bureaucratisme des circulaires, émané d'un pouvoir central, y est plus marqué que chez nous...

. . . .

Ce qui se passe dans la vie nationale se passe également dans la vie immédiate de la société où se pressent les Français : il faut renoncer à ce qui vous sépare des autres et à ce qui ne regarde que vous ; il nous faut devenir un homme de la société ; des formules sont prescrites pour la vie sociale, qui réglementent les rapports des hommes entre eux ; les hommes doivent être aimables les uns avec les autres...

. . . .

Nous ne comprenons pas qu'en France toutes les femmes se fardent, et nous ressentons cela comme une injure révoltante faite aux droits de la Nature et comme un mensonge. Aux yeux du Français, pour qui la vie de société signifie premièrement la soumission de la personne à une règle de la communauté, cette correction, au profit des exigences sociales, apportée à ce qui nous est départi est quelque chose de tout à fait naturel, de même

qu'il se soumet aux contraintes de la Mode, qui, en France, depuis le moyen âge, a élaboré un type social dans le domaine des apparences. Aujourd'hui encore l'Europe entière se laisse dicter la loi par la mode française...

Le Français est aimable, poli, sociable, et intéressant à la première rencontre. Mais cette amabilité s'épuise avec ce premier instant, et on ne saurait se reposer sur le Français quant aux obligations qui sont de conséquence. Avant que l'Allemand ne s'ouvre, il lui est nécessaire qu'il ait déterminé la communauté d'intérêts et de goûts ; ce n'est qu'alors que les rapports deviennent intimes et sûrs. Le Français a des connaissances ; l'Allemand, des amitiés. Ce qui s'est dit en Allemagne de l'ouest et de l'est, à savoir que dans l'ouest on ouvre les bras et que dans l'est on les referme, s'applique également à la différence entre l'Allemagne et la France...

C'est pourquoi le Français est, plus que l'Allemand, un homme de la société, étant plus type qu'individualité. « Ne pas se distinguer » est ce qui, pour lui, importe tout d'abord. Il n'a de rien tant peur que du ridicule, où il tombe aussitôt qu'il enfreint la règle. De là l'acuité de son regard pour percevoir toute dérogation à la convention, et le coup de fouet donné à tous les travers par une satire cinglante est un bien héréditaire français qui remonte loin. La France est le pays de la satire classique. L'Allemagne n'a point de Molière, point de Daumier, mais, par contre, un Jean-Paul et un Spitzweg. Car c'est avec sympathie qu'on sourit en Allemagne des faiblesses humaines et l' « originalité » y est cultivée. L'homme allemand laisse les choses être ce qu'elles sont, alors que les tue l'esprit français...

De même que, par goût, le Français se conforme à l'idéal de sociabilité, de même il éprouve le besoin de se trouver parmi ses semblables et de se manifester sociablement. En lui nul désir d'étudier les autres peuples et les conditions de la vie étrangère. Il est étonnant combien peu de Français éprouvent le besoin de voyager, excepté vers Paris. Et chacun a pu remarquer comme on rencontre peu de Français en Italie et en Suisse, à côté du grand nombre d'Anglais et d'Allemands, car précisément, chez l'Allemand, le goût de pérégriner et la faculté de se débrouiller au milieu de la vie étrangère est tellement caractéristique que ce que du point de vue pratique on peut appeler une vertu a souvent été tenu, du point de vue du sentiment de la communauté, pour une faiblesse de caractère...

. . . .

Le Français veut critiquer, de même que le comédien veut plaire et parler au public. Les Allemands, eux, ne sont pas seulement de grands traducteurs, mais encore les révélateurs de toutes les littératures, et le problème de la critique allemande est toujours celui d'une herméneutique à marche sûre, depuis l'interprétation philologique jusqu'à la transposition poétique intérieurement sentie de l'impressionisme. Le Français trouve sa jouissance à répartir des prédicats, à dire des flatteries ou des méchancetés, de même que dans les bavardages des salons l'on prend les absents à partie. Cette critique littéraire et salonnière est en France devenue littérature, et les *Salons* de Diderot, les *Causeries du Lundi* de Sainte-Beuve traitent à peu près les artistes comme les oraisons funèbres de Bossuet traitaient les célébrités du temps. La philosophie française est, elle aussi, critique de la société, Montaigne, Montesquieu, La Bruyère, Voltaire, tous, sont les vrais représentants de l'esprit français par cette critique du monde ;

leur cerveau est politique et moralise. Leur psychologie est celle de l'homme du monde qui s'est formé un jugement sur les faiblesses humaines, et qui, sorti de l'action et méditant, est immanquablement sceptique. Il en est sorti, en France, une science sociale particulière, la sociologie d'un Comte, d'un Guyau, d'un Tarde. Bien allemands, un Kant s'efforce à définir l'objectivité du Monde, sa réalité, et fonde, au lieu des droits de l'homme, les devoirs de l'homme; un Hegel recherche la systématique de l'évolution historique de l'esprit, et une science et une technique purement impersonnelles s'épanouissent mieux que partout ailleurs sur le sol allemand.

Et bien d'autres pages encore s'allongent, sous la plume de M. Richard Hamann, remplies de juste et d'injuste comme celles que je viens de citer. Ne reprochons pas trop à leur auteur de se tromper si souvent à notre endroit, tant de sottises ont été écrites chez nous, depuis cette guerre, sur l'Allemagne et le caractère allemand par des gens qui n'ont jamais franchi les Vosges, qu'il faut bien lui pardonner de nous trouver, dans le miroir qu'il nous tend, lui plus beau intérieurement, nous plus séduisants en apparence.

LA PRESSE NEUTRE. — La revue *Wissen und Leben*, de Zurich, vient de publier un article d'un Viennois, M. Carl Brockhausen, répondant, sous le titre : « Faut-il l'anéantissement de l'Autriche ? » à la déclaration du ministre italien Bissolati : « Il faut que soit créée en Europe une situation qui anéantisse l'Autriche-Hongrie, en tant qu'Etat. » Voici la conclusion de l'article :

Est-il vraiment impossible de trouver la formule de la paix européenne par un autre chemin que celui de la guerre ? Je pense autrement ; mon opinion est qu'il y a justement, pour une solution absolument concrète et progressive, un champ d'expérience où des travaux préparatoires ont déjà été faits et peuvent servir à un plus grand domaine. Ce champ d'expérience, c'est l'Autriche-Hongrie. Nous avons là un miroir fidèle de l'Europe, et les oppositions d'intérêts — nous ne le savons hélas ! que trop — s'y heurtent aussi durement.

Jusque-là l'analogie est parfaite, mais voici la grande différence. Les Etats européens peuvent se faire la guerre le jour où ils cessent de s'entendre. Ils peuvent opposer leurs armées sur le champ de bataille; la fureur intérieure peut se décharger par les canons... Mais les peuples autrichiens ne le peuvent. Il leur est impossible de se faire face avec des armées, car l'armée n'est pas au service des nationalités particulières, mais à celui de tout l'Etat. Par conséquent nous nous trouvons dès maintenant dans la situation où se trouverait l'Europe si, selon l'esprit de certaines théories pacifiques, il n'existait plus d'armées particulières, mais une puissance européenne, exécutive et basée sur la paix. C'est pourquoi l'Autriche-Hongrie est un objet d'étude pour le grand problème européen, montrant que les plus vives oppositions d'intérêts, sinon amiablement, pourtant sans déploiement de forces, sont arrangeables. Si l'Autriche parvient à résoudre son propre problème d'Etat — ne serait-ce qu'en partie et progressivement

— la solution européenne se sera rapprochée de quelques pas. S'il n'y a point réussite, si l'Etat échoue devant son problème, l'Europe sera appauvrie d'une espérance de paix, et la menace d'une guerre balkanique demeurera en permanence.

L'Autriche est, peut-on dire, le cobaye d'essai européen, et toutes les expériences qui seraient entreprises sur le corps de cet objet peu enviable devraient intéresser grandement les peuples de l'Europe — *res tua agitur*.

La guerre est survenue au milieu de cette lutte pour la solution de notre problème national. L'Autriche devrait sauter avant d'être consolidée ; et, avec l'Autriche, tomber la communauté pacifique des peuples de l'Europe centrale. Si, à ce carrefour de tous les peuples de l'Europe, une symbiose, une demeure commune à nombre de nations était anéantie, ce serait fini de la communauté des peuples européens, que remplacerait la lutte pour la domination du monde. C'est la guerre durable au lieu de la paix durable.

Voici quel est le résultat donné jusqu'ici par la guerre : l'Autriche a résisté intérieurement malgré la plus forte poussée extérieure, malgré de sérieuses attaques à l'intérieur. Si l'Autriche, comme nous le prévoyons, continue de résister, alors elle n'aura pas défendu qu'elle seule, elle aura en même temps donné la preuve qu'une organisation humaine placée au-dessus des nations, peut posséder assez de force intérieure et une faculté suffisante de résister à l'extérieur pour prétendre n'être pas ébranlée par les secousses venant de dedans et de dehors. C'est pourquoi nous osons dire : ce n'est pas seulement notre propre demeure qui résiste et s'écroule avec nous, c'est au même temps l'Europe. Aussi le combat que nous menons n'est pas uniquement pour notre conservation, mais pour le maintien de la culture européenne et l'obtention d'une paix durable en Europe dont le but, la symbiose des Etats européens, est en opposition avec la domination mondiale d'un ou de plusieurs Etats se partageant entre eux la terre et fermant la mer aux autres.

La vie côte à côte de nations égales en droit signifie la victoire de l'idée nationale et extérieurement autrichienne et sa mise en pratique en Europe.

PAUL MORISSE.

VARIÉTÉS

L'art et les travaux de la guerre. — Pendant longtemps, en France, les gens s'obstinèrent dans la plus absurde incrédulité, au sujet de l'effort anglais. Peu à peu, cependant, la part que l'Empire britannique a prise aux gigantesques opérations de la guerre contre les empires du centre, a fini par convaincre les plus acharnés douteurs. S'il en restait encore, je leur conseille de feuilleter l'album que vient de publier Mr Joseph Pennell (1). Aucun ouvrage n'est plus convaincant. On n'y trouvera pas de longues dissertations techniques, ni des dithyrambes grandiloquents, seulement une cinquan-

(1) Joseph Pennell : *Pictures of war work in England ;* notes by the artist and with an introduction by H.-G. Wells, William Heinemann, 5 s.

taine de dessins, accompagnés de notes dont la longueur varie d'une à six lignes. En quelques instants, la conviction la plus solide s'établit que la puissance industrielle de l'Angleterre est capable de s'opposer victorieusement à l'effort industriel des Boches.

Outre cet intérêt de propagande, pourrait-on dire, le livre de Mr Pennell en offre un autre, artistique et de la plus haute valeur.

Je n'ai pas fait, dit-il, ces dessins, ces gravures, ces lithographies avec aucune idée d'aider à la guerre, non plus — ce qu'on demande surtout aux artistes — d'aider les victimes ou les vainqueurs, car je ne crois pas à la guerre. Mais, comme nous sommes au plein milieu d'une guerre, encore que quelques-uns d'entre nous n'en soient pas, et comme la guerre a fait se développer la plus incroyable énergie industrielle de par le monde, il n'est pas de raison que quelque témoignage artistique n'en reste, et ce témoignage est dans ce livre. A la déclaration de guerre, l'Angleterre s'éveilla. Elle s'attela à la besogne, et, pour l'activer, elle rassembla, de partout, des ouvriers et des ouvrières et elle édifia en tous lieux des usines.

Certains se demanderont ce qu'un artiste peut trouver à interprêter dans ces enfers où se fabrique l'inimaginable matériel de guerre qui est nécessaire pour résister à l'agression allemande et, pour finalement vaincre l'ennemi odieux.

Qu'est-ce que Ruskin aurait dit de ceci ? demande Mr Pennell dans une note de ses dessins. La belle vieille abbaye s'élève au milieu des fabriques de munitions qu'elle domine encore. Qu'aurait-il dit de l'aéroplane qui volait en bourdonnant au-dessus ? Je ne sais et n'en ai cure. Je sais seulement que c'était une belle composition, telle que je la vis ce matin-là, aussi l'ai-je dessinée.

Plus loin, accompagnant un dessin au milieu duquel se dresse, auprès d'un canal, au milieu des toits enfumés, une haute cheminée d'usine, Mr Pennell écrit encore :

Depuis 34 ans, je dessine cette haute cheminée, et je ne m'en suis jamais fatigué, non plus que de la ville où elle se trouve, car, à chaque heure du jour et de la nuit, elle change ; à chaque minute même, les nuages de fumée sont nouveaux de forme et de couleur.

Tous les aspects de l'enfer se trouvent dans ces dessins ; depuis le moment où le minerai est extrait de la terre, jusqu'au moment où il accomplira son œuvre de mort... Il y a, dans tout cela, une prodigieuse beauté que Mr Pennell interprète avec une maîtrise admirable. Pour lui, les immenses ateliers, les usines modernes ont une beauté de proportion comparable au rythme des grandes cathédrales. Regardez le dessin VII :

Bien que les proportions pussent en être meilleures, ce porche du Temple du Travail, dit l'artiste, est aussi beau que s'il était couvert de sculptures, et l'impression de mystère de l'intérieur est aussi grande que lorsque les

portes de la cathédrale s'ouvrent à la fin de la messe. Bien qu'il n'y eût pas de musique il sortait de là, l'incessant rugissement des Métiers de Guerre. Au lieu d'acolytes, il y avait des ouvriers : et, en procession solennelle, allaient et venaient de grandes cuves pleines de feu, portées comme des calices par les immenses grues dont les officiants étaient les mécaniciens sous leur dais.

Pour les dessins XXV, qu'il désigne par ce titre : « Les acolytes préparent l'usine du dieu de la guerre », Mr Pennell écrit :

Aucune cathédrale n'est plus impressionnante, aucun autel n'est plus beau, mais, au lieu de l'orner de fleurs, les hommes le préparent pour laminer une cuirasse d'acier. Ce dessin est une preuve de plus que le grand travail est du grand art, et que l'art, aujourd'hui, se joint à la science, non à la religion, et l'effet est tout aussi beau.

Et les dessins XXXIII et XXXVI en sont une preuve non moins frappante.

Pendant longtemps, Mr Pennell fut un familier de nos cathédrales de France. En fait, il est peu d'artistes qui connaissent mieux les monuments de notre pays et les ait aussi admirablement interprétés. Il commença par une série de dessins des grandes cathédrales françaises. qui, avant d'être réunis en volume, parurent dans le *Century Magazine* de New-York. Il continua par une série de dessins faits en Provence, puis il s'attacha au picturesque d'une ville qu'il appela: « the most picturesque place in the world », Le Puy en Velay. Il illustra *The Little Tour in France* qui est l'un des plus exquis ouvrages d'Henry James, ce grand ami de la France et des Français. C'est lui qui illustra également le volume sur la Normandie, dans la série des *Highways et Byways* publiée par l'éditeur Macmillan. A vrai dire, il n'est guère de monuments historiques en France qu'il n'ait vus, il n'est guère de villes endormies, oubliées, de coins ignorés où il ne soit passé et où son crayon n'ait travaillé.

En ce temps-là, Mr Pennell s'intéressait surtout à l'architecture et au paysage. Mais il se refusa de borner sa vision aux seules choses du passé, aux seuls aspects de la nature ; ses yeux surent voir aussi ce qu'il appelle *The wonder of work*, c'est-à-dire : la majesté, la dignité, la puissance, le romanesque des grandes usines modernes, des chantiers de constructions navales, des mines, des usines électriques aux dynamos ronflantes, des chemins de fer et des grandes gares : en un mot, tout le puissant effort industriel qui exprime le caractère de notre temps, comme les temples classiques appartiennent à la Grèce et les cathédrales gothiques à la France. Sans doute, il était de mode de compatir aux gémissements de Ruskin, de protester contre la prétendue hideur des créations de l'industrie moderne, des œuvres audacieuses de l'ingénieur, de considérer comme un blasphème le passage de locomotives fumantes à travers la paix des champs

et comme un outrage contre l'azur du ciel la fumée de la haute cheminée d'usine. Pour les esthètes, adorateurs du passé, les arches légères d'un pont d'acier, les bras élégants des grues puissantes au long des quais d'un fleuve ou d'un port, l'entrecroisement des voies et des signaux dans les gares, les laminoirs, les marteaux-pilons, les hauts fourneaux rougeoyants, tout cela était une insulte à la beauté. Mais Mr Pennell se refusa à entonner ces litanies. Il vit dans toutes ces choses de l'industrie, l'expression de l'esprit de notre époque, son caractère et sa puissance. Aussi, après avoir contemplé Chartres, s'e alla-t-il au Creusot ; de Bruges et d'Ypres, il se rendit à Charleroi : et il sait que l'étude qu'il fit des grands ouvrages du passé lui a permis de voir la magnificence des choses du présent, et c'est pour s'en assurer lui-même, autant que pour en donner la preuve aux autres, qu'il n'a cessé de visiter la Grèce, l'Italie et l'Espagne. Après le ciel méditerranéen, il s'attaqua, sans crainte, au Pays Noir d'Angleterre. Puis, avec l'autorisation du Gouvernement américain, il s'en alla à Panama d'où il rapporta ces prodigieux dessins qui donnent une idée épique de ce qui a été entrepris là pour joindre l'un à l'autre les deux grands Océans du globe. Ensuite, il découvrit des beautés inconnues à Pittsburg et dans les régions minières de la Pensylvanie, et il révéla la grandeur des gratte-ciel de New-York.

De retour en Europe, il passa en Allemagne où il enrichit son œuvre de dessins impressionnants pris à Essen, à Hambourg, à Duisburg et dans les autres endroits où l'Allemagne employait son activité et sa richesse à construire une flotte menaçante, à entasser des munitions, des mitrailleuses et des canons pour le jour où elle serait prête à l'agression que nous repoussons maintenant.

Dans la préface de son livre, Mr Pennell indique assez malicieusement toutes les interventions qui furent nécessaires pour qu'il obtînt la permission d'aller dessiner dans les usines de guerre. Il eût été vraiment regrettable que cette permission lui fût refusée. Nous aurions perdu là un des plus précieux documents qui restera de la guerre.

Mr Pennell reçut, dans les usines qu'il visita, un accueil dont il se montre touché. Chefs et ouvriers manifestèrent de l'intérêt pour ce qu'il faisait.

Car, dit-il, de même qu'il existait dans le passé une sympathie entre les artistes et l'Eglise, de même aujourd'hui, — du moins d'après mon expérience — il existe une sympathie entre les hommes qui créent les choses et les construisent et ceux qui les dessinent. Il se peut qu'ils n'aiment ou ne comprennent pas toujours le résultat ; en fait, un directeur me dit qu'il ne savait si mon dessin était une œuvre d'art, mais qu'il savait bien que pour lui c'était une énigme... Les hommes aussi se dérangeaient souvent pour me prévenir quand des choses qui valaient la peine d'être vues

devaient se passer dans d'autres parties des usines et on m'aidait ainsi de mille façons. Naturellement, j'étais un objet nouveau ; à part en deux ou trois grands ateliers, jamais encore un artiste n'avait travaillé là ; bien que la plupart des ouvriers ne comprissent pas pourquoi je dessinais ces choses, ils s'intéressaient à mes dessins ; car l'homme qui n'a pas l'éducation artistique se rend fréquemment mieux compte, que son directeur renseigné, de ce que fait un artiste ; il le voit à la manière d'un enfant.

Quelques anecdotes donnent çà et là un aspect humain dans cette infernale activité. Un jour qu'il dessinait une vue d'ensemble d'une agglomération minière, Mr Pennell fut abordé par un caporal qui lui demanda ses papiers : « Je n'ose jamais bouger sans eux, je couche même avec », répondit l'artiste qui, se tournant facétieusement vers le soldat, ajouta : « Mais vous, de quelle autorité m'interpellez-vous ? Où sont vos papiers ? » Et le soldat indiquant son uniforme répliqua : « Et ces sales nippes, ça ne suffit pas ? »

Dans le rougeoiement des fourneaux, dans l'incessant mouvement des machines, des hommes et des femmes vont et viennent, des hommes et des femmes de toutes conditions qui ont accepté de travailler à ces rudes besognes pour assurer la victoire de leur pays.

Un jour, raconte l'artiste, que je causais avec un contremaître, une ouvrière en cotte de travail, évidemment une dame qui avait dû être le champion de son club de hockey, s'approcha, posa la brouette qu'elle roulait et dit : « M. le Surintendant, ce gamin là-bas vient d'être grossièrement insolent à mon égard. Que dois-je faire ? — Eh bien, Madame, cognez-lui sur la caboche avec une des briques de votre brouette. » — La dame s'éloigna sans rien dire.

Dans les dessins de Mr Pennell, devant quelque formidable machine, au pied de quelque haute cheminée, de menus personnages, des diablotins hauts comme des fourmis, s'agitent et se démènent. Certains critiques donnent de ce contraste une interprétation erronée. Il n'y a rien là d'écrasant pour l'homme. L'ingénieur, le contremaître, l'ouvrier ou l'ouvrière qui travaillent au milieu de cette prodigieuse mécanique, apparaissent non pas comme des esclaves asservis et aveugles, mais bien comme des volontés qui président à l'activité des machines, en règlementent le fonctionnement, décident de l'instant où il faut agir, et sont en quelque sorte les cerveaux sans lesquels toute cette activité serait désordonnée et improductive. Sans la mise en train initiale et sans la constante surveillance de l'homme les machines ne feraient rien qui vaille. Sans doute, elles semblent tout faire, elles paraissent plus humaines que les hommes qui les dirigent, mais elles ne peuvent travailler sans l'homme dont elles sont la création et dont elles demeurent les outils. La grue la plus puissante, le marteau-pilon le plus formidable obéissent à un homme qui, au moment qu'il a choisi, tire ou pousse un levier.

Au cours des nombreuses visites à ces prodigieuses usines, j'ai toujours eu, devant ce contraste de l'homme pygmée et de la machine géante, cette impression poignante de la souveraine supériorité de l'homme qui a conçu, créé ces outils stupéfiants, qui en dirige et en contrôle le fonctionnement. Cette impression, je l'ai retrouvée non moins forte dans les admirables dessins de Mr Pennell. Il y en a également une autre que Mr Pennell a parfaitement rendue dans la note qui accompagne l'intérieur d'une fabrique d'obus :

C'est merveilleux, dit-il, de voir ces femmes creuser, tourner, polir les obus ; c'est fascinant, mais c'est intolérable, c'est horrible, quand vous pensez que tout ceci est fait pour tuer des gens. Mais il ne faut pas penser. Si vous pensez, vous devenez fou. Le monde est fou aujourd'hui.

Comment se défendre contre cette idée. Je sais qu'elle m'a obsédé, qu'elle m'est revenue à l'esprit dans chacune des usines que j'ai visitées. Dans une de ces fabriques, en Ecosse, où déjà des centaines de femmes travaillaient tandis qu'on construisait à l'entour de nouveaux ateliers, je ne pus m'empêcher d'en faire la réflexion à l'ingénieur qui organisait cet enfer : « On n'a guère le temps de penser à cela », me répondit-il. « Mais, après la guerre, que ferez-vous de toute cette installation », insistai-je ? — Nu-tête, le crâne coiffé de cheveux roux, ondulés comme une flamme, l'ingénieur tourna vers moi sa figure, aux traits énergiques et me fixa d'un air presque hostile. Soudain, dans son œil gris d'acier, une lueur alluma le regard et il me répliqua du ton de quelqu'un qui chasse une pensée importune : « Après la guerre, on fera tout sauter ! »

A coup sûr, il y a une infinie grandeur dans la minuscule petitesse de l'homme, intelligence qui actionne de si formidables mécaniques ; il y a certes aussi une incomparable beauté dans l'infinie diversité de ces usines, de ces fabriques, de ces hauts fourneaux, de toutes ces machines infatigables Notre grand Verhaeren a exprimé, dans des poèmes d'une beauté sans précédent, ces merveilles de l'énergie moderne, la forge et l'usine, la locomotive et le navire ; il a exprimé la complexe beauté des villes « tentaculaires », de toute la fantastique activité dans laquelle tourbillonne l'énergie de l'homme. C'est à lui certainement que s'apparente le mieux cet autre grand artiste qu'est Joseph Pennell.

Je n'ai aucune idée, déclare-t-il, du nombre de ces sites du labeur que j'ai dessinés, gravés, lithographiés ou peints. On me dit que je ne devrais point en faire autant, que je « gâche le marché », mais je les dessinerai partout et chaque fois que je les trouverai, ou plutôt quand j'y trouverai mon inspiration. Qui donc a jamais critiqué un vieux maître d'avoir laissé des milliers d'esquisses et de dessins ? Le mal est qu'aujourd'hui la plupart des peintres sont si paresseux ou si stupides qu'ils ne savent pas voir et ignorent comment presenter les choses merveilleuses qui les entourent :

ils blâment et critiquent les quelques artistes qui savent comment le faire. Et combien les lignes de cheminées sont plus belles que les lignes d'arbres, quand, lentement la fumée s'en élève pour donner au ciel une beauté qu'il n'avait jamais eue.

Mieux que personne, Mr Pennell perçoit cette beauté nouvelle et la révèle dans ses dessins. Il y applique une maîtrise qu'il acquit jadis à l'étude des cathédrales ; nous lui sommes reconnaissants de doubler nos joies artistiques, en nous montrant la beauté de ce *wonder of work* qu'il ressent avec une si intense ferveur... Et, songeant aux cathédrales détruites, aux beffrois, à tous ces monuments sur lesquels s'acharne la brutalité germanique, nous souhaitons que ces cathédrales du travail industriel — dont Mr Pennell rend si puissamment la formidable beauté — soient bientôt consacrées aux grands labeurs de civilisation que permettra la paix...

HENRY-D. DAVRAY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Histoire

Frédéric Barbey : *Félix Desportes et l'annexion de Genève à la France, 1794-1799*. Avec 8 grav. et 2 plans; Perrin. 7 50

Littérature

Paul Husson : *L'holocauste ;* Vers et Prose. 2 »

Roland de Marès : *Le Miroir des jours ;* Crès. 1 75

Louvigny de Montigny : *La langue française au Canada ;* chez l'auteur, à Ottawa. 75 cent.

Charles Spitteler : *Les petits mysogynes*. Trad. par Mme de Roquette-Buisson. Préface de M. C. Jullian ; Boccard. 3 50

William Vogt : *L'Ecrivain, le paria ;* chez l'auteur, 6, rue de Verneuil. 1 »

Ouvrages sur la guerre actuelle

Ernest Daudet : *Guillaume II et François-Joseph ;* Attinger. 3 50

Henry-D. Davray : *L'Œuvre et le prestige de Lord Kitchener ;* Avec une lettre-préface de Paul Cambon ; Plon. 2 »

Georges Dejean : *Les Complices* ; Martinet. 3 50

Jules Destrée : *En Italie pendant la guerre ;* Van Oest. 3 50

En mission secrète à Vienne, Sofia, Constantinople, Nich, Belgrade et en Asie Mineure, par celui qui a dîné avec le Kaiser. Trad. de l'anglais par Marc Hélys ; Perrin. 3 50

Fables choisies de La Fontaine. Dessins et adoptation par Lig.; Attinger. 4 »

Marc Hélys : *Cantinière de la Croix-Rouge ;* Perrin. 3 50

Gaston Jollivet : *L'épopée de Verdun, 1916*. Préface du Lieut. Colonel Rousset ; Hachette. 3 50

Jacques Mortane : *Les Vols émouvants de la guerre ;* Lafitte. 3 50

Dr Terwague : *Pour la défense du pays ;* Van Oest. 3 50

Poésie

Constantin Balmont : *Quelques poèmes.* Trad. du russe par G. de Holstein et René Ghil ; Crès. 3 50
Magali Boisnard : *Le chant des femmes;* Perrin. 3 50
François Bousgarbiés : *Les Clairons et les glas;* Perrin. 3 50
Pierre Préteux : *Au-dessus du sillon;* Perche. 3 »
Saint-Georges de Bouhélier : *Légendes de la guerre de France;* Fasquelle. 3 50

Roman

Auguste Bailly : *Histoire d'une âme;* Plon. 3 50
Francis Carco : *Les Innocents;* Mignot. 3 50
Joseph L'Hopital : *Un Clocher dans la plaine;* Ollendorff. 3 50
Camille Mallarmé : *La Casa Seca;* Calmann-Lévy. 3 50
Olivier Maugars : *Le Grand Sphinx;* La Vie polit. et litt. 3 50
Pierre Mille : *Sous leur dictée;* Calmann-Lévy. 3 50
Pol Neveux : *La douce enfance de Thierry Seneuse;* Fayard. 3 50
François de Nion : *Les Décombres;* Flammarion. 3 50
Fortuna Strowski : *La Flèche d'or;* Perrin. 3 50

Sciences

Dr Achalme : *La science des civilisés et la science allemande.* Préface de M. Edm. Perrier et Réponse du Professeur Ostwald; Payot. 3 50
Eugène Pittard : *Les Races belligérantes. I. Les alliés.* Avec 3 cartes et des figures; Attinger. » »

Sociologie

Auguste Deschamps : *Régime normal et régime de guerre des inventions et des Brevets en France;* Giard et Brière. 2 50
Camille Gerju : *Une constitution économique;* Giard et Brière. 1 »
Rodolfo Mondolfo : *Le Matérialisme historique.* Trad. de l'italien par le Dr S. Jankélévitch : Giard et Brière. 12 »
Ernest Sona : *La grande réforme;* S. n. n. d. » »
Arthur Travers-Borgstrœm : *Le triomphe de l'organisation et ce qu'elle coûte;* Attinger. » »
Ferd. Van de Vorst : *La Nation criminelle;* Van Oest. 2 »
L. S. Woolf : *Un gouvernement international;* Trad. par L. Suret; Giard et Brière. 12 »

Théâtre

Marguerite Allotte de la Fuye : *Sainte Geneviève de Paris,* drame mystique en 3 tableaux ; Plon. 2 50

Voyages

Poultney Bigelow : *Mes Souvenirs de Prusse.* Trad. de l'anglais par M. Henriot-Bourgogne; Payot. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Les Ecrivains tués à l'ennemi. — Prix littéraires. — Le Cinquantaire de la mort de Baudelaire. — Les Grands hommes méconnus. — Ad. Thiers contre le principe des nationalités. — Poulets poétiques échangés entre la Tour de Nauen et la Tour Eiffel. — Fable de guerre. — Les Journaux centenaires. — Le « Feu » de Dupré. — Distractions de Prisonniers. — Les Etonnements de Tartarin. — Les « Petites Alliées » pendant la Guerre.

Les Ecrivains tués à l'ennemi. — Parmi les écrivains tués à l'ennemi l'automne dernier, il faut citer le poète Charles Tronfleau, professeur au lycée de Bordeaux, auteur de trois volumes de vers. Officier particulièrement courageux, il fut cité deux fois à l'ordre de l'armée d'Orient.

Il était l'oncle du jeune poète Jean Dorsenne.

Jean François Maréchal, de la Société des Poètes français, auteur du *Verger d'amour*, Marcel Toussaint dont les poésies avaient été plusieurs fois couronnées dans les concours littéraires et qui obtint un des prix Sully-Prudhomme ; Joseph Berthier ; Gonzague Gignoux ; Marc Mimerel ; Anatole Georgin et Louis Perret.

§

Prix littéraires. — Le prix de la critique a été décerné le 1er février. Il a été distribué en trois parts. La première est allée à la veuve de Charles Muller, mort à la guerre ; la seconde à Henry Massis, rescapé d'un torpillage en Méditerranée et retour de Salonique ; la troisième à Jacques des Gachons.

Une médaille d'or a été offerte au capitaine Azan.

§

Le Cinquantenaire de la mort de Baudelaire. — Il a lieu cette année. C'est en mai que les œuvres du poète entreront dans le domaine public. En d'autres temps cette nouvelle eût été d'importance pour la librairie française. Mais l'auteur des *Fleurs du Mal* n'était pas un poète de guerre. Et il se pourrait bien que ce cinquantenaire fut célébré en silence. Pas de cérémonie, pas de discours. C'est ainsi que Baudelaire, qui n'eut pas beaucoup de chance durant sa vie, voit revenir la déveine, cinquante ans après sa mort.

§

Les Grands Hommes méconnus. — Nul n'est prophète en son pays. A peine est-il grand homme. Combien d'écrivains célèbres continuent-ils à être méconnus dans leur ville natale. On sait l'incompatibilité d'humeur qui exista longtemps entre Flaubert et les habitants de Rouen. Elle n'est rien pourtant auprès de celle des Grenoblois envers Stendhal. Ceux-ci n'ont pas encore pardonné à l'auteur de la Chartreuse de Parme sa boutade contre Grenoble — « ville que j'abhorrais et que je hais encore, car c'est là que j'ai appris à connaître les hommes ». Non seulement Stendhal n'a pas sa statue sur une des places de la ville, — à peine son portrait au musée, — mais encore la rue où il naquit fut-elle, il y a quelque temps, débaptisée, et le nom de rue des « Vieux Jésuites » remplacé par celui de « rue Jean-Jacques-Rousseau. » Or Stendhal, s'il ne chérissait guère les Jésuites, détestait plus encore Jean-Jacques Rousseau et son école. On a, on le voit, la rancune tenace, en province, et des raffinements dans la vengeance.

Mais voici mieux encore. Ceci se passe à Mâcon, patrie de Lamartine. Le voyageur qui débarque à la gare se trouve en face d'un long boulevard qui va de la place de la gare au quai de la Saône, l'artère principale de la petite ville, et qui s'appelle le « Boulevard Victor-Hugo ». Il est vrai que sur le quai une statue de bronze, due à Falguière, nous présente un Lamartine très romantique qui, sous son chapeau haut de forme et son manteau à trois collets, ressemble quelque peu à un cocher ivre.

Une municipalité radicale-socialiste et anticléricale n'avait pas osé refuser le monument du sculpteur officiel de la troisième République. Mais pour montrer son admiration mitigée pour le poète du « Crucifix », elle

donna le nom de Boulevard Victor-Hugo à la grande rue de la petite ville. C'était d'une diplomatie un peu sommaire et mesquine, et le voyageur qui l'ignore reste bien étonné en se trouvant, devant le nom de Victor Hugo, dans la ville natale de Lamartine.

§

Ad. Thiers contre le principe des nationalités. — Si j'ai bien compris l'article de M. Paul Morisse dans le *Mercure* du 1er février dernier, le *principe des nationalités*, entendu comme le fait M. Colajanni, se confond avec ce qu'il appelle le *sentiment ethnique*, et qui se nourrit lui-même d'éléments complexes : langue, religion, coutumes, traditions, histoire faite d'intérêts, de gloires, de douleurs, de joies et de malheurs communs...

Mais c'est exactement ainsi qu'Ernest Renan a défini la *patrie* dans une conférence célèbre.

D'autres font reposer le principe des nationalités sur le consentement des peuples, sur le droit qu'ils ont de disposer librement d'eux-mêmes, ce qui est un contre-sens manifeste.

Adolphe Thiers, qui connaissait l'histoire mieux que personne et la politique étrangère pour l'avoir vécue, longtemps dirigée et devinée, si j'ose dire, dans ses résultats éloignés, Ad. Thiers fut toute sa vie l'adversaire passionné du principe des nationalités, qu'il identifiait avec la *conformité de langue*.

La même conception s'était établie déjà chez les patriotes allemands de 1813, et propagée par la fameuse chanson d'Arndt : *Où est la patrie allemande? partout où résonne la langue allemande.*

L'application du principe des nationalités n'entraînerait pas moins, suivant Thiers, que le démembrement de tous les Etats de l'Europe.

Il faut lire son magnifique discours sur la question italienne, qui dura deux jours au Corps législatif (13 et 15 avril 1865), et dans lequel il met en relief les dangers que fit courir à notre pays la politique des nationalités :

L'un de mes griefs les plus grands, disait-il, contre l'unité italienne, c'est qu'elle est destinée à être la mère de l'unité allemande. [Parole assurément prophétique !]

On a perdu le Danemark avec le principe des nationalités. Si le temps me le permettait, je vous le démontrerais jusqu'à la dernière évidence, pièces en mains.

Personne n'a contribué plus que la France à l'indépendance de la Hollande, et, quelque temps après la paix de Westphalie, la Hollande était au nombre de nos plus cruels ennemis.

Avec son incomparable expérience, Thiers opposait au principe nouveau le vieil *équilibre européen*, qui, tout en assurant la paix entre les grandes nations, peut seule garantir l'existence des petits Etats. Voici les paroles mémorables qu'il prononça à ce sujet, toujours dans le discours de 1865 :

Les petits Etats sont d'une nécessité indispensable. Quand ils auront disparu, il n'y aura plus que de grands Etats, lesquels se heurteront à chaque instant... L'un d'eux finira par dévorer les autres, et vous en arriverez à la monarchie universelle, ce qui est tout simplement l'asservissement des nations... Ce sont les petits Etats placés entre les grands qui empêchent les chocs, et qui, en outre, introduisent dans les conseils des nations des voies toujours acquises au droit, parce qu'elles sont

acquises à la faiblesse. Ce ne sont pas les forts, ce sont les faibles qui, en se réunissant, sont devenus les fondateurs du droit.

La faiblesse créatrice du droit : il serait difficile de trouver une formule plus idéaliste, plus contraire à l'esprit boche, pour qui l'humanité finit aux Vosges. — Dr. E. CALLAMAND.

§

Poulets poétiques échangés entre la Tour de Nauen et la Tour Eiffel. — On se rappelle qu'au mois de novembre 1914, la tour de Nauen, qui est le principal poste radiographique de l'Allemagne, envoyait six vers en défi à la Tour Eiffel, qui ont été alors reproduits par la presse. Du tac au tac, la Tour Eiffel répondit à la Tour de Nauen par huit vers, huit vers allemands. Grâce à la revue zurichoise *Wissen und Leben*, l'on connaît maintenant l'auteur de la réponse, alors dans les bureaux du Ministère des Affaires étrangères à Bordeaux. C'est l'historien bien connu, marquis de Dampierre, qui publia entre autres, en 1914, les *Mémoires* de Barthélemy, son oncle, lequel Barthélemy fut, de 1768 à 1819, ambassadeur de France en Suisse.

§

Fable de guerre.

SERVITUDE ET GRANDEUR MILITAIRE

Sur le versant d'une colline,
Près de Soissons,
Sortant, furtifs, rentrant, prestes, en leurs buissons,
Deux lièvres observaient une plaine voisine,
Noire de ces humains, qu'on appelle guerriers
Et qui logent en des terriers.
Mais ce qu'apercevaient, au loin, dans les champs mornes
Nos lièvres, au regard peureux,
Emplissait leurs cerveaux d'une stupeur sans bornes.
Tout crépitait, fumait, tonnait, au-dessous d'eux,
Et pourtant ils voyaient, de cette plaine nue,
Surgir, bondir, courir vers ces lignes de feux
Des hommes qui tombaient, tombaient, tombaient nombreux,
Comme gibier dans la battue.
D'autres hommes, pourtant, surgissaient à leur tour
Et s'acharnaient, avec la même ardeur têtue,
A gagner de l'avant, jusqu'au déclin du jour.

Quand l'ombre enveloppa cette rouge carrière,
L'un de nos lièvres dit : « Que les hommes sont fous !
« Que ne courent-ils en arrière ?
« Que ne restent-ils en leurs trous,
« Quand des chasseurs lointains font pleuvoir cette grêle ?
« Aiment-ils donc les coups ?
« Aiment-ils donc la mort qu'ils s'élancent vers elle ? »
Mais son compagnon, déjà vieux,

Et plus sagace le fit taire :
« Rappelle-toi », dit-il, « Jeannot, notre cousin,
« Revendiquant le trou que lui légua son père ;
« Peut-être ces chasseurs, qui manient le tonnerre,
« Veulent-ils ravir au voisin
« Le sol héréditaire ?
« Ces hommes, que tu vois gisant, morts, sous les cieux,
« Peut-être ont-ils jugé que mourir valait mieux
« Qu'abandonner les champs semés par leurs aïeux ?
« Vois, tout devient silencieux,
« Les pillards ennemis semblent quitter ces lieux,
« Les morts restent propriétaires
« Des champs qu'ils ont gardés pour leurs fils et leurs frères.
« Oui, les morts sont victorieux !

« Crois-moi, jeune levraut », conclut, sentencieux,
Ce lièvre, philosophe et rêveur solitaire,
« Il est mille secrets, beaux et mystérieux,
« Que, seul, l'Homme connaît et comprend sur la terre.
« Sans mesurer leur profondeur,
« Respectons l'Homme, son mystère,
« Sa servitude et sa grandeur. »

ALLOTTE DE LA FUYE.

[C'est par erreur que la fable parue dans notre dernière livraison est signée Rogatien Duverger. Elle est de M. Allotte de la Fuye.]

§

Les Journaux centenaires. — C'est bien décidément, le *Journal du Havre* qui detient le record de la longévité avec ses cent soixante-sept ans. Depuis le 6 avril 1875, il porte, sous son titre, la mention « *fondé en 1750* » et cela sur l'initiative du président Félix-Faure qui était alors membre de son conseil d'administration. Le *Journal du Havre* a, en effet, succédé à plusieurs feuilles d'annonces et à un bulletin maritime, très ancien, qui portait le titre : *Havre de Grace, commerce maritime.*

Le *Havre de Grace* nous reporte au temps de l'Abbé Prévost et de Manon Lescaut s'embarquant au Havre de Grace sur un voilier en compagnie des filles soumises enchaînées.

§

Le « feu » de Dupré. — Quelqu'un a-t-il entendu parler de Dupré, le chimiste, qui aurait inventé un « feu » capable de brûler une ville ? Voici le passage qu'on trouve dans un livre paru en 1776 et intitulé : *Aux Mânes de Louis XV* :

L'art de la guerre s'est beaucoup perfectionné en Europe. Le roi de Prusse en a l'honneur. Mais si Louis XV avait eu l'âme ambitieuse ou cruelle, la France aurait peut-être la triste gloire d'avoir fait, dans cet art, une révolution aussi grande que celle qu'a produite, il y a quelques siècles, la poudre à canon.

Un Dauphinois, nommé Dupré, qui avait passé sa vie à faire des opérations de chimie, inventa un feu si rapide et si dévorant, qu'on ne pouvait ni l'éviter, ni l'éteindre ; l'eau lui donnait une nouvelle activité. Sur le canal de Versailles, en présence du roi, dans les cours de l'Arsenal à Paris et dans quelques-uns de nos ports,

on en fit des expériences qui firent frémir les militaires les plus intrépides, comme les effets de la poudre faisaient trembler les anciens chevaliers : Bayard lui-même avait cette invention en horreur.

Quand on fut bien sûr qu'un seul homme, avec un tel art, pouvait détruire une flotte, ou brûler une ville, sans qu'aucun pouvoir humain y pût donner le moindre secours, le roi défendit à Dupré de communiquer son secret à personne. Il le récompensa pour qu'il se tût, et cependant ce Roi était alors dans les embarras d'une guerre funeste : chaque jour il faisait des pertes nouvelles; les Anglais le bravaient jusques dans ses ports ; il pouvait les détruire, mais il craignait d'augmenter les maux de l'humanité, il aima mieux souffrir. On n'a peut-être jamais fait une action plus magnanime : la gloire même n'en pouvait être la récompense ; l'Europe l'ignore et, quand elle en sera instruite, on doutera d'un fait dont il n'y aura plus ni témoins, ni preuve. Dupré est mort, et je crois qu'il a emporté avec lui son funeste secret.

Qu'est devenu le secret de Dupré ?

§

Distractions de prisonniers. — Il a déjà été publié des programmes, des divertissements que s'offrent les soldats prisonniers français, dans les camps allemands. Les uns sont graves et classiques, les autres gais et comiques. Il semble bien, par les deux programmes ci-dessous qu'on nous communique, que les prisonniers allemands en France ne cherchent, eux aussi qu'à se divertir en entendant des musiques variées, des monologues comiques. On remarquera l'éclectique musical, d'une élévation plutôt médiocre, qui a présidé à la confection de ces menus récréatifs.

Dimanche 19 novembre 1916. — Marche solennelle d'*Aïda* (Verdi), par l'orchestre. — Fragments de *Cavalleria rusticana* (Mascagni), par l'orchestre. — Barcarolle-valse des *Contes d'Hoffmann* (Offenbach), par l'orchestre. — *Guillaume Tell*, monologue comique. — *Dorfschwalben*, valse, par l'orchestre. — *L'Astronome*, monologue comique. — *Radetzky-Marsch* par l'orchestre.

Concert du 1er janvier 1917. — *Ouvertare de Noël*, par l'orchestre. — *Heimatsehnen*, par la chorale. — Fantaisie sur *Don Juan*, par l'orchestre. — Trois monologues. — Ouverture de *Poète et paysan* (von Suppé), par l'orchestre. — *Les Misères du Cabotin*, monologue comique. — *Grossmütterlein Lœndler*, par l'orchestre, — *s' Fensterln*, par la Chorale. — *Schützenkönig Knattermann*, monologue comique. — *Sirenenzauber*, par l'orchestre. — *Freud und Leid in der Kaserne*, comédie. — Marche finale, par l'orchestre.

L'orchestre se compose d'un piano, un harmonium et deux violons ; la chorale d'une douzaine de voix bien timbrées et bien disciplinées. Le comique de la troupe, — nous ne croyons pas trahir un secret nuisible à la défense nationale, en révélant son nom illustre, — le comique, très comique, de la troupe s'appelle Arthur Meyer.

§

Les Etonnements de Tartarin. — Si Tartarin revenait dans sa bonne ville, il n'aurait pas fini de s'ébaubir. Que de surprises pour un Tarasconais ! La caserne est occupée en ce moment par des Goumiers en manteau écarlate qui s'en vont dans les champs botteler le foin et qui font dans le paysage, sous le ciel clair de Provence traversé d'hydravions, le plus pittoresque effet.

Fréquemment des officiers permissionnaires des armées étrangères se

rendent en touristes dans la petite ville que Tartarin a rendue célèbre. On pouvait voir l'autre jour, sur le quai de la gare, des officiers serbes et un colonel russe, véritable géant, qui eût émerveillé Tartarin.

§

Les « petites Alliées » pendant la guerre.— Elles sont toujours à Toulon et on peut toujours les voir, à l'heure du thé, dans l'arrière-boutique de la pâtisserie Vogade que décrivit Claude Farrère, et où les officiers de marine viennent les retrouver.

Cependant il y a quelque chose de changé en elles. Elles ne fument plus l'opium interdit, devenu introuvable et si cher. La guerre sous-marine sévit et nombreux déjà sont leurs amis morts. Les petites alliées assagies, visages reposés, attendent mélancoliquement le retour de ceux qui restent. En tenue correcte, élégance sobre, elles accueillent les officiers permissionnaires avec la grâce sentimentale des jeunes épouses.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

BULLETIN FINANCIER

Lorsque la Bourse eut connaissance de la déclaration du blocus des puissances Alliées ır les sous-marins austro-allemands, la cote enregistra un peu de baisse sur un assez rand nombre de valeurs, notamment sur celles des transports maritimes.

La réaction fût d'ailleurs d'assez courte durée, et la rupture des relations diplomaques entre les Etats-Unis et les Empires du centre contribua à enrayer quelques rdres de vente envoyés par la province.

Les affaires traitées sont pourtant peu nombreuses, et dans presque tous les comparnents l'atonie la plus complète règne derechef.

Les Rentes françaises demeurent bien tenues et notre 5 o/o dès le détachement de n coupon s'est retrouvé à la parité de la veille.

Les fonds d'Etat russes ont eu quelques demandes :

Consolidé 70 fr. ; 4 1/2 o/o 1909 74 fr. ; 5 o/o 1906 83 fr. 85 ; 3 o/o 1891 59 fr. 25. n note des dispositions plus soutenues sur les actions de nos grands réseaux, qui, nsi que nous l'avions fait pressentir, sont autorisés à relever leurs tarifs de 15 o/o : rléans 1125 fr. ; Est 745 fr. ; Nord 1321 fr. ; Midi 905 fr. ; P.-L.-M. 1016 fr.

Le Sénat s'est occupé des établissements de crédit à qui incombera après la guerre ı rôle considérable. Les perfectionnements envisagés de notre système bancaire deont comprendre en premier lieu l'organisation du crédit à long terme pour l'exportion, puis la création du crédit au petit commerce et à la petite industrie qui ne peunt obtenir l'accès de la Banque de France, du fait de la rigoureuse formalité des trois gnatures. Les variations du cours de nos grandes banques ont été de minime importnce.

Ecarts également peu considérables sur les valeurs cuprifères qui ont légèrement échies.

La Société Minière et Métallurgique de Peñarroya a le 30 janvier convoqué ses actionires en Assemblées Générales Extraordinaires à l'effet de délibérer sur un ordre du ır dont nous extrayons ces résolutions :

1° Doublement du capital de la Société par l'incorporation dans ce capital d'une some de 24.375.000 francs prélevée sur le compte figurant au Passif du Bilan sous le re : « Primes d'émissions d'actions », et attributions aux Actionnaires en représentan de cette augmentation de capital, à raison d'une action nouvelle pour une action tuelle, de 97.500 actions nouvelles de 250 francs chacune, entièrement libérées.

2° Nouvelle augmentation du capital, destinée à tripler le capital actuel (qui est de .375.000 francs), par l'émission, au pair de 250 francs chacune, de 97.500 actions uvelles, à offrir en souscription par préférence aux détenteurs des 97.500 actions annnes.

Un certain nombre de ces actions seront souscrites par les banquiers de la Société i les rétrocéderont aux porteurs dont les actions sont en pays envahis, et six mois rès la guerre le solde fera retour à la Société.

Quelques actionnaires, et leur désir nous semble légitime, eussent préféré que ce de fût réservé à titre réductible aux anciens actionnaires, proportionnellement au mbre des actions dont chacun d'eux est porteur.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La Revue de la Quinzaine s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde, Henriette Charasson.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Sciences médicales : Docteur Paul Voivenel.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Géographie politique : Fernand Caussy
Esotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique belge : G. Eekhoud.
Chronique suisse : René de Weck.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Giovanni Papini.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes : Tristão da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : Jean Chuzewille.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : J.-L. Walch.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais.
Lettres tchèques : Janko Cadra.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
Le numéro..... *net*	1.50	Le numéro........	1.75
Un an............	25 fr.	Un an............	30 fr.
Six mois...........	14 »	Six mois...........	17 »
Trois mois.........	8 »	Trois mois.........	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.